SÉRIE HOKHMA

Pour découvrir ou faire connaître notre revue,

Achetez ou offrez la série, plus de *6500 pages* de théologie, et vous découvrirez ce lieu unique où, au cœur du protestantisme francophone, des étudiants, des pasteurs et des professeurs dialoguent et échangent à partir d'horizons très divers...

La **série** du n° 1/1976 au n° 94/2008 vous est proposée
(sauf n° 1, 2, 3, 5, 16, 17, 48 et 60 épuisés
et progressivement disponibles sur www.hokhma.org)
pour la somme de 113 €, 165 FS (frais de port en sus),
soit une remise de 75 %.

Ecrivez-nous aux adresses de la page 3 de couverture.

Jean Decorvet : *responsable de ce numéro*

Adresse de la rédaction : Jean Decorvet,
Rue Saint-Roch 15,
CH-1400 Yverdon-les-Bains

Comité de rédaction : Marc Barthélémy, Alain Décoppet, Jean Decorvet, Christophe Desplanque, Claude-Henri Gobat, David Gonzalez, Christian Heyraud, David Martorana, Gérard Pella, Amédée Ruey, Daniel Schibler.

Tout en souscrivant généralement au contenu des articles publiés, le Comité de rédaction laisse à leurs auteurs la responsabilité des opinions émises.

Réciproquement, l'auteur d'un article ne s'engage pas à souscrire à tout ce qui est exprimé dans *Ḥokhma*.

Composition et mise en page :
Scriptura – F-26200 Montélimar

Impression :
IMEAF, F-26160 La Bégude de Mazenc.
Tél. 00 33 (0)4 75 90 20 70.

Dépôt légal : 2e trimestre 2010.
N° d'impression 91264. ISSN 0379 - 7465

Rendez-vous sur le site de la revue : **www.hokhma.org**

180382

NUMÉRO SPÉCIAL

Proverbes 9,10

N° 96
2009

Revue
de réflexion
théologique

FACULTÉ LIBRE DE THEOLOGIE REFORMÉE
33, Av. J. FERRY
13100 Aix-en-Provence
BIBLIOTHÈQUE

Le respect du Seigneur est le commencement de la sagesse

David et Salomon devant l'histoire

3 *Editorial et Tableaux chronologiques*
par Jean Decorvet

10 *Théorie et méthode en archéologie biblique*
par Thomas W. Davis

21 *Relations Archéologie-Bible : entre attentes et réalité*
par David Merling

37 *Comment la « chronologie basse » d'Israel Finkelstein est-elle reçue parmi les archéologues ?*
par Matthieu Richelle

57 *Des pierres qu'on change en pain. Archéologie contre Histoire*
par Anson F. Rainey

77 *L'ancien royaume d'Israël et les théories sur l'émergence de l'Etat*
par Daniel M. Master

Suite au verso

102 *Jérusalem au temps de David et de Salomon.*
Une cité importante au 10e siècle avant J.-C.
par Jane Cahill

120 *Superposer deux cartes.*
Une preuve archéologique en faveur de l'existence du royaume de David et de Salomon
par Jeffrey A. Blakely

130 *L'historicité de la monarchie unie d'Israël à l'épreuve des données extra-bibliques*
par Kenneth A. Kitchen

153 *Des écrits sur l'écrit.*
Abécédaires et attestations de l'écrit dans l'Israël ancien
par Richard S. Hess

158 *Derniers ouvrages reçus*

Ḥokhma 96/2009, pp. 3-9

Editorial

par Jean Decorvet,
pasteur de l'Eglise Evangélique Réformée de Canton de Vaud, Yverdon (Suisse) ; doctorant, Wheaton College (USA)

Le numéro *Ḥokhma* que vous tenez entre les doigts est le fruit d'un long travail d'équipe. Conçu début 2008 et réalisé patiemment au cours des deux années suivantes[1], ce numéro spécial est né d'une question commune aux membres du comité de rédaction : que penser des thèses controversées tenues récemment par quelques archéologues et biblistes sur la formation de l'ancien Israël ? Est-il certain, comme l'affirme Israël Finkelstein, que « pour les périodes qui concernent la formation de l'ancien Israël, la version biblique n'est pas corroborée par l'archéologie »[2] ? Largement médiatisées[3], ces thèses ont rencontré un écho certain auprès du grand public et même des églises[4].

---

[1] Paru avec du retard, ce numéro est sorti de presse début 2010.

[2] Israel Finkelstein, « Un regard moderne sur le livre sacré », *Bonne Nouvelle*, mars 2009, p. 5.

[3] Israel Finkelstein et Neil Asher Silberman ont synthétisé leurs recherches sur l'archéologie de la période biblique, essentiellement préexilique, dans un livre de vulgarisation devenu best-seller : *La Bible dévoilée : les nouvelles révélations de l'archéologie biblique* (Paris, Bayard, 2002 ; titre original anglais : *The Bible Unearthed: Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of its Sacred Texts*, New York, Free Press, 2001). L'ouvrage a été complété en 2006 par *Les rois sacrés de la Bible : à la recherche de David et Salomon* (Paris, Bayard, 2006 ; titre original anglais : *David and Salomon. In search of the Bible's Sacred Kings and the Roots of Western Tradition*, New York, Free Press, 2006). Adapté du livre *La Bible dévoilée*, un film documentaire en quatre parties de 52 minutes a été réalisé par Thierry Ragobert et diffusé sur France 5 et Arte. Des journaux à grand tirage, parmi lesquels *Le Monde, Le Figaro, The New York Times, Le Temps, Die Neue Zürcher Zeitung* et bien d'autres, se sont faits l'écho du débat soulevé par Silberman et Finkelstein.

[4] Plusieurs journaux religieux, tant protestants que catholiques, ont relayé les thèses de Finkelstein. Certains, comme le site Internet *protestantsdanslaville.org* et le journal *Bonne Nouvelle*, s'en font même les porte-voix. A Lausanne, en mars-

➔

Médiatisation, pourtant, n'est pas raison. S'agit-il d'une synthèse incontestable de découvertes archéologiques ou d'une interprétation sujette à caution ?

Soucieuse d'« être science dans le respect du seul sage », l'équipe *Ḥokhma* a pris le temps de traiter la question en choisissant pour objet d'étude l'un des points les plus controversés du débat : la formation de l'Israël ancien sous la royauté unie.

Intitulé « David et Salomon devant l'histoire », ce numéro spécial rend accessible au lecteur francophone toute une série d'études parues en anglais sur les vestiges archéologiques du temps de la royauté unie. D'arrière-plans religieux différents, les auteurs de ces articles sont mondialement reconnus par leurs pairs dans leurs domaines respectifs. Leurs travaux ont été publiés dans des revues archéologiques et des maisons d'édition prestigieuses et l'équipe *Ḥokhma* est heureuse d'en offrir une traduction française.

Deux articles parus dans des précédents *Ḥokhma* ont introduit le thème de ce numéro spécial. Dans une étude sur l'Israël ancien[5], William Dever – ancien directeur du Harvard Semitic Museum – démontre que les thèses minimalistes dont s'inspirent Finkelstein et ses partisans s'inscrivent dans une tradition de scepticisme qui ne rend pas justice à l'abondance des données archéologiques de l'âge du Fer I. Selon Dever, il est clair qu'une entité clairement identifiable archéologiquement apparaît dans les villages de la région des collines à l'âge du Fer I. Cette entité peut être appelée l'ancien Israël ou le proto-Israël. Alan Millard, quant à lui, se penche sur la notion d'histoire[6]. Si l'on veut comprendre la valeur historique des récits bibliques, il est nécessaire de définir le terme « histoire ». Archéologue et linguiste de l'université de Liverpool, Millard distingue, articule de façon pédagogique et précise les notions de récit, d'histoire et de théologie.

Dans la prolongation de ces deux articles, ce numéro spécial traite de l'historicité des royaumes de David et Salomon sous divers angles d'approche.

---

avril 2009, le Centre culturel des Terreaux a proposé une série de quatre conférences sur le thème « Histoire biblique : mythe ou réalité ». Israel Finkelstein y donnait un exposé intitulé : « L'archéologie bouscule la Bible ».

[5] William Dever, « Bible et archéologie : l'ancien Israël a-t-il existé ? », *Ḥokhma* 94, 2008, pp. 2-14.

[6] Alan Millard, « Récit, histoire et théologie », *Ḥokhma* 95, 2009, pp. 24-59.

a) Quant à la méthodologie, tout d'abord. Après l'étude de Millard sur la notion d'histoire et parue dans le numéro précédent, Thomas Davis traite des théories et méthodes en archéologie du Proche-Orient ancien. Il s'interroge sur la valeur à accorder aux données archéologiques. David Merling, pour sa part, réfléchit au type de lien qui existe entre l'archéologie et la Bible. Entre attentes et réalité, il plaide pour une relation fluide et non statique.

b) Quant à l'analyse du débat lancé par Finkelstein, ensuite. Si l'article de Dever publié par *Ḥokhma* l'année dernière abordait déjà la question, une analyse détaillée des thèses de Finkelstein manquait. C'est ce qu'a entrepris méthodiquement Matthieu Richelle, seul auteur francophone de ce numéro, dans son article intitulé : « Comment la 'chronologie basse' d'Israël Finkelstein est-elle reçue parmi les archéologues ? ». Pareillement, Anson Rainey répond à la réévaluation faite par Finkelstein sur la vitesse et le processus de formation des constitutions politiques en Israël et en Juda. Ancien collègue de Finkelstein à l'université de Tel Aviv, Rainey fournit une analyse critique des données sur lesquelles son cadet s'est appuyé et s'attache à en examiner l'interprétation.

c) Quant à l'analyse des données et modèles archéologiques, enfin. Vouloir traiter de l'historicité des royaumes de David et Salomon, c'est poser un certain nombre de questions relatives aux données archéologiques et aux modèles utilisés pour reconstruire le passé. Ainsi Daniel Master se penche-t-il sur les modèles sociologiques qui ont été proposés pour envisager la *formation* du royaume hébreu au 10e siècle et démontre que l'Etat développé dans le Proche-Orient ancien comportait une composante fondamentale d'association tribale, clanique et familiale. Jane Cahill examine les données archéologiques relatives à la *capitale* du royaume de David et Salomon : Jérusalem. Pour déterminer l'*extension* de ce royaume, Jeffrey Blakely compare la « carte » du territoire salomonien (selon 2 R 4,7-19) avec la diffusion géographique d'un type de bâtiments bien connus des archéologues : les constructions tripartites à piliers. A la question « a-t-on des *éléments de comparaison* pour un

tel royaume existant au Levant à l'âge du Fer II ? », Kenneth Kitchen répond en élargissant le panorama à l'aide des royaumes araméens. Finalement, Richard Hess donne un aperçu des découvertes relatives à l'usage de l'*écriture* sous la monarchie unie.

Demeure une question essentielle : la chronologie. De quelle période parle-t-on lorsque l'on mentionne les différents âges archéologiques ? C'est pour répondre à cette question que deux tableaux chronologiques ont été placés en exergue. Ils font le point sur l'état des lieux et précisent l'option prise.

Animée par le désir d'être « un lieu où la recherche se met au service du texte, dans la prise au sérieux de toute l'Ecriture et l'ouverture aux interrogations du monde contemporain »[7], la revue *Ḥokhma* espère que ce numéro spécial apportera une pierre utile à l'édifice de la recherche historique sur la royauté unie. Bonne lecture !

■

[7] Cette citation est tirée du commentaire qui explique la vision de *Ḥokhma* et qui apparaît au dos de chaque numéro.

Tableaux chronologiques

Tableau I : les âges du Bronze et du Fer selon *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*

Il n'existe pas de chronologie qui fasse l'unanimité parmi les archéologues dont plusieurs ont créé leur propre système. Cependant, une majorité d'entre eux se rallie clairement à la chronologie dite « conventionnelle » ou « traditionnelle ». La référence mondiale en matière d'archéologie – *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* (NEAEHL)[1] – adopte cette chronologie « conventionnelle » et la résume ainsi :

L'âge du Bronze (période cananéenne)	
Bronze ancien I :	3600-3000 av. J.-C.
Bronze ancien II :	3000-2750 av. J.-C.
Bronze ancien III :	2750-2400/2300 av. J.-C.
Bronze moyen I :	2400/2300-2000 av. J.-C.
Bronze moyen II A :	2000-1750 av. J.-C.
Bronze moyen II B :	1750-1550 av. J.-C.
Bronze récent I :	1550-1400 av. J.-C.
Bronze récent II A :	1400-1300 av. J.-C.
Bronze récent II B :	1300-1200 av. J.-C.
L'âge du Fer (période israélite)	
Fer I A :	1200-1150 av. J.-C.
Fer I B :	1150-1000 av. J.-C.
Fer II A :	1000-925 av. J.-C.
Fer II B :	925-720 av. J.-C.
Fer II C :	729-586 av. J.-C.

[1] E. Stern, éds, *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, vol. 5 (Supplementary volume), Jerusalem/Washington, Israel Exploration Society/Biblical Archaeological Society, 2008, p. 2126. La première édition des quatre premiers volumes de *NEAEHL* date de 1993.

Tableau II :
l'âge du Fer (période israélite) :
les principaux modèles alternatifs

Pour l'âge de Fer, les principaux modèles alternatifs peuvent être résumés comme suit[2] :

Wright (1961)	
Fer I A :	1200-1150 av. J.-C.
Fer I B :	1150-1000 av. J.-C.
Fer I C :	1000-918 av. J.-C.
Fer II A :	900-800 av. J.-C.
Fer II B :	800-587 av. J.-C.
Aharoni et Amiran (1958)	
Période Israélite I :	1200-1000 av. J.-C.
Période Israélite II :	1000-840 av. J.-C.
Période Israélite III :	840-587 av. J.-C.
Barkay 1992 et Ben-Tor (éd.) 1992	
Fer I :	1200/1150-1000 av. J.-C.
Fer II A :	1000-800 av. J.-C.
Fer II B :	800-700 av. J.-C.
Fer III A :	700-586 av. J.-C.
Fer III B :	586-520 av. J.-C.
Chronologie conventionnelle systématisée par Aharoni (1982) ; EAEHK (1978) ; Herr (1997) ; Herzog (1997) ; Mazar (1990)	
Fer I A :	1200-1150 av. J.-C.
Fer I B :	1150-1000 av. J.-C.
Fer II A :	1000-925 av. J.-C.
Fer II B :	925-720 av. J.-C.
Fer II C :	729-586 av. J.-C.

[2] Ce second tableau est la traduction française d'un original anglais comparant les principaux modèles alternatifs pour l'âge du Fer. On le trouve dans A. Mazar, « The Debate over the Chronology of the Iron Age in the Southern Levant », in *The Bible and Radiocarbon Dating. Archaeology, Text and Science*, T.E. Levy et T. Higham, éds, Londres, Equinox, 2005, p. 16. Le système chronologique de Finkelstein (chronologie basse) est un ajout de *Ḥokhma* rendu possible grâce à l'aide de M. Matthieu Richelle.

Chronologie conventionnelle modifiée par Mazar (2005)	
Fer I A :	1200-1140/1130 av. J.-C.
Fer I B :	1140/1130-980 av. J.-C.
Fer II A :	env. 980-env. 840/830 av. J.-C.
Fer II B :	env. 840/830-732/701 av. J.-C.
Fer III A :	732/701-605/586 av. J.-C.
Fer III B :	605/586-520 av. J.-C.
Chronologie basse systématisée par I. Finkelstein	
Fer I	1150-925/905 av. J.-C.
Fer II A	925/905-840 av. J.-C.
Fer II B-C	840-586 av. J.-C.

Ḥokhma 96/2009, pp. 10-20

par Thomas W. Davis,
archéologue,
directeur du Cyprus American Archaeological Research Institute,
Nicosie, Chypre

Théorie et méthode en archéologie biblique[1]

« Bien que ce soit de la folie, il y a de la méthode là-dedans. » La remarque perspicace de Polonius, à propos d'un Hamlet apparemment fou, pourrait également s'appliquer à l'histoire tortueuse de l'archéologie biblique. Si notre discipline peut parfois sembler de la folie pure, nous n'en sommes pas moins tenus par nos méthodes.

Un des buts de ce symposium[2] est d'essayer de formuler une réponse claire et raisonnée, œcuménique, à l'approche minimaliste en archéologie biblique. Une telle réponse devra nécessairement traiter des théories et méthodes telles que pratiquées en archéologie du Proche-Orient. Je suis archéologue professionnel, c'est donc sur la partie archéologique de notre sujet que je me concentrerai. D'abord, quelques remarques sur la terminologie. En termes contemporains, je suis une approche « deverienne »[3] de « l'archéologie biblique » : c'est-à-dire qu'il s'agit du lieu où archéologie et études bibliques se rencontrent. Historiquement, je me réfère à une entreprise spécifique, illustrée à son plus haut niveau par William F. Albright et G. Ernest

---

[1] Traduit par Georges Skurtis, cet article est tiré avec permission de « Theory and Method in Biblical Archeology », in *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions*, James K. Hoffmeier & Alan Millard, éds, Grand Rapids, Eerdmans, 2004, pp. 20-28.

[2] Thomas Davis fait ici référence au colloque organisé par le North Sinai Archaeological Project et tenu à Trinity International University, Deerfield, USA, en août 2001. L'ouvrage *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions* contient les actes de ce colloque, ndlr.

[3] D'après l'archéologue William G. Dever, cf. ci-dessous note 8 et *Ḥokhma* 94, 2008, pp. 2-14, ndlr.

Wright. Le terme d'archéologie biblique classique, en ce qui concerne cette entreprise, est impropre. En ce qui concerne les termes « théorie et méthode », la théorie apporte un cadre à notre questionnement ; la méthodologie explique la façon dont nous allons y répondre, ou, pour le dire autrement, « pourquoi et comment nous creusons ».

Un point de vue historique

L'archéologie biblique n'a eu que tardivement conscience d'elle-même. Albright et Wright n'ont pas clairement formulé de cadre théorique et méthodologique pour l'archéologie biblique classique. Si l'on avait questionné Albright à propos de sa théorie, peut-être aurait-il répondu qu'il avait une vision positiviste de l'archéologie et de l'histoire. Wright, quant à lui, au moins dans sa jeunesse, aurait déclaré qu'il creusait pour trouver la main de Dieu dans l'histoire. Toutefois, une étude précise des fouilles et des écrits des archéologues bibliques laisse émerger une vue relativement claire de la théorie et des méthodes de ce mouvement.

L'archéologie biblique classique était, en termes simples, une recherche des *realia*. Dans ce contexte, les *realia* sont des données obtenues par des méthodes explicitement scientifiques ; le résultat d'une expérimentation rigoureuse et à partir duquel peuvent se construire des conclusions durables. Il s'agissait d'une tentative d'enraciner le témoignage historique de la Bible à l'aide d'une réalité historique prouvée. C'est seulement lorsque les données archéologiques elles-mêmes ont été considérées non plus comme des données objectives, mais comme des éléments qui avaient besoin d'être interprétés pour recevoir du sens, que l'archéologie biblique a perdu ses fondements et s'est effondrée.

Le fondement théorique de l'archéologie repose sur le champ de la théologie. Les archéologues bibliques pensaient, bien que de manières différentes, que la foi issue de la Bible, chrétienne et judaïque, dépendait de la réalité historique des événements qui manifestent la main de Dieu. Si ces événements, que la Bible interprète comme l'intervention du divin, n'ont aucun fondement réel, il n'y a alors aucune raison de croire au témoignage des Ecritures. Ainsi toute preuve qui viendrait soutenir l'espoir de la foi est-elle la bienvenue.

William F. Albright

Selon Stephen Jay Gould, « les théories les plus créatives sont souvent des visions originales imposées aux faits ; la source de

l'imagination est elle aussi évolutive »[4]. La théorie et les méthodes de William F. Albright se sont développées au contact de l'archéologie palestinienne dans les années 1920. Son but était de découvrir, enfouies dans la terre, des preuves du récit biblique. Il considérait comme crucial de retrouver le monde des patriarches, car c'était là le point de départ de la haute critique[5].

Pour Albright, les céramiques constituaient la clé de la datation des récits de Palestine, et apportaient ainsi des preuves de la présence ou de l'absence des sites mentionnés dans la Bible. Dans ce domaine, Albright fit son apprentissage auprès du Père Louis Hugues Vincent (qu'il considérait comme un « universitaire génial »[6]), ainsi que W.J. Phythian-Adams et Clarence S. Fisher. Ainsi formé, il fut en mesure de répondre aux questions d'histoire biblique, de plus en plus importante à ses yeux. L'esprit rationnel et mathématique d'Albright trouva dans l'étude des poteries sa niche archéologique. G. Ernest Wright expliqua l'approche d'Albright dans une critique de l'approche française de l'archéologie et de la Bible. Selon Wright, l'objectif de la méthode Albright était d'être en mesure de dater un « *locus* homogène » au quart de siècle près à partir de la seule typologie céramique[7].

Le désir de dater les poteries avec la précision exigée par la méthode d'Albright fut la source d'anomalies qu'il fallait ignorer. L'idée de « *locus* homogène » est le point central du problème. Un *locus* était considéré comme « homogène » sur des bases typologiques, et non stratigraphiques. Il manquait à Albright la compréhension stratigraphique nécessaire, ainsi que les techniques de terrains corollaires, pour déterminer un *locus* stratigraphique « établi ». En conséquence, un *locus* était « établi » à partir du moment où ses poteries ne présentaient que des formes qui, une fois comparées, ne présentaient pas de conflit chronologique. Une fois posé, ce *locus* pouvait être utilisé pour tester d'autres matériaux. Cela pouvait représenter un piège, en venant simplement renforcer des idées préconçues sur des groupes de poteries. La typologie des poteries est considérée comme un marqueur chronologique et non culturel. La méthode

---

[4] *The Mismeasure of Man*, New York, W.W. Norton, 1996.

[5] William F. Albright, *The Archaeology of Palestine and the Bible*, New York, Fleming H. Revell, 1932 – trad. française : L'archéologie de la Palestine, Paris, Cerf, 1955.

[6] *The Excavation of Tell Beit Mirsim*, vol. 1 : « *The Pottery of the First Three Campains* », AASOR 12, New Haven, ASOR, 1932, p. xiv.

[7] G. Ernest Wright, « Review of Barrois, *Manuel d'archéologie biblique* », *AJA* 44, 1940, p. 401.

Albright empêchait toute expérimentation stratigraphique, ce qui entraîna une stagnation méthodologique en Palestine. Il n'y avait aucun besoin de développer les techniques de terrain qui viendraient mettre en lumière et clarifier la microstratigraphie, puisque la typologie des poteries contenait en elle-même la promesse de mettre au jour les matériaux intrusifs.

Wright, un étudiant d'Albright, combina clairement théologie et archéologie dans sa façon d'approcher l'archéologie biblique. William G. Dever[8] qualifia sa carrière de « schizophrène » tant Wright paraissait osciller entre les deux disciplines. En réalité, chez lui, théologie et archéologie interagirent tout au long de sa carrière, et les résultats obtenus dans un domaine ont plus d'une fois affecté l'autre. A la différence d'Albright, Wright, pasteur presbytérien, est resté un homme d'Eglise toute sa vie. Il suivit l'exemple d'Albright et étudia les céramiques palestiniennes.

Wright définit pour la première fois sa conception de l'archéologie biblique dans un article paru en 1947. Il y voyait un « fauteuil particulièrement privilégié de l'archéologie en général, dont le but est d'étudier les découvertes des fouilles et d'y collecter tout ce qui peut mettre en lumière la Bible, et ce de manière directe, indirecte, voire diffuse »[9]. En même temps qu'il formulait sa vision de l'archéologie biblique, il établissait sa réputation dans les cercles théologiques. On reconnut en lui un porte-parole du mouvement de la « théologie biblique ». D'un point de vue archéologique, l'aspect le plus important de sa théologie était son attachement à la révélation dans l'histoire, thème qu'il traita en profondeur dans son ouvrage *God Who Acts* (*Un Dieu qui agit*). Il est important de se rappeler que celui-ci parut avant que ne commencent ses fouilles à Sichem. Dans sa préface, Wright déclare : « La théologie biblique est le récit confessionnel des actes rédempteurs de Dieu dans une histoire particulière, en ce que l'histoire est le moyen privilégié de la révélation. »[10] Voilà donc comment Wright justifie son archéologie : mieux comprendre les « actes puissants » de Dieu.

En ce qui concerne l'archéologie, Wright avait l'approche d'un historien, quoiqu'un historien orienté par la Bible. « L'archéologie fait partie des sciences humaines », écrivait-il. « Elle cherche à

---

[8] William G. Dever, « Biblical Theology and Biblical Archaeology: An Appreciation of G. Ernest Wright », *HTR* 73, 1980, p. 1.

[9] « Biblical Archaeology Today », *BA* 10, 1947, p. 7.

[10] G. Ernest Wright, « God Who Acts: Biblical Theology as Recital », *STB* 8, Londres, SCM, 1952, p. 15.

interpréter la vie et la culture des civilisations anciennes à la lumière de l'histoire générale de l'homme. »[11] Dans son fameux livre sur Sichem, le site principal de ses fouilles, il développa le lien qu'il percevait entre histoire et archéologie. « L'archéologie n'est pas une discipline indépendante ou isolée, mais le bras armé de l'historien dans ses recherches, il lui serait préjudiciable de la considérer autrement. »[12]

Nelson Glueck fut une autre figue emblématique de l'archéologie biblique, et ses idées sur la fiabilité de la Bible ont contribué à donner à l'école d'Albright et de Wright une teinte de fondamentalisme. On perçoit chez Glueck, qui était rabbin, une orientation biblique constante dans son travail archéologique. Il avait une vue très positive de l'historicité des Ecritures, ce qui l'a conduit à cette déclaration (tristement ?) célèbre : « On peut affirmer catégoriquement qu'aucune découverte archéologique n'est jamais venue contredire une référence biblique. »[13]

Dans une *Festschrift*[14] en l'honneur de Nelson Glueck, Roland de Vaux, l'un des doyens de l'archéologie palestinienne, écrivit un article discret, mais dont les réflexions sur l'archéologie biblique eurent un effet dévastateur[15]. Si de Vaux partageait avec Wright la pensée que la foi d'Israël était fondée sur les interventions de Dieu dans l'histoire, il fit remarquer que l'archéologie ne peut valider qu'un événement sur lequel l'auteur biblique a émis une interprétation, et qu'une partie de cette interprétation consiste justement à percevoir un événement comme un acte de Dieu. De Vaux était sans conteste un homme de foi, prêt à accepter *a priori* la véracité d'un récit biblique : « Le manque de preuves archéologiques ne constituerait pas en lui-même un argument suffisant pour mettre en doute les témoignages écrits »[16] ; même si les marques du divin étaient plus difficiles à trouver, elles n'en demeuraient pas moins valides. A mi-chemin entre archéologie et critique biblique, de Vaux croyait au compromis

---

[11] Wright, « Biblical Theology and Biblical Archaeology », *art. cit.*, p. 8.

[12] G. Ernest Wright, *Shechem: The Biography of a Biblical City*, Londres, Gerald Duckworth, 1965, p. 36.

[13] *River in the Desert: A History of the Negev*, New York, Farrar, Straus, and Cudahy, 1959, p. 31.

[14] En allemand dans le texte, publication commémorative, ndlr.

[15] « On Right and Wrong Uses of Archaeology », in *Near Eastern Archaeology in the Twentieth Century*, James A. Sanders, éds, Garden City, Doubleday, 1970, pp. 64-80.

[16] *Ibid.*, p. 70.

possible : « Il ne devrait pas y avoir conflit entre un fait archéologique clairement établi et un texte examiné de façon critique. »[17] La clé du problème se situe dans les expressions « clairement établi », et « examiné de façon critique », qui lui permettaient d'éviter les conflits existants ou potentiels. De manière générale, de Vaux pensait que l'archéologie biblique avait réussi dans la première partie de l'équation, mais il discernait chez Albright et Wright un manque d'examen critique du texte biblique. Un problème majeur, que de Vaux étudia en profondeur, consistait en une confusion de la corrélation entre cause et conséquence. Il prit l'exemple de la conquête de Josué. Indéniablement, plusieurs sites en Palestine avaient été détruits à la fin de l'âge du Bronze, époque à laquelle la reconstitution élaborée par Albright et Wright faisait remonter la conquête. De Vaux mit en évidence la faiblesse de cette reconstruction : nous n'avons aucune preuve archéologique indiquant que ceux qui avaient perpétré ces destructions prétendaient que c'était l'œuvre des Hébreux[18].

Un changement profond intervint chez Wright avec son immersion à Sichem. Il prit la décision d'adopter la méthodologie de Kathleen Kenyon, ce qui le força à prêter une plus grande attention à la stratigraphie. Face à ce processus analytique, Wright se rendit progressivement compte que données et interprétations étaient plus étroitement liées qu'il ne l'avait admis jusqu'alors. Si cela se révélait exact, les données archéologiques ne constituaient pas les *realia* objectives que l'archéologie biblique appelait de ses vœux. Dans un cycle de conférences données à l'Union Theological Seminary, Wright aborda la question de la révélation dans l'histoire : « En fin de compte, on ne peut jamais jauger la réalité biblique à l'aune de la réalité, que l'on s'y essaie dans le domaine des valeurs ou des faits. [...] Dieu n'a pas permis que ces vérités répondent de manière satisfaisante à nos tests. »[19] Wright prit conscience que l'archéologie n'est pas toujours une source externe et objective pour l'étude biblique, et l'indiqua clairement dans une série de commentaires bibliques[20] sur Josué[21] : « En ce qui concerne les événements bibliques, néanmoins, on ne peut qu'insister sur le fait que les données archéologiques sont

---

[17] *Ibid.*, p. 70.

[18] *Ibid.*, p. 75.

[19] G. Ernest Wright, *The Old Testament and Theology*, New York, Harper & Row, 1969, pp. 184-85.

[20] Il s'agit des *Anchor Bible Commentaries*, ndlr.

[21] Robert C. Boling and G. Ernest Wright, *Joshua, AB* 6, Garden City, Doubleday, 1982.

ambiguës. »[22] En clair, Wright avait désavoué l'hypothèse cardinale de l'archéologie biblique : les *realia* ne pouvaient plus se trouver enfouies sous terre.

William Dever, un étudiant de Wright, alla jusqu'au bout de la pensée établie par de Vaux, remettant en question l'idée même d'une archéologie biblique comme discipline. Principalement, il s'attaqua à la conception de Wright selon laquelle les archéologies biblique et palestinienne étaient *de facto* synonymes. A Gezer, Dever établit que les données archéologiques ne parlent qu'en fonction des questions qu'on leur pose, et que l'archéologie biblique ne pouvait pas être le mode opératoire approprié en archéologie palestinienne parce qu'elle ne soulevait qu'une série très limitée de questions.

Pour Dever, la nouvelle équipe requise pour les fouilles en Palestine n'aurait pas pour tâche de poser les questions soulevées par l'archéologie biblique, mais celles de l'anthropologie archéologique telle que pratiquée en Amérique du Nord. L'archéologie en Palestine ne serait plus une sous-discipline de l'étude biblique, dépendante de la Bible dans ses préoccupations. L'archéologie syro-palestinienne, comme la baptisa Dever, adoptant un terme d'Albright, serait considérée comme un domaine de l'archéologie générale, sujette aux mêmes préoccupations et ayant recours aux mêmes méthodes. Dans son nouvel enthousiasme, Dever, comme tout évangéliste, omit certains problèmes posés par cette nouvelle archéologie syro-palestinienne. Dans les conférences de Winslow, il déclara clairement que l'objectivité était une problématique réservée aux théologiens, non aux archéologues. Depuis, il a reconnu que tout universitaire fait face à ce problème, et que l'archéologie de Wright n'était pas excessivement biaisée[23].

Dever se tourna vers l'anthropologie pour trouver une base théorique, qu'il trouva dans la « New Archeology » (ou archéologie processuelle) de Lewis R. Binford[24]. De façon ironique, l'archéologie processuelle est très positiviste dans son approche des données archéologiques. Dever adopta ce nouveau paradigme non parce qu'il y trouvait une vision plus nuancée des données archéologiques, mais parce qu'il ne reposait pas sur la Bible. Lorsqu'il en maîtrisa mieux

---

[22] *Ibid.*, p. 76.

[23] *Archaeology and Biblical Studies: Retrospects and Prospects*, Evanston, Seabury-Western Theological Seminary, 1974.

[24] William G. Dever, « The Impact of the 'New Archaeology' on Syro-Palestinian Archaeology », *BASOR* 242, 1981, pp. 15-29.

les arguments, Dever pointa certains défauts liés à l'archéologie processuelle[25].

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Si l'on sort des arguments rhétoriques, les différents protagonistes du débat minimaliste/maximaliste partagent en fait essentiellement la même approche théorique et méthodologique des données archéologiques, à savoir une approche processuelle/mi-positiviste, légèrement modifiée. Cela est clair dans l'ouvrage d'Israel Finkelstein et Neil Silberman, *The Bible Unhearthed*[26]. Les deux factions s'opposent en fait sur la valeur à accorder aux données archéologiques. Je pense que cette uniformité dans la méthodologie archéologique fait justement partie du problème.

Je voudrais donc suggérer qu'il faut se libérer de ce paradigme dépassé de la nouvelle archéologie processuelle et entrer dans l'ère postprocessuelle. Laissez-moi vous présenter quelques pistes en ce qui concerne la partie archéologique du problème afin de tenter de sortir de cette impasse.

1. L'archéologie biblique prend deux textes pour source, et je ne parle pas de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament. Ian Hodder soutient depuis des années que la culture que constituent les matériaux archéologiques est une construction textuelle signifiante[27]. Au même titre que la Bible, les données archéologiques peuvent se révéler extrêmement éloquentes dans leurs significations et leurs interprétations. Peut-être pourrait-on s'inspirer de l'expression de De Vaux et déclarer qu'« il ne devrait y avoir aucune tension entre des textes archéologiques et bibliques examinés de manière critique ». Pour certains, la proposition de Hodder revient à affirmer qu'il ne peut y avoir d'interprétation juste ou erronée d'un tel matériau littéraire. Mais ce serait pousser l'analogie trop loin. Ce que Hodder affirme, c'est que les matériaux archéologiques s'ordonnent d'après une logique propre aux peuples du passé.

---

25 William G. Dever, *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It?*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001.

26 *The Bible Unhearthed*, New York, Free Press, 2001 – trad. française : *La Bible dévoilée*, Bayard Editions, 2002.

27 Ian Hodder, *Theory and Practice in Archaeology*, London, Routledge, 1992.

2. Il ne faut pas tout juger à l'aune de notre temps. Nous ne savons *PAS* quels sens un objet voire un site pouvait revêtir à son époque. Une caractéristique pour nous prédominante dans un objet était peut-être inconnue de ceux qui l'utilisaient à l'origine. Quand j'étais étudiant en deuxième cycle, la question s'était posée lors d'un séminaire quant au contenu d'une structure précise dont il était question dans un compte rendu de fouille. Lorsque j'avais émis des doutes sur l'interprétation proposée par le compte rendu, un autre étudiant me répondit : « Nous sommes des anthropologues, nous ne tenons pas compte du particulier ! » C'est trop souvent le cas lorsqu'il s'agit d'interprétation. Nous recherchons des régularités, héritage de notre approche processuelle de l'archéologie, même lorsqu'il n'y en a pas. Nous les créons même parfois nous-mêmes, pour ensuite les annoncer à grand bruit dans nos comptes rendus. Il ne faut pas perdre de vue le fait que nous ne fouillons jamais le site « type ». Nous mettons au jour les restes d'individus. En fait, des objets ou sites particuliers peuvent être plus révélateurs que ceux qui se retrouvent de manière régulière. Par exemple, pourquoi y a-t-il des briques en terre cuite à Tel el-Borg ? Que signifie la découverte de jarres scellées avec des cartouches de Smenkhkarê ou de Toutankhamon dans un petit site du Sinaï ? Wright avait raison de rendre les « scientifiques purs » attentifs au fait que l'archéologie a pour sujet d'étude l'homme, et se doit donc de rester une discipline des sciences humaines[28].

3. L'archéologie n'est *PAS* une science exacte. Par essence, aucun archéologue ne peut renouveler ses expériences sur le terrain. Mon site de Tel el-Borg ne pourra jamais être mis au jour une seconde fois. Bien sûr, mes notes et comptes rendus devraient être de bonne qualité pour permettre à un autre archéologue de recréer, de manière aussi fidèle qu'il est possible, la séquence d'excavation et la localisation des matériaux, mais cela ne constitue pas une seconde mise au jour. Nous utilisons plusieurs caractéristiques des sciences dures en archéologie, mais cela peut s'avérer dangereux, en donnant une impression de précision qui trahit la réalité. C'est le cas par exemple de la datation au carbone. Avancer comme date 880 av. J.-C. ±60 signifie une fourchette de dates, *toutes également valables*, allant de 940 à 820 av. J.-C. C'est ce que semblent oublier Finkelstein et Silberman[29] dans leur discussion sur David et Salomon. C'est sous cet angle qu'il

[28] G. Ernest Wright, « The 'New' Archaeology », *BA* 38, 1975, pp. 104-115.
[29] *La Bible dévoilée, op. cit.*

faut considérer les dates de Méguiddo. Une moyenne ne signifie rien, alors qu'une fourchette a un sens.

4. Une excavation n'est pas un monologue mais un dialogue. L'un des aspects essentiels de toute entreprise archéologique est une planification des recherches. Aucune excavation ne peut voir le jour sans cela. Nous sommes tous d'accord pour dire que des données n'ont de sens que parce qu'elles répondent à des questions, et ces questions façonnent nos méthodes sur le terrain. Néanmoins, il faut avoir à l'esprit qu'aucun plan de bataille ne reste inchangé au contact de l'ennemi. Un archéologue doit aborder un site avec une question, mais ne devrait pas y chercher de réponses précises. Il y a danger lorsque nous cherchons à y imposer une réponse. Il nous faut savoir rester disponible et nous adapter aux processus de formation d'un site et aux matériaux mis au jour. Il faut être particulièrement méfiant lorsque nous semblons trouver ce que nous cherchions.

5. Les gens ne vivent pas dans des trous de terre carrés. C'est la réponse que je donne à la question que beaucoup de gens que je rencontre dans ma vie quotidienne d'archéologue me posent lorsqu'ils visitent un site : « Pourquoi est-ce que ces Indiens vivaient dans des trous carrés de terre ? » Les archéologues sont arrogants. Nous prétendons connaître un site et être capables de l'interpréter à partir d'une toute petite fenêtre, parfois moins de 10 % d'un site. Il nous manque tellement d'informations, mais cela ne nous empêche pas de tirer des conclusions hâtives à partir de nos fenêtres minuscules. Nous pouvons être complètement esclaves de notre adhésion à une méthodologie fiable et très spécifique et ignorer le véritable message d'un site. Il nous faut accepter d'essayer de nouvelles techniques, ce qu'offre par exemple la grande variété de détecteurs à distance qui ont vu le jour ces dix dernières années.

6. La complexité est complexe, les réponses simples trop simples. L'intérêt actuel pour la théorie de la complexité est en soi un guide pour les archéologues. Le monde de la Bible était une société complexe, à multiples facettes. Les archéologues aiment à trouver les solutions les plus simples à une question. Un exemple frappant des dangers d'une approche trop simpliste est l'actuelle réévaluation de l'histoire maya à la lumière de notre récente capacité à pouvoir lire certains textes. Nous savons maintenant que les raisons de l'effondrement de la civilisation maya classique étaient beaucoup plus complexes que leur seule incapacité à s'adapter à leur environnement.

7. Les défauts d'un modèle ne sont pas fatals à une source. Trop souvent le récit biblique a été forcé de se conformer à un modèle archéologique. Un exemple historique frappant est le modèle de la conquête élaboré par Albright et Wright. C'était une construction archéologique, modelée à partir du récit biblique.

Dostoïevski, dans ses *Carnets du sous-sol*, disait : « L'homme a une telle prédilection pour les systèmes et les déductions abstraites qu'il est prêt à tordre la vérité intentionnellement ; il est prêt à nier les preuves que lui fournissent ses sens pour justifier sa logique. » Il nous faut faire un effort d'introspection, aborder l'archéologie avec humilité et non avec arrogance, être constamment conscient de notre subjectivité. Ce faisant, nous pourrons peut-être bien voir les « actes puissants » de Dieu. ■

Ḥokhma 96/2009, pp. 21-36

Relations Archéologie-Bible : entre attentes et réalité

par David Merling[1],
professeur d'archéologie, Andrews University, USA ; co-directeur des Tell Jalul, Jordan Excavations

Entre les années trente et cinquante, ceux qui pensaient que la Bible était, de manière générale, une source historique fiable avaient de quoi se réjouir[2]. Non seulement William F. Albright et G. Ernest Wright, les deux figures américaines majeures de l'archéologie syro-palestinienne, soutenaient la théorie de la conquête, mais nombre de découvertes archéologiques stupéfiantes avaient pratiquement « prouvé » l'historicité de la Bible. Les lettres d'Amarna représentaient les *Hapiru* (que quasiment tous les universitaires considéraient comme, au minimum, liés aux Israélites) faisant des raids dans le pays de Canaan à peu près comme le suggèrent les descriptions du livre des Juges. John Garstang avait capté l'attention du monde biblique par sa découverte des murs de Josué à Jéricho. Et nombre de sites archéologiques avaient été mis au jour, qui tous semblaient accréditer le récit biblique de la conquête des Israélites[3]. La conquête

[1] Traduit par Georges Skurtis, cet article est tiré avec permission de David Merling, « The Relationship Between Archaeology and the Bible : Expectations and Reality, » in *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions*, James K. Hoffmeier & Alan Millard, éds Grand Rapids, Eerdmans, 2004, pp. 29-42. Cet article traite de problèmes similaires à « The Book of Joshua, Part II: Expectations of Archeology », *Andrews University Seminar Studies*, 2001, pp. 209-221. Cf. David Merling, Sr., *The Book of Joshua: Its Theme and Role in Archeological Discussions*, Andrews University Seminary Doctoral Dissertation Series 23, Berrien Springs, Andrews University Press, 1997, pp. 238-262.

[2] Les dates des années trente et cinquante sont à prendre au sens très large du terme, sachant que l'on pourrait critiquer ces deux dates que j'ai utilisées, et les généralités que j'ai tirées de cette période.

[3] Cf. G. Ernest Wright, « Epic of Conquest », *BA* 3, 1940, pp. 25-40.

n'était pas le seul domaine à s'être trouvé éclairci. Des liens avaient été établis entre les patriarches et les tablettes de Nuzi, entre les traités hittites et les alliances bibliques, entre l'*Epopée de Guilgamesh* et le déluge biblique, tout ceci venant souligner la fiabilité et la véracité des récits bibliques.

En résumé, dans trop d'esprits, le lien entre l'archéologie et la Bible était évident. Bien qu'il fût convenu que l'archéologie ne pouvait pas « prouver » la Bible, voilà ce qu'elle était : la réincarnation physique des histoires bibliques.

Alors que nous entrons dans le 21e siècle, beaucoup de nos collègues avancent l'idée que la relation entre archéologie et Bible a été rompue. Pratiquement plus aucun point de la théorie de la conquête n'est considéré comme fiable. Les sites auparavant reliés aux histoires bibliques ne le sont maintenant quasiment plus. La littérature la plus récente concernant les *Hapiru* suggère qu'il n'y a aucun lien ancien entre ces derniers et les Hébreux de la Bible. On s'est rendu compte depuis longtemps que Garstang a pris pour les murs de Josué, datant de l'âge de Bronze récent, des murs plus vieux de plusieurs centaines d'années. Les recherches sur la relation entre les tablettes de Nuzi, les traités hittites, les récits mésopotamiens du déluge et la Bible soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent d'affirmations[4]. Quelle est la cause de ce changement de perception ? Voilà le cœur de cet article.

William G. Dever raconte la mort de l'archéologie biblique[5]. Il établit un lien poignant entre théologie et archéologie bibliques, mortes au même moment. Ce qui causa leur chute fut leur dépendance vis-à-vis de l'historicité des récits bibliques. Dever, citant G. Ernest Wright, déclare que « tout repose sur le fait que les événements centraux aient réellement eu lieu ou non »[6]. Dans les années soixante et soixante-dix, quand les étudiants mêmes de Wright (dont Dever faisait partie) démontrèrent que ces « événements centraux » n'avaient pas eu lieu, Dever considéra qu'archéologie et théologie bibliques étaient mortes. Dever écrit que « beaucoup des 'événements centraux' tels que racontés dans la Bible hébraïque se révèlent impossibles à vérifier historiquement (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas 'vrais') »[7].

---

[4] Je me limiterai dans cet essai à la question de la conquête israélite.

[5] *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It?*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, pp. 57-59 ; pp. 83-84.

[6] Dever, *op. cit.*, p. 21 ; G. Ernest Wright, *God Who Acts*, SBT 8, Londres, SCM, 1952, p. 127.

[7] Dever, *op. cit.*, p. 21.

Pour résumer, il avait été prouvé que l'on ne pouvait pas se fonder sur le texte biblique, ce qui tua du même coup archéologie et théologie bibliques.

Pour rendre aussi concrets que possible le thème et les enjeux de cet article, je laisserai J. Maxwell Miller poser le cadre de la question en exposant la situation d'Aï/et-Tel. Et puisque Miller écrit si bien et parle au nom de tant d'autres, j'utiliserai la citation suivante comme fil rouge de la plus grande partie de cet essai.

> Que l'Aï biblique doive coïncider avec l'et-Tel moderne est une conclusion évidente, donc, et une conclusion sur laquelle les spécialistes étaient d'accord avant qu'aucune fouille n'ait lieu sur le site. D'après Josué 7–8, Aï était une ville fortifiée au moment de l'invasion israélite (ceci est implicite dans la description des tactiques militaires employées par Josué et confirmé par la référence à une porte de la ville dans Josué 7,5) ; elle a été conquise et brûlée par Josué ; et elle demeura « à jamais un monceau de ruines » (*tel 'ôlam*, 8,28) à partir de ce jour. Cependant, les fouilles archéologiques à et-Tel ont montré de manière assez catégorique que le site était virtuellement inoccupé depuis environ 2000 avant notre ère, à l'exception d'un petit village non fortifié se dressant sur les anciennes ruines vers 1200-1050 avant notre ère (Marquet-Krause, Callaway). Donc, si la conquête a eu lieu durant les âges du Bronze moyen ou récent, Aï/et-Tel n'aurait été rien d'autre qu'une ruine désolée[8].

En ce qui concerne la relation entre Aï et le récit biblique, certains chercheurs sont parvenus aux conclusions suivantes : « La situation archéologique à et-Tel ne peut pas être compatible avec ce qu'avance la Bible »[9] ; « ce que l'archéologie ne confirme pas, ce que l'archéologie conteste même, c'est l'explication avancée par le récit sur la manière dont les ruines sont apparues »[10].

Alors que Dever et Miller s'opposent souvent sur la problématique du lien entre l'archéologie et la Bible, ils partagent la même

---

[8] J. Maxwell Miller, « Archeology and the Israelite Conquest of Canaan: Some Methodological Observations », *Palestine Exploration Quarterly* 109, 1977, pp. 88-89. J'admire grandement Miller, et mon large recours à sa citation ne fait que souligner combien sa contribution aux débats sur l'archéologie biblique est importante.

[9] Miller, *art. cit.*, p. 89.

[10] *Ibid.*, p. 89.

opinion sur ce point : les premiers récits bibliques ne sont pas fiables historiquement. Et Dever de répéter : « Beaucoup des 'événements centraux' tels qu'ils sont racontés dans la Bible hébraïque se révèlent impossibles à vérifier historiquement (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas 'vrais'). »[11] Bien que je ne veuille pas donner à ce dilemme plus d'importance qu'il n'en mérite, je ne pense pas que cela soit par accident que Dever et Miller aient tous deux reconnu leurs racines évangéliques et la perte de telles convictions dans le contexte de ce dilemme[12]. Je suis certain que tout changement de paradigme est la résultante de multiples facteurs, mais puisque Dever et Miller ont introduit le problème dans le cadre du présent sujet, je ne pense pas que leur changement de paradigme soit complètement étranger à ce domaine. Ce que je veux dire, c'est que le changement de perception de la Bible, de « l'archéologie démontre la fiabilité de la Bible » à « les faits archéologiques s'opposent à la Bible », ce changement est si radical qu'il a encouragé certains à effectuer le plus grand des changements de paradigme : de la foi à la perte de la foi.

Dever définit « non vérifiable historiquement » comme n'étant tout simplement « pas 'vrai' ». Voilà un exemple du manque de logique qui est responsable selon moi du divorce présumé entre l'archéologie et la Bible[13]. Bien sûr, nous savons tous que ni le travail de Judith Marquet-Krause ni les fouilles de Joseph Callaway n'ont mis en évidence de preuves du Bronze récent israélite, en ce qui concerne leurs conquêtes, ou leurs habitations. La réflexion universitaire a en revanche failli, en ne débattant pas des raisons, ou, de manière plus accablante, en ne réussissant pas à continuer à mettre au jour la nature de l'archéologie et de la Bible, et leurs interactions. Les conclusions toutes faites auxquelles on est parvenu consistent à affirmer que les histoires bibliques ne contiennent pas une histoire fiable.

L'essence de cette conclusion se trouve dans le gouffre entre les deux expressions utilisées par Dever : « vérifiable historiquement » ou alors « pas 'vrais' ». Cet article suggère que ce dilemme qui, selon beaucoup, perturbe les relations entre l'archéologie et la Bible est une construction erronée fondée sur de fausses attentes. Ces attentes étaient considérées comme des faits par certains chercheurs.

---

[11] Dever, *op. cit.*, p. 21.

[12] *Ibid.*, pp. ix-x ; J. Maxwell Miller, « Reflections on the Study of Israelite History », in *What Has Archeology to Do with Faith?*, James H. Charlesworth & Walter P. Weaver, éds Philadelphia, Trinity Press International, 1992, pp. 66-67.

[13] La critique du texte de Dever se concentre sur les récits plus anciens. Il trouve des matériaux historiques dans les récits bibliques de l'âge de Fer, récits qui sont au centre de son ouvrage.

Ces mêmes attentes ont continué à orienter la recherche dans de mauvaises directions. Pour des raisons de préférences personnelles, cet article se concentrera sur les problèmes liés au livre de Josué.

L'archéologie peut-elle « prouver » la Bible ?

Une de ces attentes erronées est que l'archéologie peut « prouver » la Bible. Dans mon premier cours d'archéologie, on m'a appris que l'archéologie ne peut pas prouver la Bible, et je pense qu'il y a un consensus général en ce sens : si l'on posait la question à cent archéologues syro-palestiniens, une nette majorité répondrait non. Même Sir Frederic Kenyon, le père de Dame Kathleen Kenyon, qui écrivait dans les années quarante, reconnaît que les découvertes archéologiques ne portent presque jamais sur le texte biblique[14].

Si les trouvailles archéologiques empiètent si rarement sur les récits bibliques, comment se fait-il alors que certains aient conclu que ces récits sont erronés, en se fondant sur des données archéologiques ? J'avancerai que la logique de Miller, telle qu'elle transparaît dans ses commentaires sur et-Tel/Aï, contient de manière subtile sa conviction que l'archéologie peut prouver la Bible. Voici son argumentation : les archéologues n'ont pas trouvé de preuves des événements bibliques d'Aï à et-Tel ; donc, les défaillances du récit biblique ont été prouvées. Le corollaire de cet argument serait donc le suivant : si la véracité du texte biblique peut être disqualifiée par l'archéologie, il est donc possible également que l'archéologie puisse prouver la véracité de la Bible. Si ce n'est pas possible, la Bible est malmenée dans les deux cas : quelles que soient les données archéologiques, elle ne peut être validée. Pour résumer, que Miller ou Dever l'admettent ou non, quand ils prétendent qu'on a prouvé que la Bible est erronée, ils manifestent qu'ils croient que l'archéologie aurait pu prouver que la Bible disait vrai[15]. Ceux qui pensent que l'archéologie a disqualifié la Bible ont utilisé une fausse conception de ce qui

---

[14] Frederic Kenyon, *The Bible and Archeology*, New York, Harper & Brothers, 1940, p. 17.

[15] Je ne fais pas le lien entre Miller et Dever dans cet article par hasard. Miller représente l'universitaire attaché au texte qui croit que son interprétation de la Bible devrait avoir plus de valeur que l'archéologie, tandis que Dever est représentatif des archéologues qui considèrent les découvertes archéologiques comme neutres et, donc, comme ayant plus de valeur pour l'interprétation du texte. Pris ensemble, leurs points de vue couvrent un large éventail de biblistes et d'archéologues.

constitue une preuve et ils ont été victimes de présupposés ou d'attentes erronées.

Aucune preuve, ce n'est pas une preuve

L'une des facettes pour le moins curieuse de la théorie archéologique est l'utilisation de non-preuves comme des données légitimes. Ces non-preuves sont utilisées comme si elles avaient le statut de véritables données, même si elles sont quelque chose qui n'existe pas. J'ai récemment écrit sur ce que j'appelle les « non-preuves », je ne m'étendrai donc pas sur le sujet ici[16]. Néanmoins, il est utile de définir ce qu'est une non-preuve. Miller et Dever pointent le manque de preuves à et-Tel pour étayer le récit biblique d'Aï et semblent considérer ce manque comme une preuve. Pour résumer, Callaway n'a rien retrouvé des Israélites à et-Tel, donc c'est une preuve contre le récit biblique. Ceci est peut-être une réponse banale, mais je pense que le rien n'est que cela : rien. Le manque de preuves n'est pas une preuve ; ce n'est rien, ou comme je l'appelle pour lui donner quelque importance, c'est une non-preuve.

Il y a près de quarante ans, David Hackett Fischer a établi une liste des postulats erronés qu'utilisaient les historiens[17]. Ce qu'il appelait « l'erreur de la preuve négative » est l'un de ces postulats. D'après Fischer, « *l'erreur de la preuve négative* consiste à essayer de soutenir une proposition factuelle simplement au moyen de preuves négatives. Cela a lieu à chaque fois qu'un historien déclare qu'il 'n'y a pas de preuves que X est vrai', puis commence à affirmer ou à considérer que l'inverse de X est vrai. »[18]

D'après l'affirmation de Fischer, postuler que l'on a démontré la fausseté d'un point spécifique d'un récit littéraire ancien sous prétexte que l'on ne connaît pas de preuve de son historicité ou qu'on n'en a pas encore trouvé est une erreur en termes de méthode historique. Admettre que l'on n'a rien trouvé est seulement la preuve que l'on n'a rien trouvé. Et Fischer de résumer à nouveau : « Un grand nombre d'universitaires préféreraient ne pas savoir que certaines choses existent. Mais ne pas savoir que quelque chose existe est diffé-

---

[16] David Merling, « The Book of Joshua, Part I: Its Evaluation by Nonevidence », *AUSS* 39, 2001, pp. 61-72.

[17] Je remercie ici James K. Hoffmeier – *Israel in Egypt: The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 1997, pp. 10-11 – d'avoir attiré mon attention sur l'ouvrage de Fischer.

[18] David Hackett Fischer, *Historians' Fallacies: Toward a Logic of Historical Thought*, New York, Harper & Row, 1970, p. 47.

rent de savoir qu'une chose n'existe pas. La première n'est jamais une preuve de la seconde. Ne pas savoir que quelque chose existe est simplement ne pas savoir. »[19]

Miller a utilisé les non-preuves des fouilles archéologiques à et-Tel pour en conclure que le récit biblique était erroné[20]. L'utilisation par Miller de non-preuves est méthodologiquement hasardeuse et nous en dit plus sur la nature de la plupart des interprétations archéologiques que sur quelque récit biblique que ce soit. Le manque de preuve ne peut ni soutenir ni infirmer la fiabilité d'un récit biblique car il ne nous renseigne en rien sur la raison de cette absence de preuve. Il y a peut-être de multiples autres raisons. On ne peut pas choisir arbitrairement une possibilité parmi plusieurs et en conclure qu'il s'agit de l'unique solution.

Le lien entre et-Tel et Aï

Il y a d'autre part des problèmes méthodologiques à poser de façon hâtive qu'et-Tel est Aï. Bien que je suppose moi aussi qu'et-Tel soit Aï, j'en suis moins sûr que Miller. Voyons comment Miller parvient à ses conclusions. Il utilise Gn 12,8 comme preuve textuelle pour localiser l'Aï du livre de Josué[21] : « De là il gagna la montagne à l'est de Béthel. Il dressa sa tente entre Béthel à l'ouest et Aï à l'est… » Je suis surpris du lien qu'établit Miller entre Gn 12,8 et le livre de Josué, étant donné la complexité qu'il attribue au texte biblique en général[22]. D'une certaine façon, c'est l'acceptation, sans questionnement, de l'aide de Gn 12,8 qui lui permet de rejeter Josué 8 en tant que récit historique. Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles les indications fournies par la Genèse pourraient ne pas être applicables au livre de Josué[23]. Miller peut énoncer sans danger ses

---

[19] *Ibid.*, p. 48.

[20] Merling, *AUSS* 39, 2001, pp. 61-72.

[21] Miller, *Palestine Exploration Quarterly* 109, 1977, p. 88.

[22] J. Maxwell Miller, « The Israelite Occupation of Canaan », in *Israelite and Judaean History*, John H. Hayes & J. Maxwell Miller, éds Philadelphia, Westminster, 1986, pp. 76-79.

[23] Par exemple, des éditeurs ultérieurs ont pu modifier le texte pour qu'il valide une relation ultérieure entre deux villes, supposant qu'il s'agissait de celles mentionnées dans la Genèse ; ou alors une confusion s'est introduite dans la relation géographique quand les manuscrits ont été copiés. Il faut se rendre compte que Gn 12,8 ne comporte aucune indication pour se rendre à l'une des deux villes, mais seulement la relation géographique entre ces deux villes. Est-ce que l'on recommanderait l'utilisation d'une carte dont la datation est inconnue à un automobiliste moderne qui essaie de se rendre de Philadelphie à New York ?

conclusions, dans la mesure où il n'y a aucun moyen de vérifier la précision de Gn 12,8 ; il peut donc supposer par défaut que la localisation fournie par la Genèse pour l'Aï de Josué 7–8 est correcte. Pour ce qui est de l'identification de sites, les archéologues et les biblistes en supposent plus que les preuves ne l'exigent[24].

La relation entre l'archéologie et le livre de Josué est moins claire que beaucoup ne le pensent. Les localisations de la plupart des sites mentionnés dans la Bible ne sont pas aussi clairement établies qu'on le suppose, et pourtant ces présupposés sont les absolus sur lesquels se fondent les archéologues pour commencer leurs recherches sur le livre de Josué. Miller suppose que le lien doit être vrai simplement par le fait que les archéologues acceptent *a priori* qu'et-Tel et Aï sont une seule et même ville[25]. Et pourtant, le principal lien entre les deux sites repose sur une attente qui demande vérification.

Aï était-elle une ville fortifiée ?

Certains archéologues pensent être capables de déterminer à l'avance la nature des habitations/villages en se fondant sur les récits bibliques[26]. Dans le récit d'Aï, en l'occurrence, il y a la référence à une « porte » dans Jos 7,5. Puisque le texte mentionne une porte, Miller en conclut par exemple qu'Aï était une « ville fortifiée ». Bien que ce soit une des conclusions possibles, ce n'est pas une nécessité pour autant. A Méguiddo (strate IX), ce qui semble être une porte sans murs a été trouvée dans une strate de l'âge de Bronze récent. D'après Rivka Gonen, « les portes isolées, bien qu'elles ne constituent pas un phénomène courant, ne sont pas inconcevables, car les portes avaient d'autres fonctions que celle purement défensive. Une porte était une entrée de cérémonie, la vitrine de la ville, et le point central autour duquel s'organisaient le négoce, les assemblées publiques, les affaires de justice, la diffusion des nouvelles, et même les cultes »[27]. Il est même possible que la Hatsor du Bronze récent ait eu une porte sans murs de connection[28]. Si le livre de Josué est le

---

[24] H. J. Franken, « The Problem of Identification in Biblical Archeology », *Palestine Exploration Quarterly* 108, 1976, pp. 6-7.

[25] *Ibid.*, pp. 6-7.

[26] Miller, *PEQ* 109, 1977, p. 88.

[27] Rivka Gonen, « The Late Bronze Age », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ammon Ben-Tor, éds New Haven, Yale University Press, 1992, p. 219.

[28] Rivka Gonen, « Urban Canaan in the Late Bronze Period », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ammon Ben-Tor, éds, *op. cit.*, pp. 69, 70.

reflet de la réalité du Bronze récent, en un temps où il est possible que les murs fortifiés aient été interdits par les Egyptiens pour raisons militaires, on pourrait s'attendre tout de même à trouver des portes cérémonielles[29]. On pourrait même avancer le fait qu'une porte cérémonielle soit implicite dans l'histoire d'Aï, puisqu'à la fin du récit, la porte elle-même est utilisée à des fins de manifestation (Jos 8,29).

Qu'il y ait eu pendant l'âge du Bronze récent des portes cérémonielles sans fortifications associées (c'est-à-dire sans murs) ne signifie pas obligatoirement, néanmoins, que la ville d'Aï de Josué 7–8 n'avait qu'une porte cérémonielle. Dans l'âge du Bronze récent, les portes de Méguiddo et Hatsor ne font que souligner la possibilité d'un piège dans lequel peuvent tomber les chercheurs qui utilisent des présupposés ou ont des attentes non fondées en ce qui concerne la Bible et les trouvailles archéologiques. On ne peut pas, à partir des informations fournies dans l'histoire d'Aï, conclure quoi que ce soit à propos de la porte elle-même : qu'elle était large et imposante, ou au contraire petite et étroite. Tout ce que l'on peut déduire du récit est qu'Aï possédait une porte. Ce que nous apprend l'archéologie, c'est qu'à et-Tel il n'a pas été retrouvé de porte ou de ville datant du Bronze récent. Ce qu'on a conclu à propos de la différence entre l'Aï biblique et les données archéologiques disponibles à et-Tel à ce jour relève plus de la théologie que de la preuve.

Aï était-elle une ville ?

Le simple fait que Jéricho (ou Aï, etc.) soit identifié comme une « ville » n'implique pas qu'il faille y associer plus que ce que les peuples anciens appelaient une ville. Nous autres Occidentaux ne pouvons nous empêcher d'associer au mot « ville » certaines idées préconçues. Remarquez la manière dont Gabriel Barkay explicite *notre* (c'est-à-dire le lecteur moderne) interprétation du terme ville : « Nous avons tendance à définir une ville comme un site important, bien fortifié, dans lequel la densité de construction est supérieure à celle de sites qualifiés de villages. Dans les temps bibliques, cependant, tout lieu construit sur initiative royale ou abritant un représentant de l'autorité centrale, même un site de taille réduite ou un fort isolé, était appelé une ville (*'ir*). »[30] Quoique Barkay fasse référence aux périodes de l'âge de Fer II-III, ses propos semblent pouvoir

---

[29] Gonen, « The Late Bronze Age », *art. cit.*, p. 219.

[30] Gabriel Barkay, « The Iron Age, II-III », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ben-Tor, éds, *op. cit.*, p. 329.

s'appliquer à des périodes plus anciennes, moins structurées politiquement, lorsqu'aucun pouvoir régional n'était en place. Une ville (ou un roi) était ce que les anciens considéraient comme une ville ou un roi, non ce que conçoit l'interprétation du lecteur moderne.

Considérons le fait que Shishaq, dans sa liste de « villes » conquises, appelait les forteresses d'Arad des « villes » ou des « villages »[31], alors que les forteresses de l'âge de Fer à Arad n'excédaient jamais 50 par 55 mètres[32]. A moins d'être en mesure de retrouver avec exactitude la signification des termes des auteurs bibliques, il est plus sûr de laisser le plus grand éventail de significations possible aux quelques détails des récits du livre de Josué. Sinon, on risque d'y transposer nos attentes du 21e siècle tout en étant persuadés que nous interprétons le livre de Josué[33].

Archéologie et événements anciens

Les fouilles du passé nous ont montré que le domaine dans lequel l'archéologie est le moins utile est celui des événements. Les événements sont généralement de courte durée, et, lorsqu'ils sont décrits dans la Bible, trop peu de détails sont fournis pour qu'ils puissent être utiles pour les archéologues[34]. Certains pourraient émettre des doutes sur cette conclusion en raison des nombreuses destructions clairement identifiables dans des strates archéologiques trouvées sur des sites du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC. De la même manière, si les textes littéraires sont exacts, ne devrions-nous pas nous attendre à trouver des strates de destruction datant du Bronze récent sur des sites où des destructions sont suggérées par ces textes (par exemple, le livre de Josué) ? Ma réponse à cette question est que, une fois encore, nous ne savons rien de conséquent sur la

---

[31] James Henry Breadsted, *Ancient Records of Egypt*, Chicago, University of Chicago Press, 1906-1907 ; repr. Londres, Histories & Mysteries of Man, 1988, pp. 711, 716.

[32] Miriam Aharoni, « Arad : The Israelite Citadels », *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, vol. 1, Carta, Jérusalem, 1993, p. 82.

[33] Prenons l'exemple de l'Excursus (p. 31), qui dresse la liste des affirmations du livre de Josué à propos de chaque site conquis. Remarquez l'absence de détails. Ce manque de détails spécifiques ne devrait-il pas tempérer les attentes des archéologues fouillant des sites qu'ils croient mentionnés dans le livre de Josué ?

[34] Lawrence T. Geraty, « Heshbon: The First Casualty in the Israelite Quest for the Kingdom of God », in *The Quest for the Kingdom of God: Studies in Honor of George E. Mendenhall*, Herbert B. Huffmon, Frank A. Spina, & Alberto R.W. Green, éds Winona Lake, Eisenbrauns, 1983, p. 245.

Excursus

Villes détruites d'après le livre de Josué, avec les détails de leur destruction[a]

Site	Référence	Description
Jéricho	6,20	La muraille s'écroula וְתִפֹּל הַחוֹמָה תַּחְתֶּיהָ
	6,24	ils brûlèrent la ville וְהָעִיר שָׂרְפוּ בָאֵשׁ
Aï	8,19	ils mirent le feu à la ville וַיַּציתוּ אֶת־הָעִיר בָּאֵשׁ
	8,28	Josué brûla Aï, et en fit à jamais un monceau de ruines וַיִּשְׂרֹף יְהוֹשֻׁעַ אֶת־הָעַי וַיְשִׂימֶהָ תֵּל־עוֹלָם
Makkéda	10,28	il voua à l'interdit la ville et tous ceux qui s'y trouvaient הֶחֱרֵם אוֹתָם
Libna	10,30	aucun détail spécifique sur la destruction de la ville[b]
Lakis	10,32	aucun détail spécifique sur la destruction de la ville[b]
Eglon	10,35	aucun détail spécifique sur la destruction de la ville[b]
Hébron	10,37	il la voua à l'interdit avec tous ceux qui s'y trouvaient וַיַּחֲרֵם אוֹתָהּ
Debir	10,39	aucun détail spécifique sur la destruction de la ville[b]
Hatsor	11,11	on mit le feu à Hatsor וְאֶת־חָצוֹר שָׂרַף בָּאֵשׁ

[a] On peut concevoir d'ajouter à cette liste les villes de Madon, Schimron et Acschaph (Josué 11,1). Il semble néanmoins que le pronom « les » (en hébreu אותם) de הֶחֱרִים אוֹתָם (11,12) ne renvoie pas à ces villes mais à leurs rois, du fait que « roi » et l'antécédent le plus proche de ce pronom et que le pronom est au genre masculin. De toute façon, le texte n'indique pas spécifiquement une destruction de ces villes.

[b] Josué 10,37.39 pourrait sembler inférer la destruction totale de Libna, Lakis, Eglon et Debir, mais il n'y a aucune affirmation dans le texte décrivant spécifiquement la destruction de ces villes.

nature des destructions du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC. Etaient-elles le résultat d'événements d'un seul jour, comme le suggère le livre de Josué, ou étaient-elles produites par de longs sièges et de multiples attaques, qui réduisirent chaque ville à l'état de ruine totale ? Bien que les preuves des destructions du Bronze moyen IIC et du

Bronze récent IIC semblent être solides, rappelons-nous que les archéologues divergent sur la source de ces destructions, quand bien même des dizaines de sites ont été fouillés et ont révélé de nombreuses couches de destructions parallèles. Si l'archéologie ne peut pas répondre de manière définitive à la simple question de savoir qui est l'auteur des destructions du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC, comment peut-on imaginer qu'elle puisse répondre aux questions complexes que nous lui soumettons à propos du livre de Josué ?

N'est-ce pas faire preuve de vanité, pour nous qui vivons des milliers d'années après un événement, que de croire que nous pouvons lire à son propos un récit écrit par des gens qui n'avaient aucun intérêt ni aucune intention de fournir des indices aidant à la découverte de cet événement, et prédire avec exactitude le type et la quantité d'objets façonnés qui seront mis au jour, et, grâce à eux, affirmer ou infirmer la véracité de ce récit ? En même temps, il faut garder à l'esprit que l'événement ancien pour lequel on cherche des preuves n'est pas un édifice architectural majeur qu'on aurait pris des années à construire, mais, comme c'est le cas pour Aï (Josué 8), un événement dont il nous est dit qu'il a pris place en un jour seulement et dont la nature précise nous est presque totalement inconnue.

Pour ce qui est des événements, non seulement les auteurs bibliques ne choisissent que ceux qu'ils considèrent pertinents pour leur message, mais ils limitent leur compte rendu aux aspects de l'événement qui correspondent à leur objectif. L'épisode entier de la destruction proprement dite de la ville d'Aï tient en trois mots hébreux : וַיִּשְׂרֹף יְהוֹשֻׁעַ אֶת־הָעַי (« Et Josué brûla Aï », Jos 8,28). Ce récit ne nous indique pas que la porte a été détruite. Il ne nous dit pas non plus pas quelle portion du site a été brûlée. Il n'est pas dit quels édifices furent détruits sur ce site. Il n'est pas même pas indiqué qu'il y ait eu un édifice sur le site. D'après ce qu'on sait, il se pourrait que les habitants d'Aï aient vécu au milieu des ruines de la précédente ville de l'âge de Bronze moyen, et que le feu ait brûlé l'herbe qui la recouvrait. Après tout, il est possible que le terme « ruines » ait été une description littérale de la ville.

Il existe une meilleure approche

Bâtir un seul scénario sur la base soit du récit biblique soit de données archéologiques est le fruit d'une réflexion limitée. Frederic Brandfon a perçu les possibilités dynamiques de l'archéologie :

> Il est tout aussi probable qu'une séquence d'événements telle que l'invasion de Canaan par les Israélites puis par

> les Philistins laisse de nombreuses traces différentes dans les couches stratigraphiques de tout le pays. Il est même possible qu'une séquence d'événements ne laisse aucune trace dans ces couches stratigraphiques. Les traces stratigraphiques laissées par un événement ont pu être érodées par des forces naturelles ou détruites par des processus stratigraphiques ultérieurs. Il paraît très probable qu'en mettant au jour des strates du pays d'Israël au temps de la conquête ou de la colonisation, on rencontre tous ces cas de figure, chaque site possédant sa propre séquence stratigraphique. L'archéologue doit donc faire face au fait que l'interaction des faits historiques (l'invasion de Canaan par les Israélites puis par les Philistins, par exemple) n'est pas, loin s'en faut, claire ou évidente d'un point de vue stratigraphique. Encore une fois, les preuves archéologiques ne dictent pas le « récit » historique que l'on peut reconstituer à partir d'elles[35].

Le vrai dilemme, quand l'archéologie et un récit biblique ne semblent pas se corroborer mutuellement, est que la preuve archéologique découverte, telle qu'elle est interprétée, ne s'accorde pas avec le compte rendu biblique, tel qu'il est interprété[36]. Miller voulait en conclure que l'histoire d'Aï dans le livre de Josué est fausse, et que suggérer la modification de l'un des deux, ou des deux groupes de données, reviendrait à introduire « un manque de rigueur dans l'objectivité des contrôles »[37]. Les conclusions de Miller sont raisonnables, mais pas nécessairement correctes. Le problème est qu'il y a un écart entre le texte et les données archéologiques[38]. Cet écart est ce que Franken appelle le « lien direct » manquant entre les deux[39].

Comme l'a décrit Brandfon, les spécialistes ont mal compris la nature des données archéologiques, supposant à tort que l'archéologie est en quelque sorte un domaine plus scientifique que celui des études bibliques. Cette incompréhension se fonde sur la théorie de la

---

[35] Frederic Brandfon, « The Limits of Evidence: Archaeology and Objectivity », *Maarav* 4, 1987, pp. 27-28.

[36] Roland de Vaux, « On Right and Wrong Uses of Archeology », in *Near Eastern Archeology in the Twentieth Century*, James A. Sanders, éds Garden City, Doubleday, 1970, p. 70.

[37] Miller, « The Israelite Occupation of Canaan », *art. cit.*

[38] Larry G. Herr, « What Archeology Can and Cannot Do », *Ministry*, February 1983, p. 28.

[39] Franken, *art. cit.*, p. 4.

vérité-correspondance, qui postule qu'il n'y a aucune différence entre ce qui est découvert et la description de ce qui est découvert[40]. Lorsque l'on réalise que la description d'une donnée archéologique est une théorie, le dilemme entre le livre de Josué et l'archéologie n'est plus si prégnant. La théorie de la vérité-correspondance confond la théorie et les faits et, par là même, se prend elle-même pour « la vérité ». Une alternative à la théorie de la vérité-correspondance est la théorie de la cohérence, qui « définit la vérité non comme la relation des propositions aux faits mais comme la relation des propositions entre elles. [...] Le critère de véracité devient l'intelligibilité et non le caractère vérifiable par des points de contrôle extérieurs. »[41] Un tel changement de philosophie permet de mieux définir les relations entre données archéologiques et bibliques.

Toutes les données de l'archéologie et de la Bible (et des autres textes anciens) doivent se combiner pour prétendre approcher quelque degré de compréhension du passé. Permettre à l'archéologie de dominer les récits bibliques ou, à l'inverse, à la critique littéraire de s'ériger au-dessus de l'archéologie, ou encore à chacune des deux d'ignorer les intentions des auteurs bibliques, équivaut à débattre sans fin en passant à côté de l'essentiel (cette attitude n'a rien de nouveau !)[42].

L'archéologie est un outil qui peut grandement aider le bibliste dans sa compréhension du contexte entourant le récit biblique[43]. Elle peut, ponctuellement, offrir des preuves externes de l'existence d'individus (par exemple Baruch, Mesha, David)[44]. Et l'archéologie peut nous fournir maisons, temples et villes (y compris leurs traits défensifs) pour y faire vivre les personnages bibliques[45]. Mais reconnaissons que l'archéologie a aussi ses limites. Comme l'a lui-même

---

40 Brandfon, *art. cit.*, p. 35.

41 *Ibid.*, p. 35.

42 Kenyon, *op. cit.*, p. 17.

43 Trude Dothan, *The Philistines and Their Material Culture*, New Haven, Yale University Press, 1982.

44 Baruch : Nahman Avigad, *Hebrew Bullae from the Time of Jeremiah*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1986, pp. 28, 29 ; Mesha : *ANET*, pp. 320, 321 ; David : Avraham Biran et Joseph Naveh, « An Aramaic Stele Fragment from Tel Dan », *IEJ* 43, 1993, p. 93.

45 Avraham Biran, éds, *Temples and High Places in Biblical Times*, Jérusalem, The Nelson Glueck School of Biblical Archeology of Hebrew Union College – Jewish Institute of Religion, 1981 ; Aharon Kempinski et Ronny Reich, éds, *The Architecture of Ancient Israel*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1992.

suggéré Miller, les archéologues croient que l'archéologie peut faire plus qu'elle ne le peut réellement[46].

L'archéologie et la Bible

Ce que suggère souvent l'archéologie, c'est qu'une image des événements bibliques telle qu'on nous l'a présentée à l'école du dimanche pourrait être erronée. Les spécialistes de la Bible peuvent remercier l'archéologie de ce qu'ils ont été – et sont encore – forcés de réévaluer leurs interprétations des textes. L'idée reçue d'une conquête à l'échelle des invasions militaires modernes, contre des villes de la taille de New York ou Tokyo, doit être corrigée. Dever a bien décrit ce processus : il s'agit de ramener par le biais de l'archéologie la Bible au monde réel des temps anciens[47]. Pour autant, ne pas être d'accord avec une partie ou la totalité des idées préconçues sur les récits du livre de Josué ne remet pas en cause la fiabilité de ce livre.

L'archéologie ne peut pas déterminer le degré de confiance à accorder à la théologie, ou, pour reprendre à nouveau les termes de Dever, « créer ou détruire la foi »[48]. De Vaux l'a également dit de la manière suivante : « Cette vérité spirituelle ne peut être ni prouvée ni contredite, pas plus qu'elle ne peut être confirmée ou invalidée par les découvertes concrètes de l'archéologie. »[49] C'est précisément à ce niveau que ceux qui pensent que l'archéologie a démontré que la Bible est fausse habitent dans un monde simpliste[50]. Il s'agit de ne pas mélanger la foi et l'histoire. Les personnes qui affirment qu'il a été prouvé que la Bible est fausse viennent démentir cette distinction.

Dever a bien mis en perspective le débat sur la relation entre l'archéologie et la Bible. « L'échec est celui des biblistes et des historiens qui posaient à l'archéologie de mauvaises questions. »[51] Poser à l'archéologie de mauvaises questions (c'est-à-dire lui demander de

---

[46] J. Maxwell Miller, « The Israelite Journey through (around) Moab and Moabite Toponymy », *JBL* 08, 1989, p. 154 ; cf. Franken, *art. cit.*, p. 10.

[47] William G. Dever, *Archaeology and Biblical Studies: Retrospects and Prospects*, Evanston, Seabury-Western Theological Seminary, 1974, p. 28.

[48] *Ibid.*, p. 42.

[49] De Vaux, *op. cit.*, p. 68.

[50] J. Maxwell Miller, « Is It Possible to Write a History of Israel without Relying on the Hebrew Bible? » in *The Fabric of History*, Diana Vikander Edelman, éds, JSOTSup 17, Sheffield, JSOT, 1991, p. 96.

[51] William G. Dever, « 'Will the Real Israel Please Stand Up?' Archaeology and Israelite Historiography: Part I », *BASOR* 297, 1995, p. 63.

prouver ou d'invalider les événements mentionnés dans la Bible) la force à fournir des réponses à propos du texte qu'il lui est impossible de donner. Ni l'archéologie ni la Bible ne sont assez précises pour fournir des réponses à des questions touchant à la fiabilité historique de la Bible. Malheureusement, je pense que Dever, tout en l'ayant clairement cerné, est tombé dans ce piège de vouloir prouver ou invalider la Bible.

Résumé et conclusion

Dans le passé, les lecteurs de la Bible ont trop attendu de l'archéologie comme des récits bibliques. L'archéologie est la collection disparate de ce que l'on a découvert, tandis que la Bible est la collection éclectique de ce qui a convenu aux objectifs théologiques des auteurs bibliques. Nous ne devons que rarement nous attendre à ce que leurs deux perspectives convergent. Lorsqu'elles se rejoignent, les universitaires et le grand public peuvent applaudir, mais ne devraient pas l'attendre, et devraient ne l'accepter qu'avec prudence.

Ceux qui rabaissent les récits de la Bible à cause de données archéologiques travaillent dans le cadre obsolète du « il faut prouver la Bible », à la manière de la théorie de la vérité-correspondance. De la même manière, ils n'ont pas compris que l'archéologie et la Bible fournissent des informations différentes, qui en grande partie ne peuvent être comparées, et qui sont, le plus souvent, difficiles à appréhender. Les informations fournies par la Bible et l'archéologie sont parallèles, et non perpendiculaires, elles se complètent, mais ne se croisent que rarement. Pour faire émerger une véritable compréhension des choses, il faut aller au-delà de la synthèse du « prouver la Bible » (ou la contredire), et faire appel à un modèle comme la théorie de la cohérence.

Tout bien considéré, la relation entre la Bible et l'archéologie est fluide, et non statique. Les deux peuvent s'éclairer mutuellement, mais aucune ne peut ni ne doit servir à critiquer l'autre. Chacune a sa vie propre, mélanges et corrections doivent se faire avec la plus grande prudence. ■

Ḥokhma 96/2009, pp. 37-56

Comment la « chronologie basse » d'Israel Finkelstein est-elle reçue parmi les archéologues ?

par Matthieu Richelle,
prof.-assistant d'AT à la FLTE, Vaux-sur-Seine, ancien élève (titulaire) de l'Ecole Biblique et Archéologique française de Jérusalem

La parution en 2002 de *La Bible dévoilée*[1], par Israel Finkelstein et Neil Asher Silberman, a rencontré un grand écho auprès des lecteurs francophones. L'ouvrage a inspiré une série documentaire télévisée au titre identique diffusée pour la première fois en 2005[2] ; il a été suivi d'un autre livre des mêmes auteurs[3] puis d'un recueil d'articles de Finkelstein[4]. Ces œuvres de vulgarisation ont suscité un certain émoi car elles développaient des thèses peu connues du grand public, en particulier au sujet de l'époque de Salomon : les découvertes archéologiques récentes contrediraient nettement les récits bibliques à son sujet. En réalité, Finkelstein – archéologue professionnel de haut niveau – ne faisait ainsi que porter à la connaissance de tous les idées qu'il avait développées dans des revues scientifiques dès les années 1990, et qui ont provoqué un large débat parmi les spécialistes. Un archéologue de même envergure mais d'opinion différente, William Dever, a d'ailleurs publié plusieurs livres accessibles en

[1] I. Finkelstein et N.A. Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002 (éd. orig. américaine 2001).

[2] Série de T. Ragobert et I. Morgensztern diffusée sur France 5 et parue dans un coffret de deux DVD (éditions Montparnasse).

[3] I. Finkelstein et N.A. Silberman, *Les rois sacrés de la Bible. A la recherche de David et Salomon*, Paris, Bayard, 2006 (éd. orig. américaine même année).

[4] I. Finkelstein, *Un archéologue au pays de la Bible*, Paris, Bayard, 2008.

réponse à Finkelstein, mais seulement l'un d'entre eux a été traduit en français et il ne concerne pas la période royale[5]. Il en résulte que les lecteurs cultivés francophones n'ont guère eu d'échos du débat ayant pris place parmi les spécialistes. Le problème est accentué par le fait que *La Bible dévoilée* ne signale presque jamais d'opinions divergentes. Les vues qui y sont exprimées reflètent-elles vraiment un consensus chez les archéologues, comme bien des formulations de ce livre le laissent entendre ? S'il y a plutôt débat, Finkelstein a-t-il rallié à lui une majorité d'archéologues ? Le grand public a besoin de connaître l'état des discussions chez les spécialistes afin de se faire une idée de la validité des thèses vulgarisées – pour avoir une opinion réellement *informée*. Après avoir précisé les enjeux sous-jacents, le présent article évoque la réception de la thèse de Finkelstein parmi ses confrères, puis signale les principaux arguments avancés et les conclusions des archéologues point par point.

1. Les enjeux

La thèse principale de Finkelstein affirme que la chronologie de l'âge du Fer en Palestine doit être révisée. Selon lui, *les couches archéologiques datées habituellement du 10e s., soit de l'époque de David et Salomon, devraient être en réalité abaissées et datées du 9e s.*[6], d'où le nom de « chronologie basse » (en opposition avec la chronologie « haute » ou « conventionnelle » très largement adoptée jusque-là). Ainsi, les vestiges archéologiques retrouvés dans les strates attribuées généralement à Salomon, auraient en fait été bâtis au siècle suivant, à l'époque des rois de la dynastie d'Omri (en particulier, sous le règne d'Achab). Selon la même opération de « décalage » des datations, ce seraient les couches antérieures, bien plus « pauvres », qui devraient maintenant décrire les restes archéologiques salomoniens.

Or le schéma de la chronologie conventionnelle, avec ses palais et vestiges impressionnants datés du 10e s., servait souvent d'illustration de la grandeur du royaume de Salomon. Dans l'article où il

---

[5] W.G. Dever a publié *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It? What Archaeology Can Tell Us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, puis *Who were the Early Israelites and Where Did They Come From?*, Grand Rapids, Eerdmans, 2003. Seul le premier livre a été traduit en français : *Aux Origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai*, Paris, Bayard, 2005.

[6] I. Finkelstein, « The Archaeology of the United Monarchy: an Alternative View », *Levant* 28, 1996, p. 179.

introduisit pour la première fois sa « chronologie basse », Finkelstein écrivait lui-même au sujet de la chronologie traditionnelle :

> « Je crois sincèrement que si ces datations avaient pu être prouvées sans l'ombre d'un doute, il n'y aurait eu aucune difficulté à démontrer qu'au dixième siècle il y avait un état puissant, bien développé et bien organisé s'étendant sur la plus grande partie du territoire de la Palestine occidentale. Examiner les vestiges et autres trouvailles précités du point de vue d'une théorie socio-politique moderne indiquerait que l'exécution de telles activités de construction à grande échelle aurait requis une administration avancée et un système sophistiqué de gestion de main-d'œuvre. »[7]

Dans ces conditions, deux attitudes opposées peuvent paraître séduisantes à certains.

La première, conservatrice par principe, consisterait à défendre à tout prix la chronologie traditionnelle, valable *a priori* parce qu'elle corrobore commodément l'idée d'un règne grandiose du fils de David. A ceux qui seraient tentés de raisonner ainsi, il est sans doute utile de rappeler que l'attribution à Salomon d'imposantes structures précises, parmi celles qui furent retrouvées lors de fouilles archéologiques, ne résulte pas directement d'une affirmation biblique. Hors Jérusalem, la Bible elle-même ne donne guère de précisions sur la portée des activités de construction ou de reconstruction de ce roi dans les villes qu'elle cite à son sujet, parmi lesquelles Hatsor, Méguiddo et Guézer[8]. Justifier à tout prix, pour des motifs apologétiques, la chronologie conventionnelle face à de nouvelles données matérielles qui l'infirmeraient de manière convaincante serait donc prendre le risque d'être « plus royaliste que le roi »[9]. Alan Millard, qui demeure partisan de la chronologie haute, écrit ainsi :

> « Beaucoup seraient tristes de voir un indice du travail de construction de Salomon disparaître, mais si les

---

[7] *Ibid.*, p. 177.

[8] 1 R 9,15-19. Les traductions usuelles laissent entendre que Salomon a « bâti » Méguiddo, Hatsor et Guézer, mais ces villes existaient bien longtemps avant. En réalité, le verbe בנה signifie « faire des travaux de construction », pas nécessairement « bâtir (pour la première fois) ».

[9] Un peu comme ceux qui, dans la lignée de W.F. Albright, voulaient retrouver des couches de destruction partout en Palestine pour les attribuer à la Conquête des Hébreux, alors que le livre de Josué ne mentionne que *trois* villes détruites (Jéricho, Aï et Hatsor).

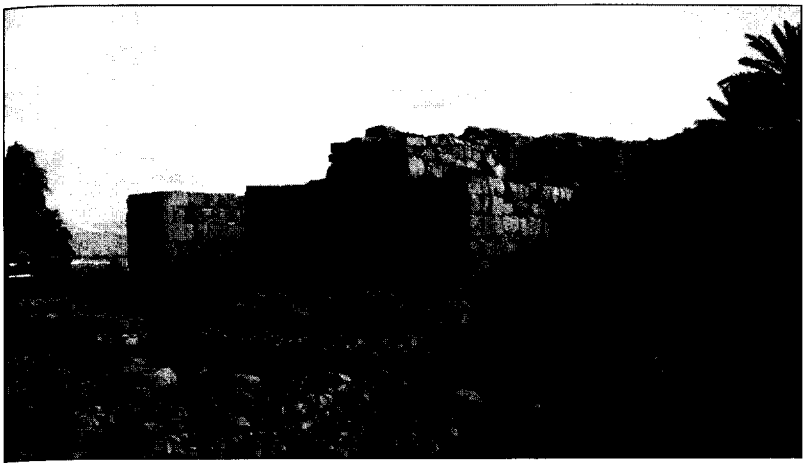
arguments étaient irréfutables, on ne pourrait rien objecter à cela »[10].

La seconde attitude reviendrait au contraire à saisir au vol l'hypothèse nouvelle de l'archéologue israélien parce qu'elle convient à une vision sensiblement diminuée de la Monarchie unifiée. C'est ainsi une tentation pour certains biblistes d'adopter avec empressement les vues de Finkelstein, non parce qu'elles feraient maintenant consensus parmi les archéologues et s'imposeraient comme les plus solides, mais parce qu'elles semblent fournir un soutien bienvenu à leurs propres idées sur la part de fiction contenue dans les livres de Samuel.

Or l'on n'adopte pas une théorie parce qu'elle plaît et conforte ses propres idées – c'est le point commun des deux attitudes précédentes – mais parce qu'elle est fondée scientifiquement. Une voie médiane consisterait plutôt à prêter attention aux avis et aux arguments, quels qu'ils soient, des seules personnes réellement aptes à se prononcer sur le côté technique du débat, à savoir les archéologues spécialistes de l'âge du Fer en Palestine.

Porte à triple tenaille de Guézer (photo M. Richelle).

[10] A. Millard, « The Bible and Archaeology: Friends or Foes? », *Faith & Thought* 43, 2007, p. 21.



Une vue de l'intérieur de la porte à triple tenaille de Méguiddo. Il manque la moitié gauche de la porte, retirée par les archéologues pour fouiller en-dessous (photo M. Richelle).

2. La réception de la « chronologie basse »

Certes, quelques biblistes brillants[11] et certains historiens[12] soutiennent Finkelstein, mais bien d'autres se sont gardés d'adopter sa théorie, notant qu'elle était largement controversée parmi les directeurs de fouilles. En 2001, Ziony Zevit notait déjà que « pratiquement tous les archéologues, aînés et cadets, travaillant sur l'âge du Fer ont rejeté sa re-datation comme non fondée »[13]. Plusieurs recensions de *La Bible dévoilée* ont exprimé de fortes réserves ; citons-en deux. André Lemaire, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) et correspondant de l'Institut, écrivait :

> « Cette fresque, généralement bien traduite et agréable à lire, vise un large public qui sera d'autant plus séduit qu'elle est présentée comme 'prouvée' par l'archéologie. Le spécialiste, lui, se sent mal à l'aise devant tant d'assurance, d'une part, parce qu'il connaît les débats

---

[11] Ainsi T. Römer, qui intervient dans le documentaire télévisé *La Bible dévoilée* ; cf. J. Rochat, « La Bible revue et corrigée par l'archéologie », *Allez-savoir* 32, Juin 2005, pp. 26-33 (disponible à l'adresse suivante : http://www2.unil.ch/unicom/allez_savoir/as32/pages/religion.html).

[12] Récemment M. Liverani, *La Bible et l'invention de l'histoire*, Paris, Bayard, 2008 (éd. orig. italienne 2003, révisée en 2007), pp. 174-175.

[13] Z. Zevit, *The Religions of Ancient Israel: A Synthesis of Parallactic Approaches*, London/New York, Continuum, 2001, p. 108, note 38.

actuels autour de certaines données de l'archéologie matérielle – en particulier autour de l'archéologie des 10e et 9e siècle – et d'autre part, parce qu'il s'étonne de prises de positions catégoriques d'archéologues dans le domaine de la critique littéraire et de l'histoire de la rédaction des textes »[14].

Jacques Briend, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris, insista sur l'aspect archéologique :

« I. Finkelstein a une position personnelle sur la datation de la céramique du Fer I et II, en abaissant les dates de certaines céramiques d'au moins un siècle, ce qui lui permet d'attribuer au 9e siècle ce qui d'ordinaire l'était du 10e siècle. A ce sujet, il faut savoir que la communauté archéologique, dans son ensemble, rejette la chronologie proposée pour la céramique par I. Finkelstein. Une confrontation, sur ce point, a eu lieu et elle a permis une position collective que n'enregistre pas *La Bible dévoilée*. La position d'un archéologue ne suffit pas, mais elle doit recevoir l'approbation de ses pairs, ce qui est sagesse »[15].

De fait, Finkelstein lui-même, conscient de ce qu'on lui reprochait souvent d'être très isolé, dressa en 2002 la liste de ses partisans[16] : L. Avitz-Singer, A. Fantalkin, B. Sass, C. Uehlinger, Z. Herzog, A. Mazar, N. Na'aman, S. Münger, H.M. Niemann, E.-A. Knauf, A. Gilboa, I. Sharon, D. Ussishkin, J. Woodhead et O. Zimhoni. C'est à la même liste qu'il renvoya en 2005 (sans y ajouter de nom), lorsqu'il se sentit obligé de répondre à la critique « Finkelstein stands alone »[17]. Or on constate que pour allonger sa liste, Finkelstein y a inclus un épigraphiste (Sass), un historien (Na'aman), un spécialiste des religions (Uehlinger) et un étudiant en thèse sous

---

[14] A. Lemaire, « Compte rendu de I. Finkelstein et N.A. Silberman, La Bible dévoilée », *Revue des Etudes Juives* 163, 2004, p. 531.

[15] J. Briend, « Compte rendu de I. Finkelstein et N.A. Silberman, La Bible dévoilée », *Esprit et Vie* 67, 2002, p. 5.

[16] I. Finkelstein et N.A. Silberman, « *The Bible Unearthed:* A Rejoinder », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 327, 2002, pp. 67-68.

[17] Selon sa propre formulation : I. Finkelstein, « A Low Chronology Update. Archaeology, History and Bible », dans *The Bible and Radiocarbon Dating. Archaeology, Text and Science*, T.E. Levy et T. Higham, éds, London/Oakville, Equinox, 2005, pp. 38-39.

sa direction (Fantalkin)... Il s'est même permis de citer Mazar parce qu'il l'a rejoint sur un point précis (la fin de Méguiddo VA-IVB), alors que Mazar rejette fermement la chronologie basse ! D'autres (Knauf et Niemann) sont avant tout des professeurs d'Ancien Testament impliqués dans des fouilles. Quant à Herzog et Avitz-Singer, ils ont depuis changé de camp[18]. En somme, si l'on ne retient (comme il convient) que les archéologues professionnels indépendants de Finkelstein, la liste qu'il a dressée se réduit à sept noms... ce qui fait pâle figure face aux dizaines d'archéologues fouillant en Israël[19].

Il faut signaler qu'il y a désaccord au sein même de l'équipe dirigeante des fouilles de Méguiddo, composée de Finkelstein, Ussishkin et Baruch Halpern. Ce dernier pense en effet que « toutes choses considérées, l'attribution traditionnelle de Hatsor X, Méguiddo VA-IVB et Guézer VIII à la Monarchie Unifiée, et à Salomon, est préférable aux alternatives, archéologiquement, textuellement et historiquement »[20]. Nous verrons aussi plus loin qu'Ussishkin n'accepte pas toutes les conclusions de Finkelstein.

Bref, *la position de Finkelstein est très minoritaire parmi les spécialistes du sujet.* Cela fait bientôt quatorze ans que l'archéologue israélien a introduit sa nouvelle chronologie[21] ; or il faut se résoudre à l'évidence : dans l'ensemble, il n'a pas convaincu. Certes, le fait d'être quasiment le seul à défendre une théorie n'est pas une preuve absolue que l'on a tort. Mais c'en est une forte présomption, à une époque où la communauté des chercheurs est largement à l'écoute, comme en témoigne l'avalanche d'articles débattant du sujet qui s'est abattue dans les revues spécialisées. En fait, nous allons voir que ce rejet a des raisons scientifiques.

3. Les principaux arguments

Nous nous proposons maintenant de donner une idée de la logique du débat. Il ne sera pas possible de citer tous les essais

---

[18] Z. Herzog et L. Singer-Avitz, « Sub-Dividing the Iron IIA in Northern Israel: A Suggested Solution to the Chronological Problem », *Tel Aviv* 33, 2006, pp. 163-195.

[19] La revue *Hadashot Arkheologiyot. Excavations and surveys in Israel*, qui publie chaque année de brefs rapports de fouilles, comptait ainsi en 2004 des notices sur 65 sites.

[20] B. Halpern, « The Gate of Megiddo and the Debate on the 10th Century », in *Congress Volume: Oslo 1998* (VTSup 80), A. Lemaire, éds, Leiden/Boston/Cologne, Brill, 2000, p. 120.

[21] Dans l'article de 1996 déjà cité à la note 6.

consacrés au sujet ; nous choisirons plutôt des articles représentatifs des arguments avancés de part et d'autre.

3.1. Le problème de base

On ne peut mieux résumer la situation que ne l'a fait Amnon Ben-Tor, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et éditeur de l'un des manuels les plus classiques sur l'archéologie d'Israël[22] :

> « Les arguments de Finkelstein [...] sont fondés dans une large mesure sur un problème inhérent à l'archéologie d'Israël : la difficulté à différentier entre les assemblages céramiques du 10e et du 9e s. av. n [otre] è [re]. Comme Aharoni et Amiran l'ont mis en évidence en 1958 – sur la base, dans une grande mesure, du matériel céramique de Hatsor – la ligne de division entre l'âge du Fer II et III ne tombe pas env. 925/900 av.n.è., mais plutôt au milieu du 9e s., env. 850/840 av.n.è. Donc, théoriquement, un assemblage daté par un archéologue de la seconde moitié du 10e s. pourrait être daté par un autre de la première moitié du 9e s. – et vice versa. En effet, les divers types de céramique ont une longue portée et varient lentement, de sorte que pris en eux-mêmes ils peuvent ne pas être significatifs chronologiquement »[23].

Même pour un site récemment fouillé comme Tel Réhov, le directeur des fouilles estime qu'« il est presque impossible de distinguer la céramique de la période de la Monarchie unifiée (10e s. av.n.è.) de la céramique du 9e s. (l'époque d'Omri et Achab) »[24].

En d'autres termes, à l'intérieur de la fourchette env. 1000-840, les archéologues s'accordent sur la *chronologie relative* (l'ordre de succession des couches) mais peuvent théoriquement diverger quant à la *chronologie absolue*, qui consiste à fixer une date pour chaque strate sur la flèche du temps. Néanmoins, si la céramique n'est pas suffisante, des précisions additionnelles peuvent aider :

---

[22] A. Ben-Tor, éds, *The Archaeology of Ancient Israel*, New Haven/London, Yale University Press, 1992.

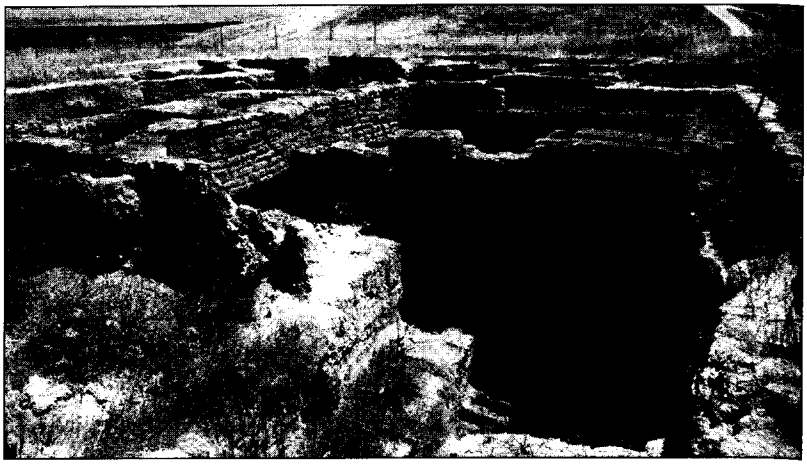
[23] A. Ben-Tor et D. Ben-Ami, « Hatsor and the Archaeology of the Tenth Century B.C.E. », *Israel Exploration Journal* 48, 1998, p. 30.

[24] A. Mazar et J. Camp, « Will Tel Rehov Save the United Monarchy? », *Biblical Archaeology Review* 26/2, 2000, p. 50.

– *En amont*, le début d'une strate correspond évidemment à la fin des couches antérieures. Dans le cas présent, on considère en général que la céramique philistine bichrome, antérieure aux couches controversées, s'arrête bien vers 1000.
– *En aval*, la fin d'une strate est parfois signalée par des traces de destructions qu'on peut associer à des événements historiques. Ainsi, on attribue certains résidus de destruction à la campagne du pharaon Shéshonq, vers 925 av. J.-C.
– On dispose parfois d'*ancrages dans la chronologie absolue*[25]. Yigael Yadin a remarqué la similarité des portes à six chambres de Méguiddo, Guézer et Hatsor et fait un rapprochement avec la mention de travaux de Salomon en ces trois sites (1 R 9,15). Il a alors suggéré que ces trois portes, et donc les niveaux archéologiques auxquels elles appartiennent (Méguiddo VA-IVB, Guézer VIII, Hatsor X) dataient du 10e s. Cette proposition a été très largement acceptée par la communauté des archéologues pendant des décennies.

Tel Rehov, site dont la stratigraphie dense constitue une objection à la chronologie de Finkelstein. Bâtiments des 10e-9e siècles (photo M. Richelle).

[25] Si une inscription portant le nom d'un roi était retrouvée dans une couche précise, alors il serait possible de suggérer qu'elle date au plus tôt de l'époque de ce roi. Malheureusement, de tels artefacts font défaut pour la période qui nous intéresse. Le fragment de stèle de Shéshonq trouvé à Méguiddo n'a malheureusement pas été découvert dans un contexte stratifié.



Tel Rehov, bâtiments des 10e-9e siècles (photo M. Richelle).

3.2. La structure de l'argumentation de Finkelstein

Sur fond de cette situation, on peut résumer le raisonnement de Finkelstein de la manière suivante :

(1) Constat de l'ambiguïté inhérente à la céramique habituellement datée des 10e-9e s.

(2) Critique des fondements de la chronologie conventionnelle :

(2a) En amont, la datation habituelle de la céramique philistine bichrome n'est pas justifiée.

(2b) En aval, les couches de destructions attribuées à Shéshonq peuvent tout aussi bien être dues aux campagnes araméennes ayant eu lieu un siècle plus tard.

(2c) L'ancrage dans la chronologie absolue proposé par Yadin sur la base des portes de Méguiddo, Guézer et Hatsor ne tient pas.

(3) Proposition de nouveaux éléments soutenant une « chronologie basse » :

(3a) En amont, la céramique philistine bichrome doit être abaissée, et par contrecoup celle de la Monarchie unifiée aussi.

(3b) Un nouvel ancrage dans la chronologie absolue s'impose, mais dans le 9e s. cette fois : les palais de Méguiddo VA-IVB seraient contemporains à la fois du palais de Samarie et de l'enceinte royale de Jézréel (structures datées de l'époque d'Achab).

(3c) Des datations au Carbone 14 corroborent la chronologie basse.

3.3. La réception des arguments par les archéologues, point par point

Point (1) : le constat de l'ambiguïté des données

Nous avons déjà vu plus haut que la céramique, ayant peu évolué entre le 10e et le 9e s., occasionne un flottement dans la chronologie absolue. Amihai Mazar, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, reconnaît qu'en raison de ces incertitudes la période cruciale (celle de l'âge du Fer IIA) doit être étendue de env. 980 à env. 840/830, fourchette à l'intérieur de laquelle il est difficile de situer plus précisément des vestiges sur la seule base de la céramique. Mazar a donc proposé une « chronologie conventionnelle modifiée »[26].

	Chronologie conventionnelle, ou « haute »	Chronologie « basse » (I. Finkelstein)	Chronologie conventionnelle modifiée (A. Mazar)
Fer IIA	env. 1000-env. 925	env. 925/905-env. 840	env. 980-env. 840/830

La différence principale entre les trois systèmes existant désormais est simple : la chronologie conventionnelle situe tout le Fer IIA au 10e s., la chronologie basse le place entièrement au 9e s., tandis que la chronologie conventionnelle modifiée reconnaît qu'il s'étend sur les deux siècles. La démarche de Mazar a plusieurs conséquences : d'une part, le rejet de la chronologie basse, qui « comprime » tout au 9e s. ; d'autre part, la reconnaissance que la céramique est ambiguë. Par exemple, les tessons de Méguiddo VA-IVB pourraient *théoriquement* dater de Salomon comme d'Achab. Cependant, Mazar continue à préférer la première possibilité à cause de données additionnelles.

Mazar cite comme partisans d'un étalement du Fer IIA sur les 10e et 9e s. les archéologues professionnels suivants[27] (nous indiquons entre parenthèses les sites qu'ils fouillent ou dont ils publient les rapports de fouilles) : A. Ben-Tor (Hatsor), R. Arav (Bethsaïda), A. Maier (Tel Safit), S. Bunimovitz et Z. Lederman (Beth Shémesh), D. Ben-Schlomo (Ashdod), T. Levy (Khirbet en-Nahas) ; il ajoute Z. Herzog, collègue de Finkelstein et directeur de l'Institut d'Archéologie de Tel Aviv, ainsi que L. Singer-Avitz. Les

[26] A. Mazar, « The Debate over the Chronology of the Iron Age in the Southern Levant. Its history, the current situation, and a suggested resolution », dans *The Bible and Radiocarbon Dating*, *op. cit.*, pp. 15-30.

[27] A. Mazar, « From 1200 to 850 B.C.E. », dans *Israel in Transition. From Late Bronze II to Iron IIa (c. 1250-850 B.C.E.)*, Volume 1 : Archaeology, publ. sous la dir. de L. Grabbe, New York/London, T. & T. Clark, 2008, p. 99.

opposants à Finkelstein comptent donc à présent d'une part les chercheurs renommés précédents qui adoptent en pratique la « chronologie conventionnelle modifiée », et ceux qui maintiennent la « chronologie conventionnelle ». Cette dernière est encore retenue par le dernier volume de la prestigieuse *New Encyclopedia of Archaeological Excavations of the Holy Land,* qui rassemble d'excellentes synthèses sur chaque site par les directeurs de fouilles eux-mêmes[28].

Points (2a) et (3a) : l'abaissement des dates de la céramique philistine

Deux phases peuvent être distinguées dans la céramique philistine : monochrome, puis bichrome. Finkelstein a proposé de décaler les datations habituelles pour ces deux étapes[29] (cf. le tableau), ce qui a pour conséquence (par effet de « dominos ») de repousser les strates suivantes.

Céramique philistine	Datations classiques	Datations de Finkelstein
monochrome	env. 1175-1150	env. 1135-1100
bichrome	env. 1150-1100	de env. 1100 au début ou au milieu du 10e s.

L'archéologue de Tel Aviv argue que l'on ne trouve pas de céramique monochrome sur les sites méridionaux proches de la côte philistine durant la domination égyptienne qui a duré une partie du 12e s., ce qui selon lui n'aurait pas manqué d'être le cas si elle avait déjà été importée dans les cités philistines. Il en déduit que les Philistins se sont installés en Canaan seulement dans le dernier tiers du 12e s. Ussishkin, qui a dirigé des fouilles à Lachish, abonde dans son sens[30]. Cependant, on fait ici l'hypothèse que des formes nouvelles de poterie devaient nécessairement être diffusées et adoptées rapidement autour d'elles, même entre les Philistins et leurs voisins. Or plusieurs exemples ont été fournis de cultures matérielles différentes sur des sites

[28] *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations of the Holy Land,* vol. 5, publ. sous la dir. d'E. Stern, H. Geva, A. Paris et J. Aviram, Jérusalem/ Washington, Israel Exploration Society/ Biblical Archaeological Society, 2008, p. 2126.

[29] I. Finkelstein, « The Archaeology of the United Monarchy: an Alternative View », *op. cit.,* p. 180. Cf. déjà son article « The Date of the Settlement of the Philistines in Canaan », *Tel Aviv* 22, 1995, pp. 213-239.

[30] D. Ussishkin, « Archaeology of the Biblical Period: On Some Questions of Methodology and Chronology of the Iron Age », dans *Understanding the History of Ancient Israel* (Proceedings of the British Academy 143), H.G.M. Williamson, éds, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 136.

très proches[31], de sorte que « la chronologie de Finkelstein pour la céramique semble trop rigide, s'attendant à ce que des formes identiques changent au même moment sur chaque site. Son affirmation selon laquelle les Philistins ne se sont pas installés au sud-ouest de Canaan avant une date tardive dans le douzième siècle est très douteuse »[32].

A notre connaissance, aucun directeur de fouilles sur un site philistin (Gath, Ekron, Ashkelon...) n'a adopté la chronologie basse...

Point (2b) : les couches de destructions

Nous ne nous attarderons pas sur ce point particulier : les couches de débris et de cendres sont évidemment anonymes, de sorte qu'il est (trop) facile d'attribuer telle ou telle destruction au roi que l'on veut[33].

Point (2c) : la datation des portes de Méguiddo, Guézer et Hatsor

L'argument de Yadin pour situer ces structures au 10e s. tenait en deux points :

- Les portes à six chambres de Méguiddo, Guézer et Hatsor sont semblables et ont peut-être même été dessinées par un même architecte ;
- La Bible mentionne des travaux de Salomon dans ces trois villes dans un même verset.

Sur le second point, Finkelstein a affirmé que le verset concerné (1 R 9,15) était dû au Deutéronomiste (Dtr), datait donc du 7e s. et ne contenait probablement pas de réelle information historique. Cela a surpris certains biblistes[34], car 1 R 9,15 est généralement considéré par les commentateurs comme pré-deutéronomiste[35]. Mais de toute

---

[31] A. Mazar, « Iron Age Chronology: A Reply to I. Finkelstein », *Levant* 29, 1997, p. 158 ; A. Ben-Tor et D. Ben-Ami, « Hatsor and the Archaeology of the Tenth Century B.C.E. », *op. cit.*, pp. 30-31 ; W. Dever, « Archaeology, Ideology and the Quest for an 'Ancient' or 'Biblical' Israel », *Near Eastern Archaeology* 61, 1998, pp. 47-50. Voir aussi Nunimovitz et Faust, « Chronological Separation, Geographical Segregation or Ethnic Demarcation? Ethnography and the Iron Age Low Chronology », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 322, 2001, pp. 1-10.

[32] A. Millard, « The Bible and Archaeology: Friends or Foes? », *op. cit.*, p. 21.

[33] Amnon Ben-Tor, « Hatsor and the Chronology of Northern Israel », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 317, 2000, p. 12.

[34] Par exemple A. Lemaire, « Bible et archéologie: le problème du Xe siècle », *Revue des Etudes Juives* 163, 2004, p. 481.

[35] *E.g.* J.A. Montgomery et H.S. Gehman, *A Critical and Exegetical Commentary on the Book of Kings* (ICC), Edinburg, T. & T. Clark, 1951, p. 205 ; M. Noth,

➔

manière, le verset en question ne donne aucune précision sur les travaux effectués, donc le rapprochement fait par Yadin n'est pas décisif.

C'est plutôt sur le premier point que Finkelstein a fait des remarques judicieuses, en réalité déjà connues des archéologues. D'abord, dans le détail, les trois portes présentent des différences significatives : celles de Méguiddo et de Guézer sont en pierres de tailles, mais pas celle de Hatsor ; une enceinte à casemates est reliée aux portes de Guézer et de Hatsor, mais à Méguiddo c'est un mur plein. Ensuite, depuis l'époque de Yadin, des portes à six chambres ont été retrouvées ailleurs et à des époques ultérieures[36]. Ce type de structures n'est donc pas réservé à l'architecture salomonienne[37]. Enfin, les fouilles récentes ont confirmé que la porte à six chambres de Méguiddo était connectée au mur d'enceinte qui entoure le niveau IVA daté (d'après Yadin lui-même) du 9e s[38].

Les confrères de Finkelstein ont pris au sérieux le problème. Cependant, les deux premiers arguments (les différences architecturales et le fait que ce type de porte était répandu) ne prouvent pas que les portes des trois villes n'étaient pas contemporaines, ils montrent simplement que l'argument de Yadin pour le montrer s'est révélé, avec le temps, faible. D'autre part, William Dever, qui a dirigé les fouilles à Guézer, maintient sa datation de la porte de Guézer au 10e s., en soulignant qu'elle n'est pas fondée sur la Bible mais sur des considérations de stratigraphie et de céramique[39]. Amihai Mazar « tend à

Könige I (BK. AT IX/1), Neukirchen/Vluyn, Neukirchener Verlag, 1968, p. 208 ; J. Gray, *I and II Kings* (OTL), Philadelphia, Westminster, 1970², p. 239 ; P. Buis, *Le livre des Rois* (Sources Bibliques), Paris, Gabalda, 1997, p. 93 ; M. Mulder, *I Kings*, vol. 1 (HCOT I/I), Leuven, Peeters, 1998, p. 472 ; M. Cogan, *I Kings* (AB 10), New York, Doubleday, 2000, pp. 307-308 ; S.J. De Vries, *1 Kings* (WBC 12), Waco, Word Books, 2003, p. 131. Cf. aussi J. van Seters, *In Search of History*, New Haven/London, Yale University Press, 1983, pp. 301-302.

36 Citons Lachish et Tel 'Ira (9e-8e s.), Ekron en Philistie (8e s.) et Khirbat al-Mudayna ath-Thamad en Jordanie (8e s.).

37 Voir déjà D. Ussishkin, « Was the 'Solomonic' City Gate at Megiddo Built by King Solomon? », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 239, 1980, p. 17.

38 I. Finkelstein et D. Ussishkin, « Archaeological and Historical Conclusions », dans *Megiddo III. The 1992-1996 Seasons* (Monograph Series of the Institute of Archaeology of Tel Aviv University 18), I. Finkelstein, D. Ussishkin et B. Halpern, éds, Tel Aviv, Tel Aviv University, 2000, vol. 2, p. 600.

39 W. Dever, *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It?*, *op. cit.*, 2001, pp. 131-135.

être d'accord »[40] avec Dever, tout en notant que sa « chronologie modifiée » permettrait aussi une datation au 9e s. Il reconnaît la difficulté pour Méguiddo, mais estime que la porte à six chambres a pu y être bâtie au 10e s. et rester en usage au début de la strate IVA (9e s.)[41]. Plus troublant est le fait, déjà relevé, qu'il y a désaccord au sein même de l'équipe des fouilles de Méguiddo ! B. Halpern[42], qui codirige les fouilles avec Finkelstein et Ussishkin, maintient en effet une datation de la porte au 10e s.

En somme, l'attribution des portes de Méguiddo, Guézer et Hatsor à Salomon est très discutée, mais chez plusieurs archéologues renommés elle semble survivre à l'affaiblissement du raisonnement de Yadin, sans doute parce qu'elle ne tenait pas uniquement à cela.

Point (3b) : synchronisme des palais de Méguiddo, de Samarie et de l'enceinte de Jézréel

Selon Finkelstein[43], les trois ensembles de constructions suivantes sont contemporains :

- Les palais du niveau VA-IVB à Méguiddo ;
- L'enceinte rectangulaire mise à jour à Jézréel entre 1990 et 1996 et que l'on s'accorde généralement à dater d'environ 880-840, car elle a dû être bâtie par Achab et détruite par Jéhu.
- Le palais royal de Samarie, doté aussi d'une enceinte rectangulaire, et que l'on date aussi de l'époque des Omrides (9e s.).

Pour fonder cette affirmation, Finkelstein lie les palais de Méguiddo 1) au palais de Samarie à cause de détails dans la construction (marques de maçonnerie identiques, usage de la pierre de taille et de la même unité de mesure, la petite coudée) et 2) à l'enceinte de Jézréel parce que la céramique y serait semblable.

---

[40] A. Mazar, « The Spade and the Text: The Interaction between Archaeology and Israelite History Relating to the Tenth-Ninth Centuries B.C.E. », dans *Understanding the History of Ancient Israel*, *op. cit.*, p. 157.

[41] I. Finkelstein et A. Mazar, *The Quest for the Historical Israel. Debating Archaeology and the History of Early Israel*, B.S. Schmidt, éds, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2007, p. 131 ; *ibid.*, « The Spade and the Text », *op. cit.*, p. 156, note 12.

[42] B. Halpern, « Centre and Sentry: Megiddo's Role in Transit, Administration and Trade », dans I. Finkelstein, D. Ussishin et B. Halpern, éds, *Megiddo III*, vol. 2, *op. cit.*, p. 558 ; « The Gate of Megiddo and the Debate on the 10th Century », *op. cit.*, pp. 79-121.

[43] I. Finkelstein, « Omride Architecture », *Zeitschrift des Deutschen Palästina Vereins* 116, 2000, pp. 114-138.

Sur le premier point, Mazar répond que Salomon et Achab ont pu employer des maçons phéniciens de même tradition architecturale ; en outre, situer les palais, et donc le niveau entier de la ville non fortifiée de Méguiddo VA-IVB au 9e s., lui paraît « hautement improbable »[44] car la plupart des autres sites (dont Jézréel) sont alors fortifiés. L'argument des marques de maçonnerie a fait récemment l'objet d'une critique assez sévère par Frese et Freedman, qui rejoignent Mazar[45].

Sur le second point, A. Ben-Tor a contesté la manière dont Finkelstein faisait de Jézréel un site clef pour la discussion, car il ne répond pas à deux conditions : d'une part, il est très mal préservé, et, d'autre part, le contexte précis de la céramique retrouvée n'y serait pas assuré, avec le risque de mélanges entre différentes périodes[46]. Ussishkin, qui avait dirigé les fouilles, a immédiatement répondu[47] en disant qu'il estime ces deux conditions « non pertinentes » et en examinant en détail six lots de céramique ; cependant, il conclut fort prudemment : la céramique « date apparemment de la période d'usage de l'enceinte ». En outre, Mazar[48] et Halpern[49] font observer que l'on a trouvé la même céramique dans les remplissages de construction sous l'enceinte ; autrement dit, elle a déjà pu être en usage au 10e s.

De manière générale, même Ussishkin n'est pas convaincu : au regard des différences entre les bâtiments, notamment dans leur plan global, il estime que « les palais de Méguiddo et les enceintes des Omrides [à Samarie et Jézréel] ne sont pas contemporains »[50], et souligne que le palais Sud de Méguiddo VA-IVB a pu déjà exister dans le dernier quart du 10e s.

---

44 A. Mazar, « The Spade and the Text », *op. cit.*, p. 157.

45 D.A. Frese et D.N. Freedman, « Samaria I as a Chronological Anchor », dans *Ephraim Stern Volume* (Eretz-Israel 29), publ. sous la dir. de J. Aviram *et al.*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 2009, par p. *36-*44.

46 Amnon Ben-Tor, « Hatsor and the Chronology of Northern Israel », *op. cit.*, pp. 12-14.

47 David Ussishkin, « The Credibility of the Tel Jezreel Excavations : A Rejoinder to Amnon Ben-Tor », *Tel Aviv* 27, 2000, pp. 248-256.

48 A. Mazar, « The Debate over the Chronology of the Iron Age in the Southern Levant », *op. cit.*, p. 19.

49 B. Halpern, « The Gate of Megiddo and the Debate on the 10th Century », *op. cit.*, p. 102.

50 D. Ussishkin, « Samaria, Jezreel and Megiddo: Royal Centres of Omri and Ahab », dans *Ahab Agonistes. The Rise and Fall of the Omri Dynasty* (Library of Hebrew Bible/Old Testament Studies 421), L. Grabbe, éds, London/New York, T. & T. Clark, 2007, pp. 305-306.

Au final, Finkelstein a tenté de substituer au synchronisme de Yadin (entre les portes à six chambres de Méguiddo, Guézer et Hatsor) un nouveau synchronisme (entre les palais de Méguiddo, celui de Samarie et l'enceinte de Jézréel), mais sans convaincre.

Point (3c) : datations au Carbone 14

Le recours à cette technique pour l'archéologie de l'âge du Fer en Israël est relativement récent, et l'on a fondé beaucoup d'espoir dessus, comme Knauf qui croyait en 2002 y voir des données décisives en faveur de la chronologie basse[51]. Cependant, les partisans des deux camps estiment que les chiffres vont dans leur sens. Les actes d'un colloque important dédié à ce sujet ont été publiés en 2005[52], avec notamment des contributions de Finkelstein et Mazar, mais ce dernier reconnaissait encore en 2008 que la rencontre n'a pas clos la controverse[53]. En fait, les marges d'incertitude pour cette méthode de datation sont à l'âge du Fer d'un ordre de grandeur trop proche de la différence entre la fin du règne de Salomon et le début de celui d'Achab (environ 55 ans)... Il est peu étonnant qu'Ussishkin, qui a pourtant été le premier à adopter la méthode de datation au Carbone 14 à Lachish, se montre très prudent :

> « Cette méthode est loin de fournir des résultats concluants et parfaits. La plupart des échantillons discutés n'ont pas été pris de couches stratifiées dans les sites-clefs cités plus haut [Méguiddo, etc.], et de plus cette méthode fournit seulement des dates approximatives. Ainsi nous observons [...] que l'interprétation des mêmes tests au C^{14} peut être intégrée à différentes idéologies [...]. Pour le moment je préfère me fier aux méthodes archéologiques de datation »[54].

---

[51] E.-A. Knauf, « Low and Lower? New Data on Early Iron Age Chronology from Beth Shean, Tel Rehov and Dor », *Biblische Notizen* 112, 2002, pp. 21-27.

[52] T.E. Levy et T. Higham, éds, *The Bible and Radiocarbon Dating, op. cit.*

[53] A. Mazar, « From 1200 to 850 B.C.E. : Remarks on Some Selected Archaeological Issues », dans *Israel in Transition. From Late Bronze II to Iron IIa (c. 1250-850 B.C.E.)*, Volume I : Archaeology, L. Grabbe, éds, New York/London, T. & T. Clark, 2008, p. 100.

[54] David Ussishkin, « Archaeology of the Biblical Period: On Some Questions of Methodology and Chronology of the Iron Age », *op. cit.*, p. 139.

3.4. Des objections

Outre le fait que les arguments de Finkelstein ne se sont pas avérés convaincants, deux objections majeures ont été faites à sa proposition.

D'une part, la chronologie basse comprime toutes les couches du Fer IIA sur la seule période (env. 920-830) : hypothèse trop contraignante, qui a donné lieu à une levée de boucliers (Knauf[55] est une exception). Deux sites sont régulièrement pris comme témoin : Hatsor et Tel Rehov.

Conscient du problème que pose Hatsor pour sa théorie, Finkelstein avait suggéré que la céramique de ce site diffère trop de celle des sites de la vallée de Jézréel (Méguiddo, Jézréel, Yoqnéam) pour servir à des comparaisons, mais Zarzeki-Péleg a repris le dossier et mis en évidence, au contraire, de fortes similitudes ; elle conclut ainsi :

> « Si nous acceptons la chronologie basse de Finkelstein, qui fait de Méguiddo VIA la cité détruite par Shishak, nous devons dater Hatsor Xb beaucoup plus tard, à la fin du 10e s. ou au début du 9e s. av.n.è. Ceci est inacceptable car cela crée une stratigraphie encore plus dense pour Hatsor à l'âge du Fer, si l'on considère de plus que lors des nouvelles fouilles un nombre encore plus grand de strates/étapes ont été discernées que lors des fouilles des années 1950 ! »[56].

De fait, le directeur des fouilles à Hatsor à partir de 1990, Amnon Ben-Tor (professeur d'archéologie à l'Université hébraïque de Jérusalem), est encore plus précis :

> « Abaisser la date des divers assemblages céramiques du 10e au 9e s. a pour résultat, d'une part, une stratigraphie 'dense' pour plusieurs sites ; trop de strates doivent être 'resserrées' en une trop courte période. L'exemple le plus extrême est Hatsor, où six strates, avec approximativement dix sous-phases, devraient être placées à l'intérieur d'une période d'environ 120 ans. Tandis qu'à Lachish et Méguiddo, par exemple, la 'durée de vie' de chacune des strates de l'âge du Fer est approximati-

---

[55] E.-A. Knauf, « The 'low chronology' and how not to deal with it », *Biblische Notizen* 101, 2000, pp. 56-63, spéc. p. 60-61.

[56] A. Zarzeki-Peleg, « Hatsor, Jokneam and Megiddo in the Tenth Century B.C.E. », *Tel Aviv* 24, 1997, pp. 258-288.

vement de 80-100 ans, la chronologie basse accorderait pour chacune des six strates de l'âge du Fer à Hatsor, avec plusieurs sous-phases à l'intérieur de chacune, une durée de seulement 25 ans environ »[57].

A *Tel Rehov*, même remarque du directeur des fouilles (Mazar) : « Il y a simplement trop de strates avec des sous-phases pour resserrer la séquence stratigraphique à Tel Rehov en une moitié du neuvième siècle »[58].

Seconde objection importante : les sites de Juda. En effet, la chronologie basse a aussi pour effet de décaler dans le temps certaines strates du sud de la région, ce qui crée d'autres problèmes. Par exemple, Mazar relève que la datation (acceptée par Finkelstein !) de la couche d'Arad XII au 10e s. contredit la chronologie basse[59]. Les difficultés débordent maintenant sur la Transjordanie, car le site de Khirbet en-Nahas (au sud de la mer Morte) a révélé la présence d'un vaste complexe industriel lié à des mines de cuivre fonctionnant à plein régime au 10e s., ce qui suppose une organisation socio-politique développée en Juda ou en Edom ; les données s'avèrent gênantes pour la chronologie de Finkelstein et ont généré un débat scientifique supplémentaire[60].

Pour conclure

En fin de compte, deux conclusions peuvent être tirées de l'examen des recherches récentes.

---

[57] A. Ben-Tor et D. Ben-Ami, « Hatsor and the Archaeology of the Tenth Century B.C.E. », *Israel Exploration Journal* 48, 1998, p. 32.

[58] A. Mazar et J. Camp, « Will Tel Rehov Save the United Monarchy? », *op. cit.*, p. 50.

[59] I. Finkelstein et A. Mazar, *The Quest for the Historical Israel*, *op. cit.*, pp. 120-121.

[60] Parmi de nombreux articles sur ce site, voir par exemple la version vulgarisée de T. Levy et M. Najjar, « Edom & Copper. The Emergence of Ancient Israel's Rival », *Biblical Archaeology Review* 32/4, 2006, pp. 24-35, 70. L'une des réponses les plus récentes de I. Finkelstein et E. Piasetzky, « Radiocarbon and the History of Copper Production at Khirbet en-Nahas », *Tel Aviv* 35, 2008, pp. 82-95, ne pouvait tenir compte des nouvelles données publiées par N.G. Smith et T. Levy, « The Iron Age Pottery from Khirbat en-Nahas, Jordan: A Preliminary Study », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 352, 2008, pp. 41-91.

(1) Le premier constat est négatif : loin de convaincre ses collègues, l'hypothèse avancée par Finkelstein d'une « chronologie basse » s'est heurtée à de fortes objections et demeure très minoritaire chez les archéologues. Il est d'autant plus regrettable que les médias aient présenté les idées de ce chercheur sur ce point précis comme des acquis scientifiques.

(2) Le second résultat, positif, est qu'en l'état actuel des connaissances l'attribution à Salomon des vestiges impressionnants de sites tels Méguiddo, Guézer et Hatsor (palais, portes à six chambres...) peut être maintenue de manière crédible. Tout au plus le débat qui a eu lieu a-t-il conduit un des plus importants participants, Amihai Mazar, à proposer une « chronologie conventionnelle modifiée » vraisemblablement plus rigoureuse. Ce nouveau schéma permet encore de créditer Salomon des œuvres qui lui sont depuis longtemps attribuées ; Mazar maintient par exemple que les palais de Méguiddo VA-IVB datent du 10e s. av. J.-C.

Que faut-il déduire de tout cela ? Laissons la parole à quelqu'un que l'on ne saurait soupçonner de velléités apologétiques... Finkelstein lui-même. Rappelons en effet ce qu'il disait des datations « classiques » qu'il a combattues :

> « Je crois sincèrement que si ces datations avaient pu être prouvées sans l'ombre d'un doute, il n'y aurait eu aucune difficulté à démontrer qu'au dixième siècle il y avait un état puissant, bien développé et bien organisé s'étendant sur la plus grande partie du territoire de la Palestine occidentale. Examiner les vestiges et autres trouvailles précités du point de vue d'une théorie socio-politique moderne indiquerait que l'exécution de telles activités de construction à grande échelle aurait requis une administration avancée et un système sophistiqué de gestion de main-d'œuvre. »[61]

Certes, les datations en question ne sont pas prouvées « sans l'ombre d'un doute » (évidemment : ce n'est généralement pas possible en archéologie), mais elles ont la préférence de la grande majorité des archéologues, pour de solides raisons. De l'avis même de Finkelstein, il convient alors d'en conclure à l'existence, à l'époque de Salomon, d'un « état puissant, bien développé et bien organisé », pourvu notamment d'une « administration avancée ». ■

---

[61] I. Finkelstein, « The Archaeology of the United Monarchy: an Alternative View », *op. cit.*, p. 177.

Ḥokhma 96/2009, pp. 57-76

Des pierres qu'on change en pain. Archéologie contre Histoire[1]

par Anson F. Rainey,
archéologue ;
professeur émérite de linguistique sémitique et de cultures du Proche-Orient Ancien, Université de Tel Aviv (Israël) ;
professeur adjoint de géographie historique, Université Bar Ilan (Israël) & Université Ben Gourion of the Negev (Israël)

Dans son numéro de mars 1999, la revue *Near Eastern Archeology*[2] a publié un article d'Israel Finkelstein intitulé « La formation de l'Etat en Israël et en Juda ». Dans cette étude, Finkelstein réévalue la vitesse et le processus de formation des constitutions politiques complexes en Israël et en Juda, au début du premier millénaire av. J.-C. Le présent article répond à Finkelstein : j'y traite des données sur lesquelles le professeur de Tel Aviv[3] s'appuie, mais aussi et surtout de l'interprétation qu'il en propose. L'argumentation de Finkelstein suit deux axes, l'un archéologique, l'autre historique, évoqués ici tour à tour.

Remarques sur l'archéologie

Ma définition de l'archéologie – partagée avec mes étudiants pendant près de quarante ans d'enseignement de géographie historique – est que l'archéologie, d'une certaine manière, est la science,

[1] Traduit par Gil Lambert et David Gonzalez, cet article est tiré avec permission de Anson F. Rainey, « Stones for Bread: Archaeology Versus History », *Near Eastern Archaeology* 64, N° 3, 2001, pp. 140-49.

[2] Israel Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *Near Eastern Archaeology* 62, N° 1, 1999, pp. 35-52.

[3] Israel Finkelstein enseigne à l'université de Tel Aviv, là même où Anson Rainey occupait la chaire de linguistique sémitique (ndlr).

ou l'art, de creuser un « trou carré »... et d'en faire sortir une histoire. L'interprétation des preuves archéologiques doit être enseignée à nouveau à chaque génération d'étudiants. Toute nouvelle technique pour mettre au jour les données, sur le terrain et en laboratoire, est la bienvenue. Les instruments de mesure au laser, la photographie numérique et de nombreuses autres techniques améliorent même le creusage des « trous carrés ». Des analyses de laboratoire de toutes sortes – pollen, argile, os, vestiges organiques et métalliques – sont sujettes à pléthore de tests et d'évaluations. Et c'est très bien. Mais, au final, les archéologues en restent toujours, et de bien des façons... à un trou carré.

La conclusion d'un tenant du postmodernisme mérite une réflexion attentive. Heureusement, son auteur n'émettra pas d'objection au fait que cette citation soit retirée de son contexte. La voici :

> Il n'existe pas de donnée archéologique en tant que telle, uniquement des traces matérielles fragmentées du passé[4].

On doit, en effet, se garder de l'idée reçue selon laquelle les données à disposition offrent une image cohérente de toutes les périodes, ou phases, de l'Antiquité. Quand on exhume chaque année de nouveaux éléments, il est nécessaire de les faire concorder avec la théorie existante. Mais il y aura toujours des écarts. Par ailleurs, l'archéologie de terrain est censée traiter des faits. Une question se présente alors aussitôt : « Qu'est-ce qu'un fait en archéologie ? » Pour les cinquante dernières années, une étude rigoureuse a montré que la plupart des faits sur lesquels les synthèses et les interprétations historiques reposent sont, tout simplement, et pour l'essentiel, les opinions des personnes « faisant autorité » dans le monde de l'archéologie.

Je donnerai des exemples précis un peu plus loin. Certains historiens ont objecté que la preuve archéologique était « muette ». Mais cet avis ne me semble pas tout à fait juste. Le principal inconvénient d'une preuve archéologique est, en effet, son ambivalence. Chaque compte rendu ou rapport de fouilles archéologique est le résultat des décisions de celui qui dirige effectivement les fouilles. Ce qui est enregistré dans le compte rendu est l'opinion de l'archéologue sur la signification de la preuve. Des expressions telles que « l'archéologue pense », ou « selon l'opinion de celui qui effectue les fouilles », parasitent l'exercice de la profession. Il est plus facile

---

[4] Y. Hamilakkis, « La trahison des archéologues ? Archaeological Practice as Intellectual Activity in Postmodernity », *Journal of Mediterranean Archaeology* 12, N° 1, 1999, pp. 60-79.

de se fier aux *Shibboleths* des archéologues que de faire l'examen, toujours long et minutieux, de la preuve elle-même.

Lorsque les avis des archéologues effectuant les fouilles sont envisagés à la lumière de leurs données réelles, une autre tentation doit être évitée dans l'interprétation : le procès d'intention. Le débat et la discussion doivent être limités aux données, sans tenir compte des politiques académiques ou des motivations personnelles des universitaires (qu'elles soient religieuses, antireligieuses ou politiques) ; s'attaquer à la motivation ne permet pas de prouver quoi que ce soit. A cet égard, Finkelstein fait une déclaration malencontreuse dans son article, lorsqu'il écrit :

> « L'ancien modèle qui faisait consensus datait la strate associée à cette longue période en fonction de considérations *relatives, circonstancielles, théologiques, quasi-historiques et sentimentales.* »[5]

Une telle remarque n'a pas sa place dans un débat scientifique.

La Société judéenne

Finkelstein affirme que Juda ne fut pas un Etat ni Jérusalem une capitale avant le 8e s. av. J.-C. Une reconstruction hypothétique de la vie rurale dans le pays des collines de Judée est présentée comme une indication du retard de développement du Pays de Judée par rapport à celui d'Israël.

> « Des études conduites par Kochavi et Ofer indiquent que jusqu'au 8e s., le système d'implantation dans les collines de Judée était embryonnaire, consistant seulement en un nombre limité de sites petits et pauvres[6]. Il n'y a aucune preuve d'une hiérarchie [politique] développée impliquant des sites de moyenne et de grande taille qui étayent l'existence de centres d'affaires et d'administration entourés de villages secondaires en périphérie. »[7]

---

[5] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36. Les italiques sont de l'auteur.

[6] A. Ofer, « All the Hill Country of Judah: From a Settlement Fringe to a Prosperous Monarchy », in *From Nomadism to Monarchy. Archaeological and Historical Aspects of Early Israel*, I. Finkelstein et N. Na'aman, éds, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi, 1994, pp. 92-121.

[7] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 42.

C'est l'interprétation par Finkelstein des données de l'étude. Il soupçonne que le nombre de sites indiqué par Ofer est enflé[8]. En fait, les données peuvent être – et sont effectivement – interprétées autrement par le directeur des recherches lui-même.

> « Durant l'âge du Fer IIA (environ mi-11e-10e s. av. J.-C.), l'installation dans le pays des montagnes de Judée a presque doublé par comparaison avec la période précédente et toute autre période antérieure. Dans l'ensemble, l'âge du Fer I – IIA constitue l'avancée la plus significative dans l'histoire de la colonisation des collines de Judée. Il y a 34 sites de l'âge du Fer IIA (une progression d'environ 90 %), dont 30 étaient de véritables colonies. Leur surface totale est de 33,5 ha (soit un accroissement d'environ 80 % par rapport à une base estimée de 19,5 ha). Les sites principaux sont toujours Tel Hebron (Tel Rumeida) et Ras-et-Tawil (environ 3 ha chacun) sur le plateau de la zone centrale. Les sites de second ordre, avec une taille de 1,5 à 2 ha sont Tekoa à la périphérie désertique septentrionale, Khirbet et-Tayyibbe, Khirbet Ez-Zawiyye, et Halhul sur le plateau de la zone centrale, Khirbet 'Attir dans la partie méridionale de la zone centrale, et Khirbet Yaqin à la périphérie désertique sud. Durant cette période la colonisation devint plus dense dans le sud et à la périphérie désertique septentrionale. L'activité de colonisation diminua de façon remarquable seulement dans la partie septentrionale de la zone centrale, dans laquelle un élan de colonisation sans précédent avait commencé durant la période précédente.
> De plus, la courbe de l'index de force relative de l'âge du Fer IIA est significative (RSI = 0,560), pour la première fois dans l'histoire de la région. Cela indique clairement que le pays des montagnes de Judée faisait alors partie d'une entité plus étendue, dont le centre était en dehors de la région : à Jérusalem. Cela reste vrai, même en prenant en compte l'estimation basse de la surface de cette dernière (environ 6 ha), et d'autant plus si l'on retient l'estimation de 16 ha (la colline du Temple comprise). »[9]

---

[8] *Ibid.*, p. 48, note a.

[9] A. Ofer, « All the Hill Country of Judah: From a Settlement Fringe to a Prosperous Monarchy », *op. cit.*, pp. 102, 104.

En d'autres termes, selon l'interprétation d'Ofer, il y a une nette progression de l'âge du Fer I à l'âge du Fer II. Bien sûr, Finkelstein pourrait arguer que les dates de la poterie céramique d'Ofer sont toutes erronées : un argument circulaire auquel il cède fréquemment dans sa campagne en faveur d'une « nouvelle chronologie ». Mais, on ne peut pas affirmer non plus qu'il n'y ait pas eu de hiérarchie des sites durant l'âge du Fer IIA. Néanmoins, on pourrait être prêt à admettre que la population rurale des montagnes de Judée était principalement agricole dans ses stratégies de subsistance. C'est aussi vrai aujourd'hui que cela l'était aux temps bibliques et d'Hérode. En s'appuyant sur le caractère rural de la vie en Judée, on pourrait aussi bien avancer que le roi Hérode n'a pas existé et qu'il n'a jamais eu de royaume. Mais des vestiges archéologiques de nombreux sites à travers le pays (par exemple : Césarée, Sébaste, L'Hérodion, Massada et Jérusalem elle-même) démentent une telle hypothèse. Il en est de même pour Juda pendant l'âge du Fer IIA.

Shefelah et Néguev

Les deux principales zones limitrophes du royaume de Judée étaient la Shefelah à l'ouest et le Néguev au sud : la vallée de la nouvelle Beer Sheva et le bassin de Besor, l'est et l'ouest de la nouvelle Beer Sheva[10]. Dans la Shefelah, Beth Shemesh et Lakish contiennent des vestiges archéologiques que l'ont peut dater du Fer IIA, c'est-à-dire du 10e s. av. J.-C. Les fouilles récentes à Beth Shemesh ont commencé à mettre au jour des vestiges considérables, datant d'avant le 12e s. Lakish, bien sûr, est un site-clé. Ici, la dernière personne à avoir réalisé des fouilles, David Ussishkin, date la strate IV, avec son mur de fortification massif en briques et sa porte à triple tenaille, du temps de l'activité de construction de Roboam ou Josaphat[11] ; il aurait aussi pu suggérer Asa comme constructeur également possible. Sur ce point, D. Ussishkin est devenu plus réservé, puisque dans ses publications antérieures, il penchait fortement en faveur de Roboam. Quant à la strate V, il affirme maintenant qu'on la « date habituellement du

---

[10] A.F. Rainey, « Early Historical Geography of the Negeb », in *BeershebaII, The Early Iron Age Settlements,* Z. Herzog éds, Tel Aviv, Tel Aviv University, 1984, p. 90.

[11] D. Ussishkin, « Lachish », *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East,* Vol. 3, E.M. Meyers éds, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 319. Voir aussi « Excavations at Tel Lachish – 1978-1983: Second Preliminary Report », *Tel Aviv* 10, 1983, p. 173, suggérant qu'Asa ferait un tout aussi bon candidat.

temps de la monarchie unie »[12]. La strate V n'est pas très bien représentée du point de vue archéologique, mais il est certain que des maisons se trouvaient situées sur le périmètre du site. On a suggéré que la strate IV a pu être détruite par le tremblement de terre survenu pendant le règne d'Ozias[13], dont la date pourrait se situer entre 782 et 753 avant J.-C. Donc, Lakish IV aurait été détruite pendant la première moitié du 8e s. Cependant, cette théorie du tremblement de terre est extrêmement précaire. De plus, les céramiques de Lakish IV sont tout à fait différentes de celles de Lakish III[14], et les éléments de la phase céramique de transition entre les strates IV et III (relevés sur d'autres sites) sont absents à Lakish[15]. La strate III, reconstituée à partir de la strate IV, comprenait à l'époque quelques structures administratives majeures au centre du monticule du site. Un scénario alternatif, tout aussi hypothétique bien sûr est qu'Ozias (Azarias) aurait pu être à l'origine de la strate III, qui a nécessité des efforts et des dépenses considérables pour sa construction dans la première moitié du 8e s. Après le grand tremblement de terre, Akhaz ou Ezéchias (plus probablement) auraient pu la restaurer dans la dernière moitié du 8e s. On daterait alors la strate IV du 9e s, puisqu'elle aussi se divise en plusieurs phases de construction (incluant l'usage de murs et de portes massives). Elle aurait pu être construite à l'origine par Asa, voire Roboam. Même si l'on retient la date la plus tardive, l'existence de Lakish IV au 9e s. dément la théorie de Finkelstein, selon laquelle la Judée ne serait devenue un royaume qu'au 8e s. En effet, Lakish ne constituait certainement pas un Etat indépendant au 10e ou au 9e s.

Dans le Néguev, l'on n'a qu'à citer Arad, Malhata et Tel Beer Sheva, comme exemples de sites fortifiés qui ont eu besoin d'un gouvernement central pour que de tels projets de construction soient mis en œuvre. Les ressources de la population locale n'auraient jamais permis de les mener à bien. La strate XI à Arad a été fondée soit au

---

[12] D. Ussishkin, *art. cit.*, 1997, p. 319.

[13] Amos 1,1 ; O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications* 2, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 200.

[14] Détruites par Sénachérib en 701 av. Jésus-Christ, selon D. Ussinshkin, « The Destruction of Lachish by Sennacherib and the Dating of the Royal Judean Storage Jars », *Tel Aviv* 4, 1977, pp. 28-60.

[15] O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications* 2, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 173 et p. 208.

milieu du 10e s., soit au 11e s. Son répertoire de poteries semble être similaire à celui de Lakish IV[16]. Donc, il doit aussi appartenir à la période de la fin du 10e ou du début du 9e s. av. J.-C. Malgré de nombreuses objections, il reste encore une forte possibilité qu'Arad XI soit le *haqru* détruit par Shishak en 925 av. J.-C. Si l'on pouvait simplement prouver que *haqru* signifie « citadelle fortifiée »[17] ou même **ḥgr* (comme en phénicien *ḥgr šmrt* « mur d'enceinte »), il n'y aurait pas de doute que la strate XI corresponde au fort détruit par Shishak. De toute façon, Arad XI et les strates contemporaines à Malhata et Tel Beer Sheva (strate V) sont les témoins d'une initiative et d'une action centralisatrice pendant le début du 9e et la fin du 10e s. av. J.-C. : les vraies preuves archéologiques pour dater le début du royaume de Judée se trouvent principalement dans la Shéphélah et dans le Néguev.

Finkelstein fonde aussi fortement son argumentation sur le travail de D.W. Jamieson-Drake[18]. Mais, la collection de matériaux archéologiques de Jamieson-Drake montre uniquement que le 10e s. av. J.-C. connut une grande fièvre de construction. La nature aléatoire de la plupart de ces preuves, y compris la prolifération de sceaux de la fin du 8e au 6e s, ne fournit pas de fondement aux déductions sociologiques de Finkelstein[19]. Il est impossible de faire de la démonstration de Jamieson-Drake un pilier pour la reconstruction sociopolitique de Finkelstein. Les arguments de Jamieson-Drake sont orientés vers la possibilité que des écoles aient existé dans la Judée ancienne. Bien que le matériel épigraphique soit relativement abondant pour la période des 8e au 6e s., on doit prendre en compte l'état habituel des restes archéologiques dans l'ensemble des divers sites. Des projets de construction, tels que Jamieson-Drake les envisage pour le 9e et le 10e s., supposent des connaissances considérables, à la fois en mathématiques et en géométrie. Ils supposent, en outre, une logistique organisée. Les documents venant du Proche-Orient ancien montrent que la logistique a besoin d'une comptabilité. Il devrait être

---

[16] Voir les remarques de O. Zimhoni, « Studies in the Iron Age Pottery of Israel, Typological, Archaeological and Chronological Aspects », *Tel Aviv Journal of the Institute of Archaeology Occasional Publications* 2, Tel Aviv, Tel Aviv University Institute of Archaeology, 1997, p. 206.

[17] C'est-à-dire, *haqra* de la période talmudique ; cf. A.F. Rainey, « A Review of Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom and the Third Intermediate Period », par J.E. Hoch, *Israel Oriental Studies* 18, 1998, pp. 445-446.

[18] D.W. Jamieson-Drake, *Scribes and Schools in Monarchic Judah: A Socio-Archaeological Approach*, JSOTSup 109, Sheffield, Almond Press, 1991.

[19] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 39.

évident que les principaux cadres lettrés étaient à Jérusalem et travaillaient avec les entrepôts du Temple et l'administration politique. Les rares vestiges de Jérusalem et la forte probabilité que la majeure partie de l'écriture publique puisse avoir reposé sur des matériaux périssables démentent les suppositions de Jamieson-Drake. La dépendance des théories de Finkelstein par rapport à l'étude de Jamieson-Drake est un autre point faible de sa reconstitution. Accessoirement, on a récemment montré[20] que la théorie de la formation des tells sur laquelle Jamieson-Drake et Finkelstein ont fondé leurs interprétations, est désormais considérée comme obsolète dans les cercles des anthropologues : l'Etat développé dans le Proche-Orient ancien comportait une composante fondamentale d'association tribale, clanique et familiale[21].

Jérusalem et Byblos

L'un des facteurs principaux à prendre en compte est la nature des sites antiques dans la région des collines[22]. L'une de ces caractéristiques était bien connue d'Albright qui l'a décrite dans sa critique de l'opinion de Bergman, concernant la localisation d'Anatoth :

> Le Dr Bergman n'avait pas besoin de suggérer que les traces d'occupation avant l'Exil ne sont pas suffisamment nombreuses pour justifier la localisation d'Anatoth... Il est difficile, en effet, de surestimer l'effet de plus de 2000 ans d'érosion sur ces collines si exposées, qui portent les ruines de villages sans mur d'enceinte, sur la crête de la ligne de partage des eaux, en Palestine centrale[23].

De nos jours, ont peut ajouter pour preuves el-Jîb, Tel en-Nasbeh, Tel el-Fûl, Ramat Rahel et Khirbet Rabûd. Dans tous ces sites, le soubassement rocheux apparaît ou affleure au centre du tell.

---

[20] Cf. D.M. Master, « L'ancien Royaume d'Israël et les théories sur l'émergence de l'Etat », pp. 77-101 de ce numéro.

[21] D.M. Master, *art. cit.*, pp.

[22] A.F. Rainey, « Amarna and Later – Aspects of Social History », (Paper presented at the W.F. Albright Institute of Archaeological Research and the American Schools of Oriental Research Centennial Symposium at the Israel Museum, Jerusalem), 29-31 mai 2000.

[23] W.F. Albright, « Additional Note to Bergman, Soundings at the Supposed Site of Old Testament Anathoth », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 62/1936, p. 36.

Et l'on pourrait évoquer l'ancien tell de Bethléem sur lequel se tient l'Eglise de la Nativité ; la grotte sacrée montre que le soubassement rocheux apparaissait à la surface du monticule[24].

En ce qui concerne Jérusalem, les ingénieurs d'Hérode n'ont tout simplement pas laissé de restes des vestiges antérieurs lorsqu'ils ont construit la plateforme géante du temple. Hadrien, les musulmans et les croisés ont dû, eux aussi, remanier radicalement la surface intérieure de la plateforme. Le tell d'origine de Jérusalem à la fin de l'âge du Bronze et à l'âge du Fer était certainement la colline actuelle du temple d'aujourd'hui[25].

L'ancienne cité de Byblos est un autre cas. Les presque 70 lettres d'Amarna écrites et envoyées en Egypte nous laissent clairement entendre que cette importante ville d'exportations commerciales avait un palais et au moins un temple, tous deux remplis de richesses.

> Puisse le Roi Mon Seigneur ne jamais négliger la cité [Byblos], puisqu'il s'y trouve beaucoup d'argent et d'or ; dans son temple il y a beaucoup de possessions[26].

Mais, les fouilles n'ont pas mis au jour de strate de l'époque d'Amarna à Byblos ! De la strate des croisés et de l'époque romaine, on passe directement à l'âge du Bronze. On avance que le responsable des fouilles n'est pas parvenu à reconnaître certains vestiges tardifs de l'âge du Bronze. Un tel cas n'est probablement pas dû seulement à la déficience des méthodes utilisées, mais aussi au mauvais état de la strate tardive de l'âge du Bronze dans ce site. Il est aussi possible qu'une portion du tell, peut-être avec son palais royal, ait disparu à cause de l'érosion et de l'action de la mer (comme cela est arrivé à la majeure partie du Tel Michal sur la côte nord de Tel-Aviv, et probablement aussi à celui d'Ashkelon, sur la côte sud). De plus, l'histoire de Wen-Amon atteste la présence d'un port important à Byblos, comportant un palais et un temple, au 11e s. av. J.-C. ; mais l'on n'a jamais trouvé de strate du 11e s. Il peut s'agir d'une pure fiction (mais certains aspects suggèrent un journal authentique), mais on ne peut contester qu'elle date de la XXIe Dynastie égyptienne. Aucun membre

---

[24] K. Prag, « Bethelehem: A Site Assessment », *Palestine Exploration Quarterly* 132, 2000, pp. 170-171 et 178-179.

[25] A.F. Rainey, « Amarna and Later – Aspects of Social History », (Paper presented at the W.F. Albright Institute of Archaeological Research and the American Schools of Oriental Research Centennial Symposium at the Israel Museum, Jerusalem), 29-31 mai 2000, pp. 29-31.

[26] J.A. Knudtzon (*EA*), *Die El-Amarna-Tafeln*, Vorderasiatische Bibliothek, Leipzig, Hinrichs, 1915, pp. 137, 59-62.

d'une dynastie plus tardive (telle que la XXIIe Dynastie lybienne) n'aurait construit cette histoire avec des personnages comme le grand-prêtre de Thèbes, ou le 1er Roi de la XXIe Dynastie. Les inscriptions royales de Byblos, y compris l'inscription funéraire du sarcophage d'Ahiram, l'inscription sur le bâtiment de Yehimilk, l'inscription d'Abibal sur la base d'une statue de Shishak et l'inscription d'Elibal sur une statue d'Osorkon Ier, attestent toutes d'une occupation intense de Byblos au 10e s. av. J.-C. Ces textes phéniciens, surtout les inscriptions sur les statues égyptiennes royales, montrent des rapports diplomatiques et commerciaux forts entre Byblos et l'Egypte, pendant les premiers règnes de la XXIIe Dynastie. Comme symbole de ces rapports, Shishak et Osorkon ont envoyé des statues qui devaient être placées dans le temple de Byblos. Les rois de Byblos de l'époque se sont « modestement » attribué la réalisation de ces échanges et firent donc inscrire leur nom au pied des statues respectives. On ne peut guère soutenir que des rois ultérieurs de Byblos aient fait fabriquer cette collection de statues antiques pour la placer ensuite dans leur temple. Mais, comme pour la période d'Amarna, qui est bien documentée, il n'y a pas non plus à Byblos de strate du 10e s. Les preuves épigraphiques sont concluantes : Byblos était une cité florissante avec des bâtiments importants aux 14e, 12e, 10e et 9e s. On regrette, effectivement, l'absence de vestiges archéologiques stratifiés de ces périodes, mais cette absence ne détermine pas l'histoire de l'occupation du site. L'absence des strates concernées ne fait que confirmer la déclaration d'Hammilakis[27] citée plus haut.

Na'aman[28] a établi un lien entre les lettres d'Amarna et le problème de Jérusalem. Il y a suffisamment de preuves dans ces textes pour montrer qu'il a dû y avoir là une cité-Etat vassale au milieu du 14e s. av. J.-C. : par exemple, la référence à la nomination d'un souverain local pour remplir le rôle héréditaire auquel chaque dynastie avait droit.

> Voyez, quant à moi, ce n'est pas mon père, ce n'est pas ma mère qui m'ont placé là ; c'est le bras fort du Roi qui m'a installé dans la maison de mon père[29].

---

27 Y. Hamilakkis, « La trahison des archéologues ? Archaeological Practice as Intellectual Activity in Postmodernity », *Journal of Mediterranean Archaeology* 12, N° 1, 1999, p. 60.

28 N. Na'aman, « The Contribution of the Amarna Letters to the Debate on Jerusalem's Political Position in the Tenth Cent. B.C.E. », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 304, 1996, pp. 17-27.

29 J.A. Knudtzon (*EA*), *Die El-Amarna-Tafeln*, Vorderasiatische Bibliothek, Leipzig, Hinrichs, 1915, pp. 286, 9-36.

Pour le 10e s., Na'aman[30] citait plusieurs passages bibliques comme ayant le statut de sources originales : la liste des femmes et des fils de David (2 S 3,2-5 ; 5,14-16) ; la liste des officiers du cabinet de David (2 S 23,8-39) ; la liste des hauts fonctionnaires de Salomon (1 R 4,2-6) ; la liste des 12 secteurs administratifs de Salomon (1 R 4,7-19) et les constructions dirigées par Salomon (1 R 9,15,17-18). A ces passages, on peut ajouter la description détaillée des départements de travaux publics auxquels on eut recours lors des projets de construction salomonique, à savoir les « travaux forcés » (1 R 5,13s) et les « porteurs de charges et les tailleurs de pierre » (1 R 5,16s[31]).

Le point crucial dans le débat actuel est de décider si les passages invoqués par Na'aman et nous-même sont effectivement d'anciennes traces authentiques, incorporées dans la narration biblique, ou s'ils sont tout simplement des créations tardives (cette question sera l'objet des chapitres suivants).

Israël du Nord

Dans le royaume du Nord, les arguments en faveur d'une occupation pendant le 10e s. dépendent de la datation des strates des principaux sites, tels que Méguiddo et Hatsor. Finkelstein base ses arguments principaux sur son interprétation des strates VI et V à Méguiddo, où il est co-directeur des fouilles actuelles.

« A Méguiddo, la strate-clé est VI-A. Elle contient les vestiges d'une cité complexe, qui a été détruite dans un terrible incendie... L'aspect caractéristique principal de l'ensemble de ses poteries, selon l'Institut Oriental et les fouilles récentes, est l'absence de bichromie philistine et de récipient à bord évasé (deux types de vestiges trouvés dans la couche précédente de la séquence stratigraphique propre à Méguiddo : VI-B). Cela signifie que, même selon la chronologie couramment acceptée, la strate VI-A ne peut vraisemblablement pas être datée du 11e s. av. J.-C. Les poteries de la strate VI-A sont les dernières à présenter des motifs 'cananéens'. Cette source stylistique encourageait à dater la strate d'avant l'époque de la monarchie unifiée. Les poteries des deux strates suivantes dans la séquence Méguiddo, la maigre V-B et la monumentale V-A-IV-B, sont très différentes.

---

[30] N. Na'aman, « Cowtown or Royal Capital? Evidence for Iron Age Jerusalem », *Biblical Archaeology Review* 23, N° 4, 1997, p. 46.

[31] Cf. A.F. Rainey, « Aspects of Life in Ancient Israel » (Paper presented at the Joint Meeting of the Midwest Region of the Society of Biblical Literature, the Middle West Branch of the American Oriental Society and the American Schools of Oriental Research – Midwest), Cincinnati, OH, 14-16 février 1999.

Toutes les caractéristiques 'cananéennes' disparaissent et celles typiques de l'âge du Fer II apparaissent »[32].

A la fin de la saison 2000, Finkelstein affirmait à des visiteurs qu'il disposait désormais de datations au carbone 14 pour la strate VI-A, lesquelles la situaient au 10e s. av. J.-C. On doit attendre la publication de cette preuve, mais, même si cette affirmation semble correcte, elle n'annule pas le témoignage des sources écrites (mentionnées ci-dessous) en faveur de l'existence d'une monarchie israélite unifiée au 10e s. La mention des sources bibliques indique sans équivoque que la population dans les plaines et les vallées était cananéenne et en cours d'incorporation dans un « Grand Israël ». La strate VI-A pourrait aisément avoir été détruite par Shishak, ou par David et ses forces armées. La corrélation exacte entre ce niveau de destruction et les sources écrites ne sera probablement jamais établie de manière définitive. Le témoignage de toute preuve écrite doit être établi sur la base de sa qualité intrinsèque et non sur l'opinion d'un archéologue centré sur les travaux concernant son site de prédilection. Finkelstein et Ussishkin rejettent l'affirmation de 1 R 9,15 attribuant à Salomon la fortification de Guézer, Méguiddo et Hatsor, mais ce ne sont pas des archéologues qui peuvent déterminer la validité d'un verset biblique. Finkelstein et Ussishkin se sont empêtrés eux-mêmes dans la toile de leurs arguments indirects, fondés sur des preuves stratigraphiques faibles, en provenance de Tel Jezre'el, le tout s'ajoutant à leurs *a priori* sur Méguiddo. L'écriture de l'histoire sociale et politique israélite ne peut se fonder sur un raisonnement circulaire.

Considérations historiques

« Des historiens importants »

L'aspect historique de l'article de Finkelstein réside surtout dans l'appel à divers historiens modernes et contemporains qui rejoignent ses propres opinions, sur la base de ses déductions archéologiques. On se doit de protester contre des archéologues qui s'arrogent le droit de se poser en arbitres ultimes aptes à désigner qui est un historien valable et qui n'en est pas un. Finkelstein se réfère ainsi à un chapelet de « minimalistes » comme étant des adeptes de sa position :

[32] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 38.

> « Couplé à cette ré-évaluation des preuves matérielles, l'essor de l'école minimaliste dans les études bibliques[33] est particulièrement significatif. Les travaux de ce groupe de chercheurs, déjà présents dans des courants de recherches antérieures[34], incite même des chercheurs moins radicaux à reconsidérer le poids du matériau biblique dans la reconstruction de l'histoire de l'Israël primitif »[35].

Dans un livre récent, l'un de ces auteurs fait référence à la « méthode de Ranke »[36]. Il admet la validité de l'approche historique de Ranke, fondée sur l'analyse des sources écrites[37]. Mais il rejette la Bible hébraïque en tant que source pour l'histoire. Puisque selon lui, il n'y a pas de sources historiques originales dans la Bible hébraïque et ses versions, il n'y a pas lieu de lui appliquer « la méthode de Ranke ». Je soutiens ici que de telles sources historiques sont présentes dans le texte biblique. Je ne nie pas qu'il contienne des passages poétiques et folkloriques. Mais, pour pouvoir identifier les véritables données historiques dans la Bible hébraïque, les chercheurs doivent être formés à l'étude des sources anciennes primaires du Proche-Orient. Les études bibliques, sans la discipline des recherches sur le Proche-Orient ancien, tournent tout simplement en rond en ruminant sans cesse les mêmes idées proposées par les théologiens et autres grands pontes religieux à travers les âges.

---

[33] G. Garbini, *History and Ideology in Ancient Israel*, New York, Crossroad, 1988 ; P. Davies, *In Search of Ancient Israel*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1992 ; T.L. Thompson, *Early History of the Israelite People*, Leiden, Brill, 1992 ; « Should We Leave History to the Archaeologists? » (Paper presented at the American Academy of Religion, Society of Biblical Literature, Annual Meeting), San Francisco, 22-25 novembre 1997 ; N.P. Lemche, « Is it Still Possible to Write a History of Ancient Israel? », *Scandinavian Journal of Old Testament* 8, 1994, pp. 165-90.

[34] J. Van Seters, *In Search of History*, New Haven, Yale University Press, 1983 ; J.M. Miller et J.H. Hayes, *A History of Ancient Israel and Judah*, Philadelphia, Westminster, 1986.

[35] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36.

[36] N.P. Lemche, *The Israelites in History and Tradition*, Louisville, Westminster John Knox, 1998, pp. 22 et 34.

[37] L. Ranke, *On the Criticism of New Historians, a Treatise Appended to History of the Latin and Teutonic Nations from 1494 to 1514* (1824), édition révisée par G.R. Dennis et introduite par E. Armstrong, New York, AMS Press, 1976 (réédition par G. Bell, Londres, 1909).

Excursus I : Leopold RANKE (1795-1886)

L'historien allemand Leopold von Ranke est un pionnier du développement de l'étude savante et critique des textes historiques. Il a développé des méthodes critiques d'analyses. Il a appliqué cette méthode critique d'analyse des textes à l'étude de l'histoire moderne, en insistant sur l'examen minutieux des sources primaires.

La méthode de recherche historique de Ranke est devenue le modèle des historiens au cours du 19e s. Mais il n'orientait pas seulement les faits dans un sens positiviste, il était également convaincu que des grandes forces morales étaient, à l'évidence, à l'œuvre dans l'Histoire. Dans ses œuvres principales, il retrace le développement du monde moderne européen. Le fait qu'il se fondait essentiellement sur des documents l'amenait à se concentrer surtout sur les affaires étrangères des grandes puissances et les événements militaires. Mais il a aussi considérablement mis en valeur la place des idées religieuses. De nos jours, on souligne peut-être davantage les aspects économiques, sociaux et culturels de l'histoire ; mais l'établissement des preuves documentaires incombe toujours aux historiens. Le Proche-Orient ancien du nord-ouest sémitique a produit abondance de documents, cunéiformes, hiératiques et manuscrits, fournissant nombre de détails sur la vie domestique des individus et des groupes.

Finkelstein trouve des appuis pour sa nouvelle réécriture archéologique de l'histoire israélite dans la multitude de publications récentes, que l'on peut qualifier légitimement d'« Histoire théologisée ». Ici, on ne peut pas faire de distinction entre les minimalistes extrêmes et les fondamentalistes extrêmes. Toute idéologie mise à part, il apparaît qu'il n'y a pas de différence intrinsèque entre la méthode d'un Thompson (avec son « présent mythique ») et d'un Bimson, entre un Lemche et un Livingston. En fin de compte, ce sont tous des commentateurs de la Bible qui n'utilisent pas la méthodologie de Ranke sur la recherche des sources dans les documents anciens. La capacité de lire les documents anciens dans la langue et les manuscrits originaux, ainsi que le talent d'analyse de l'information historique de tels matériaux, sont essentiels pour tenter d'évaluer des passages bibliques qui pourraient avoir une base historique. Feu H.J. Polotski s'était un jour plaint de ce que lors de l'établissement des études orientalistes universitaires au 19e s., les langues sémitiques fissent partie intégrante du projet, tandis que l'hébreu restait aux mains des Facultés de théologie[38]. On pourrait dire la même chose à propos de l'histoire biblique.

[38] H.J. Polotsky, « Semitics », in *At the Dawn of Civilization, a Background of Biblical History*, Vol. I. First Series, Ancient Times, E.A. Speiser éds, in *The World History of the Jewish People*, B. Netanyahu éds, Rutgers, Rutgers University Press, 1964, p. 100.

Excursus II : Hans Jacob Polotsky (1905-1991)

Le professeur Polotsky, de l'Université Hébraïque, est né à Zurich et a grandi à Berlin, où il a étudié les langues égyptiennes et sémitiques. Il poursuivit ses études à Göttingen et participa au grand projet sur la version des Septante conduit par A. Rahlfs. De retour à Berlin, il édita les textes coptes manichéens récemment découverts. Sa thèse de doctorat traitait des inscriptions de la XIe dynastie.

En 1934, Polotsky émigra à Jérusalem et devint enseignant à l'Université Hébraïque. Il a par la suite été nommé professeur d'égyptologie et de langues sémitiques. De 1954 à 1958, il a travaillé comme doyen de la Faculté des Sciences Humaines, dont il devint Professeur Emérite en 1973.

Polotsky est surtout connu pour ses contributions à la connaissance de la syntaxe du copte et de l'égyptien, mais il était également renommé dans le domaine des langues sémitiques. Son travail sur les langues de souche éthiopienne est réputé. Pourtant, les intérêts de Polotsky ne se sont pas arrêtés là. Il a consacré du temps à l'araméen, au turc et même au kurde moderne.

Son explication du système verbal égyptien (classique, de Ramsès et du copte) est considérée aujourd'hui par les égyptologues comme « la théorie de référence ». La plupart des grammaires modernes de l'égyptien suivent son système, certaines avec des variations mineures. Son influence aux Etats-Unis peut être attribuée à une année sabbatique qu'il a passé à l'Université de Chicago, au cours de laquelle plusieurs étudiants en doctorat ont eu le privilège d'apprendre son approche de la langue égyptienne. Ces mêmes étudiants sont devenus les piliers de l'égyptologie en Amérique.

A l'Université Hébraïque, ses classes d'étude de l'égyptien étaient habituellement restreintes à un petit cercle d'enthousiastes, venant d'Israël et de l'étranger, dont beaucoup sont devenus de remarquables érudits dans ce domaine. Ses cours sur les aspects de la syntaxe sémitique ont été suivis non seulement par des étudiants, mais aussi par beaucoup de chercheurs importants de la communauté de Jérusalem, dont les noms sont devenus légendaires dans ce domaine. Certains des chargés de cours de l'époque sont bien connus depuis dans leurs domaines respectifs.

La théologie est un domaine légitime en soi, mais l'analyse historique ne devrait pas être fondée sur des prémices théologiques, négatives ou positives. On doit y parvenir par la « méthode de Ranke ».

Peut-être en a-t-on dit suffisamment sur les minimalistes. En revanche, on peut parler d'une école d'historiens qui fait majoritairement consensus, que Finkelstein cite également en déclarant quelle est en accord avec sa méthode. Au sein des courants « antérieurs » dans le domaine de la recherche, Finkelstein se réfère à J. Maxwell

Miller et John H. Hayes[39], dont les travaux ont eu un grand impact sur l'étude de l'histoire israélite. Leur manuel est considéré comme une référence dans ce domaine, du moins pour les études pré-universitaires, et personne ne semble mettre en question l'autorité de leurs opinions. Mais testons-les à partir d'un exemple et soyons attentifs à ce qui est à originellement à la base de la réinterprétation entière de l'histoire biblique du 9e s. en Israël par Miller. Cela sera particulièrement pertinent puisque la nature de l'Israël du 9e s. est au centre de la démonstration de Finkelstein. La déclaration suivante est un parfait exemple de la méthode de Miller-Hayes :

> Le résumé qui conclut le règne d'Akhab en 1 R 22,39-40 déclare qu'il « se coucha avec ses pères » – une phrase employée de la Genèse au Second Livre des Rois pour parler de l'enterrement d'une personne morte de mort naturelle[40].

L'interprétation de Miller et Hayes se fonde ainsi sur un argument superficiel d'Alfred Jepsen[41]. Selon Jepsen, un roi qui s'est « couché avec ses pères » n'aurait pas pu mourir d'une mort violente, donc Akhab n'est pas mort lors d'une bataille, donc Akhab n'a pas fait la guerre à Aram. L'opinion de Jepsen a été réfutée radicalement par Bin-Nun[42], il y a plus de 30 ans. Cette réfutation établissait que l'expression « se coucher avec ses pères » pouvait se dire de tout roi à qui avait succédé un descendant légitime. Naturellement, un usurpateur succédant au roi assassiné du royaume du Nord n'accordait pas au défunt le rite qui lui était dû. Par ailleurs, à Akhab succéda son fils Akhazias, lui-même suivi par son propre frère Yoram. Akhab est mort de la mort des héros sur le champ de bataille. Mais, même dans le cas d'Amasias, qui a été assassiné, on dit de son successeur légitime, Azarias : « Il a construit Elath et l'a rendue à la Judée après que le roi Amasias fut couché avec ses pères » (2 R 14,22).

---

39 J.M. Miller et J.H. Hayes, *A History of Ancient Israel and Judah*, Philadelphia, Westminster, 1986.

40 *Ibid.*, p. 274 ; voir aussi J.M. Miller, « The Elisha Cycle and the Accounts of the Omride Wars », *Journal of Biblical Literature* 85, 1966, pp. 441-54 ; « Another Look at the Chronology of the Early Divided Monarchy », *Journal of Biblical Literature* 86, 1967, pp. 276-88 ; « The Fall of the House of Ahab », *Vetus Testamentum* 17, 1967, pp. 307-324.

41 A. Jepsen, « Israel und Damascus », *Archiv für Orientforschung* 14, 1942, pp. 155-159.

42 S. Bin-Nun, « Formulas from Royal Records of Israel and of Judah », *Vetus Testamentum* 18, 1968, pp. 414-32.

La conséquence principale ici, c'est qu'en adoptant la théorie erronée de Jepson, Miller, Hayes et leurs disciples ont provoqué un chaos complet dans l'histoire israélite du 9e s. Ils ont appliqué tous les passages concernant les batailles d'Akhab aux rois ultérieurs d'Israël. Leurs travaux ne se rattachaient aux données des inscriptions assyriennes que de manière très superficielle. Mais, puisque leur ouvrage est devenu une référence, leur opinion a fait largement consensus.

Bornes chronologiques

Tout le problème lorsque l'on cherche un lien entre des couches archéologiques et des sources historiques pour le 10e s. J.-C., c'est qu'on n'en trouve pas de solide. Finkelstein a énoncé ce triste fait :

> Il n'y a pas un seul ancrage chronologique (c'est-à-dire une découverte archéologique qui fournisse un moyen de dater un ensemble d'éléments associés) entre l'époque du règne de la XXe Dynastie égyptienne à Cana au 13e s. av. J.-C. et les campagnes assyriennes de la fin du 8e s. av. J.-C. Cela forme un « âge obscur » de l'archéologie, qui recouvre la plus grande part de l'âge du Fer, l'époque de la monarchie unifiée et l'histoire entière du royaume du Nord d'Israël[43].

A ce stade, on peut noter précisément les bornes chronologiques (dérivées des découvertes archéologiques) solidement établies par des sources externes au texte biblique. Dans notre perspective, il suffit de mentionner la référence à Akhab dans l'inscription de Salmanasar III en 853 av. J.-C.[44] et pour Yehu en 841 av. J.-C.[45] Les quatorze années de règne attribuées aux rois israélites Akhazias et Joram pour cette période de douze années, confirment l'affirmation de Thiele selon laquelle les rois du Nord comptaient les années en incluant la période de régence.

---

[43] I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah », *art. cit.*, p. 36.

[44] « Monolithe de Kurkh » (11, 91-92) in A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the First Millennium BC, II (858-745 BC)*, Toronto, University of Toronto, 1996, p. 23 ; *ANET, Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, J.B. Pritchard éds, Princeton, Princeton University Press, 1969, p. 279a.

[45] « Epigraphie de l'Obélisque noire » in A.K. Grayson, *op. cit.*, p. 149 ; *ANET, op. cit., p.* 281a.

Mais la campagne du Pharaon Shishak 1er en 925 av. J.-C., qui eut lieu pendant la 5e année du règne de Jéroboam, est aussi à prendre en compte. Nous calculons les dates des rois Israélites établies par Thiele, de la plus proche à la plus lointaine, à partir de 841-853, jusqu'à 925 et 931-841 av. J.-C., dates auxquelles les dynasties israélienne et judéenne ont commencé. Elles coïncident arithmétiquement, et non pas par pure coïncidence[46] ! Les sources écrites du *Livre des Rois* trouvent un appui dans les archives des Assyriens et des Egyptiens, dont les dates sont fermement établies. Ces archives indiquent que l'année 931-930 av. J.-C. fut une date cruciale dans l'histoire palestinienne. Deux dynasties distinctes sont nées. Ceci est, en soi, un argument majeur en faveur d'une monarchie déjà unifiée auparavant, sous Salomon, père de Roboam.

La découverte de l'inscription araméenne de Tel Dan confirme que la dynastie de Judée était connue sous le nom de son ancêtre éponyme David, en faisant mention d'un « roi d'Israël » à côté d'un « roi de la maison de David ». Une autre contribution a été fournie par Lemaire quant à l'inscription du nom de la « maison de David » sur la stèle de Mesha, qui traite largement d'une entité rivale nommée Israël, sur laquelle régnait initialement Omri. L'inscription de Tel Dan a provoqué chez les minimalistes une activité frénétique : le texte de Tel Dan était, disaient-ils, une falsification évidente et, de toute façon, n'était pas censée faire mention de la maison de David, mais plutôt du temple de Dod, ou de quelque chose de similaire[47]. Il leur incombe, maintenant, de déconstruire l'inscription de Mesha. Leurs efforts pour y parvenir n'impressionneront pas les chercheurs rigoureux, formés aux langues sémitiques du nord-ouest et à la géographie historique[48].

Au 9e s., le royaume de Juda s'appelait « la maison de David ». Il portait le nom de l'ancêtre même que la Bible désigne. Il se trouve que la Bible attribue à cet ancêtre la fondation du royaume au 10e s. av. J.-C. Ceci n'est pas qu'une donnée archéologique, et ne s'appuie sur aucune strate archéologique. En outre, la validité de cette affirmation semble échapper aux archéologues qui ne sont pas solidement formés à la philologie historique et à la linguistique.

---

46 E.R. Thiele, *Mysterious Numbers of the Hebrew Kings*, Grand Rapids, Zondervan, 1983, pp. 87, 98 et *passim*.

47 T.L. Thompson, « Should We Leave History to the Archaeologists? » (Paper presented at the American Academy of Religion, Society of Biblical Literature, Annual Meeting), San Francisco, 22-25 novembre 1997.

48 A.F. Rainey, « Mesha and Syntax », in *The Land that I Will Show You*, M.P. Graham et J.A. Dearman, éds, Sheffield, Sheffield Academic Press, 2001, pp. 291-311.

Parmi les passages bibliques cités par Na'aman comme ayant toutes les caractéristiques de documents historiques authentiques, la liste des préfets de Salomon est incontournable. Elle reflète le véritable processus de développement et d'unification d'un royaume composé d'une population mixte de Cananéens et d'Israélites : elle est cohérente, du point de vue géographique[49]. La tentative de déconstruction de ce passage par Ash[50], membre de « l'école de Candler », a été entièrement réfutée par Hess[51]. Ce dernier a montré que le texte original de ces différentes inscriptions se conforme au format de référence des listes de personnes et des véritables listes géographiques cunéiformes venant du Proche-Orient ancien. L'interprétation historique théologisée par Ash ne peut résister à la démonstration de Hess, fondée sur l'analyse minutieuse de documents authentiques. Autre analyse « théologisée » plus récente : celle de Nieman[52]. Cette dernière tentative est encore plus imaginaire et éloignée de tout enracinement dans le Proche-Orient ancien, que celle d'Ash.

Pour l'avenir

Certains collègues archéologues, les plus jeunes surtout, comme Finkelstein, recevront peut-être cette contribution comme celle d'un vieux dinosaure défendant une méthodologie et des disciplines démodées. Et pourtant, il existe une génération vigoureuse de jeunes assyriologues et égyptologues de grand talent qui consacre son énergie à l'étude des documents de première main.

La philologie et la linguistique du Proche-Orient ancien sont bien vivantes (elles accordent peu d'attention au postmodernisme).

---

[49] A.F. Rainey, « Aspects of Life in Ancient Israel » (Paper presented at the Joint Meeting of the Midwest Region of the Society of Biblical Literature, the Middle West Branch of the American Oriental Society and the American Schools of Oriental Research – Midwest), Cincinnati, OH, 14-16 février 1999.

[50] P.S. Ash, « Solomon? District? List », *Journal for the Study of the Old Testament* 67, 1995, pp. 67-86.

[51] R.S. Hess, « The Form and Structure of the Solomonic District List in 1 Kings 4:7-19 », *Crossing Borders and Linking Horizons, Studies in Honor of Michael C. Astour on His 80th Birthday*, G.D. Young, M.W. Chavalas et R.E. Averbeck, éds, Bethesda, CDL Press, 1997, pp. 279-92.

[52] H.M. Nieman, « Megiddo and Solomon: A Biblical Investigation in Relation to Archaeology », *Tel Aviv* 27, 2000, pp. 61-74.

Les arguments archéologiques de Finkelstein reposent largement sur son interprétation personnelle des données et impliquent beaucoup de subjectivité sélective. Le problème fondamental qui doit être pris en compte, à ce stade, est le suivant : un archéologue non formé aux arcanes de la linguistique historique et de la philologie peut-il utiliser ses données archéologiques subjectivement, pour créer une Histoire en contradiction avec les sources écrites ? L'historien convenablement formé doit-il être obligé d'accommoder ses interprétations aux exigences de l'archéologue ? L'archéologie de terrain, avec ses techniques scientifiques associées, représente-t-elle vraiment un nouveau substitut aux études du texte biblique et des autres documents du Proche-Orient ancien ? Ne devrait-on pas plutôt insister sur le fait que la linguistique historique et la philologie, lorsqu'il s'agit d'étudier un type spécialisé d'objets archéologiques, notamment des inscriptions, sont des outils fondamentaux pour reconstruire l'histoire ancienne d'Israël et du Proche-Orient ? Ne devrait-on pas comparer leurs conclusions aux preuves archéologiques, avant de formuler, ensuite, des critiques ?

Ces commentaires sont à entendre comme un appel aux érudits et aux professeurs concernés par l'histoire de l'Israël ancien. Allez-vous ignorer les textes originaux en faveur des « dernières tendances » à la mode, ou bien allez-vous sérieusement réfléchir à la « méthode de Ranke » ? Au cours des cinquante dernières années d'études bibliques, une génération après l'autre a tourné en rond à la recherche de la panacée : d'une « nouvelle explication » (archéologues comme historiens). Vous en déciderez, en tant qu'individus responsables, pour la décennie à venir. ■

Ḥokhma 96/2009, pp. 77-101

L'ancien royaume d'Israël et les théories sur l'émergence de l'Etat

par Daniel M. Master,
*professeur d'archéologie, Wheaton College (USA) ; directeur de fouilles à Ashqelôn (*Leon Levy Expedition to Ashkelon, *Harvard Semitic Museum)*[1]

1. Introduction

De récentes études sur le 10e siècle av. J.-C. se sont intéressées de près à des textes bibliques et à certaines couches archéologiques pour tenter de comprendre comment un Etat israélite ancien a pu se former. Cependant elles raisonnent, le plus souvent, à partir de théories inadaptées aux anciens Etats du Proche-Orient. Après examen des théories dominantes sur la formation d'un Etat, appliquées à l'ancienne Palestine, je démontrerai que ces modèles ne tiennent pas leurs promesses pour ce qui touche aux anciennes sociétés proche-orientales en général et ne correspondent pas non plus aux spécificités d'Israël au 10e s.[2]

2. Le contexte du 10e s. : la culture matérielle

Les récents débats suscités par la chronologie du 10e s. ont rendu très difficile toute tentative de résumer l'état des recherches

[1] Cet article, traduit de l'anglais par Anne Emmett, est paru sous le titre « State Formation Theory and the Kingdom of Ancient Israel », *Journal of Near Eastern Studies* 60, N° 2, 2001, pp. 117-131. Nous remercions l'éditeur de nous avoir autorisés à le publier.

[2] Je tiens à remercier ici Lawrence E. Stager pour sa lecture détaillée et ses commentaires. J'ai apprécié les discussions menées avec Carolina Aznar, Michael Press, et Gabrielle Novacek ainsi que l'aide de Janet C. Master pour la révision de cet article.

archéologiques pour cette période. Par chance, ces débats se sont essentiellement limités à la chronologie absolue plutôt que relative. L'accord sur la chronologie relative nous permet d'examiner dans cet article les changements survenus à la même époque sur les sites importants. De plus, alors que le débat sur la chronologie absolue se poursuit, je suis convaincu qu'il peut confirmer avec certitude les datations traditionnelles. Dans cette brève étude, je vais donc décrire les changements simultanés qui se sont produits dans nombre de grandes villes vers le milieu du dixième siècle, et j'essaierai, en particulier, de les dater.

L'étude d'un Etat du 10e s., ou tout au moins d'un Etat similaire à celui décrit dans les textes bibliques, se doit d'inclure un aperçu de ce qui en est présenté comme la capitale : Jérusalem. Or malgré tous leurs efforts, les archéologues qui ont fouillé Jérusalem n'ont pas trouvé de strates importantes reconnues comme datant à coup sûr du 10e s., quelle que soit la chronologie utilisée[3]. David Ussishkin émet la critique suivante : « En ce qui concerne la première partie de l'âge de Fer et la période de la monarchie unie, on n'a trouvé aucune trace d'un peuplement spécifique en cent cinquante années de recherches intensives »[4].

---

[3] Bien qu'il y ait peu à dire sur les découvertes concernant la Jérusalem du 10e s., un élément archéologique a fait débat : la structure « en pierre à degrés » de la zone G. Selon les fouilleurs, cette structure recouvre les terrasses de la strate précédente XVI (LB) et elle est antérieure aux constructions de la strate X (7e s.). C'est une large couche stratigraphique (Yigal Shiloh, *Excavations at the City of David I*, Jerusalem, Hebrew University of Jerusalem – Institute of Archaeology, 1984). (ndlr : voir à ce sujet l'article de J. Cahill dans ce même numéro, pp 102ss.) Depuis les fouilles de Shiloh, le rapprochement stratigraphique entre la poterie du 10e s. et cette structure a été régulièrement remis en question, du fait que Shiloh a inutilement séparé la sous-structure de la strate XVI de sa superstructure (que Shiloh a située au 10e s). Si ces deux éléments sont réunis stratigraphiquement, alors la structure en forme de pierre à degrés date également de l'âge du Bronze tardif (voir Jane M. Cahill et David Tarler, « Excavations Directed by Yigal Shiloh at the City of David, 1978-1985 », in Hillel Geva, éds, *Ancient Jerusalem Revealed*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1994, p. 34). Dans ce cas, il ne resterait sur cette zone que peu d'emplacements comportant de la poterie du 10e s. Cahill, une des rares à avoir étudié la poterie de ces emplacements de façon approfondie, confirme la date du 10e s. et soutient l'idée de la présence d'une ville à Jérusalem à cette époque (voir son article, « It Is There: The Archaeological Evidence Proves It », *Biblical Archaeology Review* 24, 1998, pp. 34-41, 63).

[4] David Ussishkin, « Where is the Tenth Century? » (exposé présenté à la rencontre annuelle de la Société de Littérature Biblique, San Francisco, novembre 1997).

Ussishkin admet cependant que l'on n'a pas trouvé grand-chose de plus à l'âge du Bronze tardif, une période d'occupation prospère[5] comme nous l'apprennent les lettres d'Amarna[6]. Comme Jérusalem a été continuellement occupée, il est fort possible que peu d'éléments aient survécu à ces périodes. Les fouilles de la Cité de David entreprises par Yigal Shiloh ont pu mettre à jour des petits fragments de la Jérusalem du 10e s., mais jamais l'archéologie ne pourra nous en donner une vue complète.

Lors des fouilles récentes à Beth-Shean, Amihai Mazar a démontré que, quelles que fussent les factions politiques en lutte pour le pouvoir, ce lieu avait conservé son statut de centre urbain dominant tout au long de cette période[7]. Cependant, et même si leur taille ne varie pas, un changement culturel apparaît entre les deux strates les plus tardives. Beth-Shean, malheureusement, n'offre pas de repère chronologique clair susceptible de nous aider à rattacher ce changement culturel à des phénomènes sociaux plus globaux.

---

[5] La carte des provinces du royaume de Salomon établie par Wright semble indiquer une réorganisation de presque tous les domaines tribaux traditionnels de Palestine. Cependant, dans le commentaire qui accompagne cette liste de provinces, il semble soutenir le principe d'une réorganisation moins radicale, acceptant par exemple que la province 3 pourrait encore être le domaine tribal traditionnel de Manassé. Un tel changement, aussi petit soit-il, rend cette carte nettement plus conforme aux divisions tribales antérieures supposées (G.E. Wright, « The Provinces of Solomon », *Eretz Israel* 8, 1967, pp. 60*-62*).

[6] Ussishkin, « Where is the Tenth Century? » ; voir aussi Nadav Naʾaman, « The Contribution of the Amarna Letters to the Debate on Jerusalem's Political Position in the Tenth Century B.C.E. », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 304, 1996, pp. 17-28.

[7] La dernière phase majeure rattachée à l'influence égyptienne est la strate S3 = strate inférieure VI (Voir Amihai Mazar, « Beth Shean in the Iron Age: Preliminary Report and Conclusions of the 1990-91 Excavations », *Israel Exploration Journal* 43, 1993, pp. 204-17, 223-26). Après sa destruction, une partie importante de cette strate a été reconstruite sur les mêmes lignes dans la strate S2 = strate supérieure VI. Suite à la destruction de S2, la cité a été rebâtie (S1 = strate inférieure V) d'après un « plan et une technique de construction différents » mais elle est demeurée importante. Celle-ci a également été détruite par un incendie. Traditionnellement, ces strates ont été datées entre la fin du 12e (S3) et le 10e (S1) siècle. Cette datation est étayée par une série d'échantillons de carbone 14 (voir Mazar, « Iron Age Chronology: A Reply to I. Finkelstein », *Levant* 29, 1997, p. 160) ; mais, à l'opposé, voir Israel Finkelstein, « Where is the Tenth Century? », (exposé présenté à la rencontre annuelle de la Société de Littérature Biblique, San Francisco, novembre 1997). La stratigraphie et la chronologie de Beth-Shean seront clarifiées lors de publications futures et par les fouilles à Tel Rehov, qui leur sont étroitement liées. Notre espoir est que ces sites nous livrent bientôt une chronologie nettement plus nuancée des dixième et neuvième siècles dans le domaine de la poterie. (ndlr : depuis la publication de cet article, une datation de

→

A Guézer, un autre site important pour l'étude du 10e s.[8], le début significatif de l'expansion de la cité se situe après les strates « éphémères » X et IX. La strate VIII, quant à elle, correspond à une occupation importante, bien organisée et qui se distingue par une porte à six chambres[9], deux systèmes d'enceintes et une construction monumentale. Mais la datation de la porte et, donc, de la strate VIII reste en débat. En attendant une publication définitive sur la porte de Guézer, l'étude préliminaire réalisée par John Holladay fournit suffisamment de détails sur la poterie pour permettre une reconstitution sommaire. Le remblai amené juste avant la construction de la porte contient de nombreux débris de destruction. La porte a été édifiée, utilisée et modifiée grâce à ce remblai jusqu'à sa destruction par un violent incendie. Ces deux destructions, l'une précédant la porte et l'autre qui l'anéantit, constituent les limites chronologiques à l'intérieur desquelles on peut dater la strate[10].

Si nous pouvions déterminer ce qui a causé chacune de ces destructions, nous pourrions peut-être attribuer une date absolue à la strate VIII[11] ; celle-ci, à son tour, clarifierait notre vision du 10e s. Le point de départ de la strate VIII coïncide toujours avec l'émergence

---

grains de blé et de noyaux d'olive au radiocarbone a permis de dater deux strates de Tel Rehov du 10e s.)

8 L'équivalence des portes de Hatsor, Méguiddo et Guézer, ainsi que leur attribution au 10e s., sont devenues un principe fondamental de l'archéologie de la monarchie unie (voir Yigael Yadin, « Solomon's City Wall and Gate at Gezer », *Israel Exploration Journal* 8, 1958, p. 80 ; Yohanan Aharoni, « The Stratification of Israelite Megiddo », *JNES* 31, 1972, p. 302 ; Ussishkin, « King Solomon's Palaces », *Biblical Archaeologist* 36, 1973, pp. 78-79 ; Ephraim Stern, « Hatsor, Dor and Meggido in the Time of Ahab and under Assyrian Rule », *Israel Exploration Journal* 40, 1990, p. 12). Le travail de Holladay sur la poterie a confirmé cette chronologie relative (Guézer VIII = Méguiddo VA-IVB) indépendante de 1 R 9,15 ou de l'architecture des portes (voir John S. Hollday, Jr., « Red Slip, Burnish, and the Solomonic Gateway at Gezer », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 277-78, 1990, pp. 23-70). La critique récente du travail de Holladay n'affecte en rien la synthèse présentée ci-dessus (voir Mazar, « On the Appearance of Red Slip in the Iron I Period in Israel », in Seymour Gitin, Amihai Mazar, et Ephraim Stern, éds, *Mediterranean Peoples in Transition*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1998, pp. 368-78).

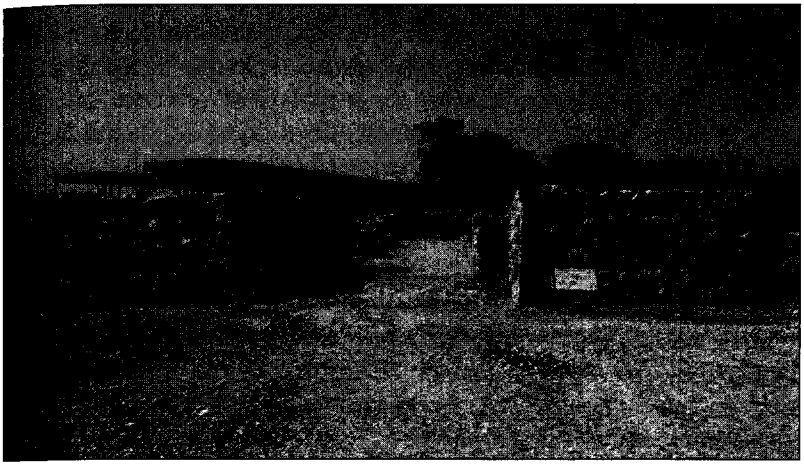
9 Cette construction caractéristique est appelée aussi parfois « à triple tenaille », et on la retrouve à Hatsor et Méguiddo (ndlr).

10 Holladay, « Red Slip », pp. 25-40, 62-63.

11 Comme le fait remarquer Ussishkin, l'ancrage extrabiblique chronologique principal pour Guézer se fonde sur l'assertion qu'elle a été détruite lors de la campagne du Pharaon Shishak en 925 av. J.-C. (voir Ussishkin, « Notes on Megiddo, Gezer, Ashdod, and Tel Batash in the Tenth to Ninth Centuries B.C. », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 277-78, 1990, p. 76) ; pour la date de

➔

de Guézer. Le passage de la strate IX à la strate VIII n'est pas simplement marqué par une croissance mais par une transformation radicale de Guézer. Les nouvelles constructions de la strate VIII sont monumentales. Mais aucun élément trouvé dans les ruines de ce site ne justifie une construction aussi massive. Alors que le reste de Guézer demeure relativement modeste, ces nouvelles constructions prouvent que ce site a changé radicalement de fonction dans la région. De petit village, il est devenu centre administratif régional[12].



Porte à triple tenaille de Hatsor (photo M. Richelle).

Shishak, voir Kenneth Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 B.C.)*, Warminster, Aris & Philips, 1973, pp. 294-302). Mais, comme Kitchen le relève de manière très convaincante, la lecture de Guézer dans cette liste est erronée ; Guézer n'est pas mentionnée dans la portion intacte de l'inscription. Mais même si nous imaginons un instant que Shishak ait détruit Guézer, il n'en demeure pas moins qu'on ne saurait quelles destructions il a réellement effectuées. Suivant la reconstruction la plus récente de Naʾaman, la porte de Guézer pourrait avoir été détruite durant les campagnes de Hazael au neuvième siècle, campagnes qui ont, selon son scénario, détruit la Méguiddo contemporaine VA/IVB (voir Naʾaman, « Historical and Literary Notes on the Excavation of Jezreel », *Tel Aviv* 24, 199, p. 127).

12 Nous définirions donc Guézer comme un « centre administratif. » Ses édifices publics monumentaux ne font pas partie d'une croissance d'ensemble de la cité. Au contraire, il semble que ces structures monumentales ont été imposées à ce site, pour qu'il puisse jouer un rôle administratif (protection, récolte des surplus, etc.) au cœur d'une région plus large. Simultanément, on trouve peu de bâtiments à usage d'habitation sur l'ensemble de la surface du site. Notre description suit ici le travail de Volkmar Fritz, qui est parvenu aux mêmes conclusions à propos de la fonction administrative de Guézer, Méguiddo et Hatsor (« Monarchy and Re-Urbanization », in Volkmar Fritz et Philip R. Davies, éds, *The Origins of the Ancient Israelite States*, Sheffield, JSOT Press, 1996).

Hatsor est un autre site que l'on a souvent considéré comme une construction du 10e s. L'époque de Hatsor commence avec la strate mineure XI, située à l'âge du Fer I et attribuée habituellement aux Israélites[13]. Après la strate XI, nous trouvons trois strates majeures (X, VIII, VI) et deux mineures (IX, VII) avant qu'un tremblement de terre ne détruise la strate VI au 8e s. La datation de la strate X est une question-clé, car entre les strates XI et X, Hatsor passe d'une colonie mineure à un centre administratif bien organisé, distingué par une porte à 6 panneaux et un mur d'enceinte[14]. Hatsor présente là un aspect similaire à celui de Guézer. Un changement fondamental intervient dans la nature du site, mais la datation de ce changement fait débat.

Durant de nombreuses années, Méguiddo a été le site le plus important pour l'étude du 10e s. Non seulement il comporte de nombreuses ruines qui pourraient appartenir à cette époque, mais sa stratigraphie et sa poterie offrent l'échelle chronologique de référence pour les autres sites. Ironie du sort, tout au long de l'histoire de sa fouille, pratiquement tout ce qui concernait sa stratigraphie ou sa chronologie a été remis en question. Malgré cela, un consensus s'est dégagé sur la stratigraphie de base du site et, à l'exception de l'une des portes, on s'accorde à peu près sur les types de poterie et d'architecture correspondant aux strates VIA, VB, VA/IVB, IVA[15].

---

[13] Voir Amnon Ben-Tor, « Hatsor », in Stern, éds, *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, New York, Simon & Schuster, 1993, p. 6060 ; Finkelstein, « The Archaeology of the United Monarchy: An Alternative View », *Levant* 28, 1996, p. 183.

[14] La destruction de la strate IX peut fournir un autre repère chronologique très utile. Les auteurs des fouilles prétendent qu'elle atteste une destruction par Ben-Hadad I au début du 9e s. (voir Amnon Ben-Tor et Doron Ben-Ami, « Hatsor and the Archaeology of the Tenth Century B.C.E. », *Israel Exploration Journal* 48, 1998, pp. 1-37 ; Ben-Tor, « Hatsor », p. 606 ; et Yadin, *Hatsor: The Head of All Those Kingdoms*, Londres, British Academy, 1972, p. 143). Dans ce cas, la strate X devrait probablement dater du milieu ou de la fin du 10e s. Curieusement, Naʾaman ignore Hatsor dans sa description de la campagne de Hazael (Naʾaman, « Historical and Literary Notes »). L'étude récente d'Annabel Zarzeki-Peleg propose une corrélation entre Hatsor X-IX et Méguiddo V-IV, mais ceci n'apporte aucune solution au débat sur la chronologie absolue (voir Annabel Zarzeki-Peleg, « Hatsor, Jokneam and Megiddo in the Tenth Century B.C.E. », *Tel Aviv* 24, 1997, p. 284 ; voir aussi Ben-Tor et Ben-Ami, « Hatsor »).

[15] A Méguiddo, la strate VIA correspond à une grande cité caractérisée par « des structures résidentielles très serrées, quelques édifices publics et une porte ». Méguiddo VIA a connu une destruction massive. Sur ses ruines a surgi un village sans enceinte (strate VB) et à l'architecture sommaire. Ce qui lui a succédé (strate VA-IVB) a été édifié come un centre administratif bien organisé (voir

➔

La strate VA-IVB, traditionnellement attribuée au 10e s., contient une série de « palais » (6000, 1723) et d'autres bâtiments publics. Dans la section nord, les fouilleurs ont également trouvé un emplacement de culte situé à l'ouest de la zone où se trouve la porte, juste à l'intérieur de la cité[16]. Cet édifice abritait une cachette (L.2081) recélant des objets de culte tels que des porte-encens, des autels en pierre à chaux et un grand bol rempli d'astragales[17].

La datation de la strate VA-IVB est au cœur du débat sur l'archéologie du 10e s. Pour la fixer, le fragment d'une stèle de Shishak érigée à Méguiddo s'avère capital. Ce fragment, si on le rapproche de la liste contemporaine des campagnes de Shishak découverte à Karnak, confirme de façon presque certaine que Shishak a bel et bien mené campagne dans cette région à la fin du 10e s. Malheureusement, comme le fragment a été retrouvé *ex situ*, il ne nous est d'aucune utilité pour dater de façon absolue une strate spécifique de la fin du 10e s. Shishak a détruit Méguiddo, soit lors de la destruction massive de la strate VI, soit lors de la destruction bien plus limitée de la strate VA-IVB[18].

---

note 12). Les structures de la strate VA-IVB ont été partiellement anéanties par le feu mais très rapidement reconstruites. La strate IVA qui en résulte est organisée de la même manière, avec en plus d'immenses complexes « stables » et une fortification intérieure et extérieure (voir Shiloh, « Megiddo », in Stern, éds, *New Encyclopedia*, p. 1016).

16 Gordon Loud, *Megiddo II*, *OIP* 62, Chicago, Chicago University Press, 1948, p. 44, figs 100-102, pls 88-91.

17 Yadin déclara, pour sa part, que le Palais 6000, situé au nord, faisait en réalité partie d'un mur d'enceinte de cette strate, qui courait en certains endroits sous le mur d'extérieur et d'intérieur (voir Yadin, « A Rejoinder », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 239, 1980, p. 19). Yadin et Shiloh rattachent ce mur d'enceinte, jamais découvert par les fouilleurs de Chicago, à la partie primitive de la porte à six chambres (*ibid.*, p. 19 ; Yigal Shiloh, « Solomon's Gate at Megiddo as Recorded by Its Excavator, R. Lamon, Chicago », *Levant* 12, 1980, pp. 69-76). Ussishkin affirme, lui, que la porte à six chambres n'a été utilisée qu'au moment de la strate tardive IVA (Ussishkin, « Was the 'Solomonic' City Gate at Megiddo Built by King Solomon? », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 239, 1980, pp. 2-18 ; voir, comme réponse, Yadin, « A Rejoinder »). La position d'Ussishkin tendrait à affaiblir le lien entre les portes de Guézer VIII, Méguiddo VA-IVB et Hatsor X, qui était jusqu'alors le soutien essentiel d'une chronologie relative du début de l'âge du Fer II. Contrairement à l'époque de Yadin, cependant, la connexion entre Hatsor X, Méguiddo VA-IVB et Guézer VIII ne s'appuie plus uniquement sur l'architecture comparée des portes (voir Holladay, « Red Slip », et Ben-Tor et Ben-Ami, « Hatsor »).

18 Pour le lien entre Shishak et la strate VI, voir Finkelstein, « Archaeology », p. 183 ; de même, Na'aman sous-entend ce lien (voir son article « Historical and Literary Notes », p. 126).

Enfin, même si le site de Taanach n'apporte pas grand-chose de plus à notre examen des principaux centres urbains du 10e s., il nous offre le meilleur point de repère possible pour une chronologie absolue. Taanach ne comporte que peu de strates, mais il apparaît dans la liste des sites détruits par Shishak. Les strates IA et IB datent de la fin du 12e s., comme Méguiddo VIIA. Elles sont donc trop anciennes pour le 10e s., quelles que soient les chronologies proposées[19]. Un intervalle important sépare ces strates de l'âge du Fer I de la strate détruite suivante, la strate IIB[20]. Les traces d'occupation de part et d'autre de la strate IIB sont très brèves, avec peu de signes de destruction. Etant donné que Shishak mentionne spécifiquement avoir détruit Taanach lors de sa campagne en Palestine, il semble que Taanach n'ait qu'un seul niveau de destruction compatible avec la campagne de Shishak en 925 av. J.-C. – la strate IIB[21].

Si l'on situe la destruction de la couche IIB à Taanach au 10e s., plusieurs conclusions peuvent être tirées de ce rapide survol des principaux tells[22]. Sur une courte période, Guézer, Hatsor et Méguiddo

---

[19] Finkelstein qualifie la destruction de Méguiddo VIIA en 1135 « de point de repère chronologique fiable » (*ibid.*, « Archaeology », p. 182) ; les équivalences entre Méguiddo et Taanach ont été réalisées avec beaucoup de soins par Walter E. Rast, *Taanach I*, Cambridge, American Schools of Oriental Research, 1978. Ce rapprochement a été récemment remis en question par Finkelstein, qui estime que la destruction de la strate IB n'est pas équivalente à Méguiddo VIIA, mais à Méguiddo VIA. C'est pourquoi elle pourrait combler le vide et être la strate détruite par Shishak. Pour ce faire, cependant, Finkelstein est obligé de prendre une mesure méthodologiquement indéfendable : rejeter des fouilles tous les tessons de poterie qui ne correspondent pas. Ce décalage chronologique de Taanach IB va directement à l'encontre, tant de la grande majorité des éléments de poterie retrouvés sur les lieux de vie des bâtiments IB que, comme Finkelstein se doit de le reconnaître, de la relation stratigraphiquement proche des strates IA et IB (voir Finkelstein, « Notes on the Stratigraphy and Chronology of Iron Age Ta'anach », *Tel Aviv* 25, 1998, pp. 208-18).

[20] L'unité architecturale principale de la strate IIB était le « bâtiment cultuel » contenant une poterie pratiquement identique à celle du *Locus* 2081, le bâtiment de culte de Méguiddo VA-IV. A Taanach se trouvait un bol plein d'astragales, tout comme à Méguiddo (voir Rast, *Taanach I*, fig. 97a, pp. 24-26, 34, Table I).

[21] Lawrence E. Stager, « Shishak and Solomon », (exposé lu à la rencontre annuelle de la Société de Littérature Biblique, San Francisco, novembre 1997). Avec Taanach comme repère de chronologie absolue, la chronologie relative se met en place. Comme Rast le démontre de façon très convaincante, Taanach IIB est équivalent à Méguiddo VA-IVB. Holladay et Mazar concluent que Méguiddo VA-IVB est contemporain de Guézer VIII et Beth-Shean S1 = strate inférieure V.

[22] En revanche, Finkelstein appuie sa chronologie sur une autre équation. Il conclut que la chronologie à Méguiddo devrait être fondée sur les fouilles à Jizréel, dont la poterie ressemble de très près à celle de Méguiddo VA-IVB (selon Orna Zimboni, « The Iron Age Pottery from Tel Jezreel – An Interim Report », *Tel*

➔

passent de l'état de modestes établissements à celui de villes fortifiées, avec des murs d'enceinte et des portes à six chambres, toutes construites sur le même modèle. De plus, en nous fondant sur Taanach, nous pouvons affirmer que cela s'est produit au milieu du 10e s. La Palestine d'alors connaît un processus de croissance et d'urbanisation[23].

Cet instantané de la région au 10e s. doit être nuancé en prenant conscience que, même si, dans l'ensemble, les principaux centres urbains de Palestine présentent une homogénéité culturelle significative, des méthodes de fortification ou des styles de poterie semblables ne délimitent pas forcément des ensembles politiques ou sociaux[24]. A d'autres époques, avec une population plus importante et une homogénéité culturelle identique en Palestine, les tracés des frontières s'avèrent très variables. Par exemple, l'âge du Bronze moyen est lui aussi une période d'émergence, d'urbanisation. Ashkelôn, Kabri et Hatsor à cette époque dépassent largement Guézer, Méguiddo et Hatsor au 10e s. Les similitudes culturelles entre fortifications sur les sites du Bronze moyen (remparts en terre, portes à trois piliers, etc.) sont au moins aussi contraignantes que celles du 10e s., mais peu en déduisent pourtant l'existence d'un seul Etat régional. Seuls des textes

---

Aviv 19, 1992, p. 69 ; pour des formes de Jizréel plus tardives que Méguiddo VY-IVB, cependant, voir Zarzechi-Peleg, « Hatsor, Jokneam, and Megiddo », pp. 284-87). Mais même si les comparaisons de poterie s'avéraient exactes, il n'y a aucune raison que Jizréel soit le point de repère du 10e s. Aucun texte contemporain ne fait directement référence à la fondation ou à la destruction de Jizréel. La poterie des remblais de Jizréel représente les âges du Bronze moyen, du Bronze récent et du Fer I (voir Zimboni, « Clues from the Enclosure-Fills: Pre-Omride Settlement at Tel Jezreel », *Tel Aviv* 24, 1997, p. 85) ; ce site n'est pas d'une seule période, ne comporte pas une bonne suite de niveaux superposés, et on ne peut le situer par rapport à aucun texte extra-biblique. Pour une critique plus complète de la chronologie révisée de l'âge du Fer de Finkelstein, voir Mazar, « Iron Age Chronology », et Ben-Tor et Ben-Ami, « Hatsor », pp. 30-33.

[23] A laquelle s'ajoute la croissance dans les hauts plateaux, révélée par de récentes études (voir Finkelstein, « The Emergence of the Monarchy »).

[24] Pour prendre un exemple bien connu, les Indiens Hopi-Tewa Pueblos révèlent des styles de poterie identiques mais des frontières très claires entre les groupes (M.B. Stanislawski et B.B. Stanislawski, « Hopi and Hopi-tewa Ceramic Tradition Networks », in Ian Hodder, éds, *The Spatial Organization of Culture*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1978, pp. 225-26). De plus, comme le démontre le travail de Hodder au Kenya, des différences marquées dans la décoration ne sont pas nécessairement les signes de frontières sociales que les archéologues supposent (Hodder, « Simple Correlations between Material Culture and Society: A Review », in Hodder, éds, *Spatial Organization*, pp. 3-24 ; Hodder, *Reading the Past: Current Approaches to Interpretations in Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 3).

peuvent nous aider à décider si nous devons parler, pour Méguiddo, d'une cité-Etat ou d'un centre régional appartenant à un ensemble beaucoup plus vaste.

3. Le contexte du 10e siècle : les textes

Ces dernières années, des chercheurs s'en sont pris au texte biblique, prétendant qu'il ne peut en aucun cas fournir des informations historiques sur le 10e s. Les textes sont considérés comme très tardifs et donc non fiables en tant que sources historiques[25]. Pourtant, au vu de la difficulté à rapprocher des types de cultures matérielles et des formes de vie sociale à partir de matériaux archéologiques, il vaut la peine de chercher à savoir si certains textes bibliques viennent de l'époque, ou mentionnent des sources proches des événements, qu'ils prétendent décrire. Si nous parvenons à trouver de telles sources, nous pourrons alors porter notre analyse sur le terrain de l'archéologie historique, mieux à même d'aborder les questions de développement social.

Grâce à l'examen du texte biblique, j'aimerais avancer l'idée que plusieurs passages dénotent une connaissance authentique des événements politiques du 10e s. Ces textes fournissent des détails qui n'auraient guère pu être conçus de toutes pièces au 6e s. J'en veux pour preuve le récit de la campagne de Shishak contre la ville de Juda et la cité de Jérusalem, tel qu'il nous est rapporté par le Deutéronomiste. Que cet événement serve un dessein théologique est indéniable, mais la référence à la même invasion dans un bas-relief égyptien contemporain indique que, même si le texte biblique a été écrit plus tard, l'auteur deutéronomiste a dû faire usage de certaines sources pour pouvoir raconter une invasion égyptienne de cette époque précise. Que cela soit qualifié d'histoire, de théologie ou de propagande, il est fort peu probable que l'on ait simplement fabriqué cet événement au 7e ou au 6e s.

Dans le même ordre d'idées, certains éléments de la liste des provinces de 1 R 4 seraient totalement inconcevables à une période

---

[25] Thomas L. Thompson, *The Early History of the Israelite People: From the Written and Archaeological Source*, Leiden, E.J. Brill, 1992, pp. 391 et 423 ; John Van Seters, *In Search of History*, Winona Lake, Eisenbrauns, 1997, p. 302 ; pour un résumé, voir Gary N. Knoppers, « The Vanishing Solomon: The Disappearance of the United Monarchy from Recent Histories of Ancient Israel », *Journal of Biblical Literature* 116, 1997, pp. 19-44, et Baruch Halpern, « Erasing History – The Minimalist Assault on Ancient Israel », *Bible Review* 11, N° 6, 1995, pp. 26-35, 47.

plus tardive. Cette liste décrit la nomination de fonctionnaires dans douze districts administratifs, chacun ayant la responsabilité de pourvoir à une partie de l'approvisionnement de la maison de Salomon. Je suis en plein accord avec A. Alt et G.E. Wright : cette liste date du 10e s. plutôt que du 7e ou du 6e. Ainsi, pour reprendre un exemple examiné ci-dessus, Taanach est citée comme faisant partie de la cinquième province. Or ce site a été détruit par Shishak et n'est jamais redevenu une cité de quelque importance. Un scribe plus tardif n'aurait certainement pas cité une ruine à peine habitée comme Taanach dans une liste incluant Méguiddo et Beth-Shean.

L'importance de cette liste réside dans ses indications concernant les divisions en provinces. Soit Salomon a tenu compte des clivages tribaux sans trop les modifier, soit il a radicalement réorganisé le tout, anéantissant la structure tribale et imposant les structures administratives d'un nouvel Etat[26]. Wright soutenait cette dernière proposition. Mais en y regardant de plus près, son article ne parvient pas à étayer l'idée d'un « changement radical » du système tribal[27], et nous ne pouvons que tomber d'accord avec W.F. Albright lorsqu'il affirme : « La réorganisation Salomonique... suit les anciennes divisions tribales d'aussi près que le permettent les nouvelles conditions établies par les conquêtes de David et le déplacement des centres de commerce, de sorte que nous pouvons sans risque partir du principe que David a organisé son système fiscal sur une base tribale »[28].

---

26 Albrecht Alt, « Israel's Gaue unter Salomo », in *ibid.*, éds, *Alttestamentliche Studien Rudolf Kittel zum 60. Geburtstag*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1913, pp. 1-19 ; G. Ernest Wright, « The Provinces of Solomon », *Eretz-Israel* 8, 1967, pp. 58*-68*.

27 La carte des provinces établie par Wright semble indiquer une réorganisation de presque toute la zone tribale traditionnelle en Palestine. Pourtant, dans le commentaire qu'il donne de cette liste, il semble être en faveur d'une refonte moins radicale. Il admet par exemple que la province 3 reste la zone tribale traditionnelle de Manassé. Un tel changement, quoique mineur, rend cette carte nettement plus compatible avec les divisions tribales antérieures supposées (G.E. Wright, « The Provinces of Solomon », *Eretz Israel* 8, 1967, pp. 60*-62*).

28 William F. Albright, « The Administrative Divisions of Israel and Judah », *Journal of the Palestine Oriental Society* 5, 1925, p. 20 ; pour la discussion plus récente sur les districts salomoniques, voir Gabrielle Vera Novacek, « Lines of Division and Monumental Aspirations: King Solomon's Administrative Districts and the Early Israelite State », (B.A. Thesis, Harvard University, 1999). Novacek, de façon convaincante, montre des décalages mineurs dans les frontières entre les divisions salomoniques et les listes tribales dans Josué. Pourtant, je ne peux accepter sa conclusion générale, qui prétend que ceci reflète un changement en direction d'une administration fondée sur les territoires.

Avant même David et Salomon, Saül est décrit comme le premier roi de la monarchie unie par le ou les auteur(s) de *1 Samuel*. Comme Saül n'est mentionné par aucun texte ancien extra-biblique, certains pourraient contester la valeur historique des textes qui décrivent son arrivée au pouvoir. Il est évident, bien sûr, que ces passages sont porteurs d'enseignements théologiques particuliers[29]. Mais le cadre qui leur est donné ne peut relever que de la fin du 11e, ou du début du 10e s. L'élément contextuel-clé, dans ces récits, est la présence des Philistins en tant que principaux ennemis d'Israël. L'ensemble des fouilles archéologiques des cinq cités Philistines a mis en évidence des périodes de grande puissance, et d'autres où elles furent beaucoup plus faibles. Ekron, où ont eu lieu les fouilles les plus importantes des couches philistines, présente une décroissance radicale entre le début et la fin du 10e s.[30] Il ne peut s'agir d'une coïncidence, fort improbable, entre un texte du 6e s. et un événement du 10e ; le texte biblique offre une raison tout à fait plausible de cet effondrement de la pentapole des Philistins.

4. Théorie de la formation de l'Etat : le schéma standard

Nous n'avons qu'à peine effleuré certains vrais débats concernant la chronologie archéologique et l'interprétation biblique. Pourtant, presque tous ces débats se situent au sein d'un même cadre méthodologique. En partant de ce cadre commun, les scientifiques tentent de placer les sociétés anciennes dans un nombre limité de catégories à partir de leur taille, des couches sociales qui les composent, et du développement de leurs institutions. Des chercheurs ont essayé de situer la société du 10e s. dans l'une de ces catégories à l'aide des textes bibliques et des strates archéologiques, en espérant ainsi en déduire d'autres aspects de cette société.

Pour comprendre l'origine des théories sur l'apparition de l'Etat, nous pouvons remonter jusqu'à l'œuvre de Friedrich Engels. Selon lui, l'augmentation de la densité de la population dans la Grèce antique fait partie d'un changement de mode de production. Avec la montée des commerçants et du pouvoir de l'argent, les divisions de classes ont commencé à supplanter les séparations autrefois fondées sur les

---

[29] Baruch Halpern, *The Constitution of the Monarchy in Ancient Israel*, Chico, Scholars Press, 1981.

[30] Trude Dothan et Seymour Gitin, « Miqne, Tel (Ekron) », in Stern, éds, *New Encyclopedia*, p. 1056.

liens de famille, qui régissaient jusque-là l'ordre social. Ces divisions de classes ne pouvaient être maintenues que par l'usage de la force, afin de maintenir la classe exploitée à sa place. C'est ainsi que la classe dominante a développé des structures étatiques qui renforçaient sa propre idéologie et lui conservaient son statut d'élite économique. En fonction de cette nouvelle donne des classes sociales, les gens au pouvoir ont alors remplacé les anciennes divisions gentilices par des regroupements territoriaux[31].

Bien qu'il existe beaucoup d'autres théories sur la formation de l'Etat, certains aspects de celle d'Engels ont été retenus dans la recherche sur l'ancien Etat israélite. Premièrement, la conception de l'Etat selon Engels, c'est-à-dire une société au territoire défini et fondée sur des classes, continue à prédominer. Deuxièmement, à l'instar de celle d'Engels, les théories modernes sur la formation de l'Etat considèrent les sociétés comme des systèmes. Les changements dans un seul des domaines-clés (dans le cas d'Engels, l'économie) sont censés avoir des répercussions systémiques qui régulent les autres institutions d'une société[32]. Des sociétés identiques quant à des variables-clés sont considérées comme l'étant également dans bien d'autres domaines. En résumé, un changement fondamental survient entre sociétés pré-étatiques et sociétés étatiques.

Les travaux influents de Morton Fried et Elman Service ont encore fait progresser l'idée de ce changement fondamental. Fried a rattaché le développement de l'Etat au concept d'une société répartie en plusieurs strates. Dans la société égalitaire antérieure, fort peu de mécanismes s'avéraient nécessaires pour maintenir la structure sociale, à l'exception des liens naturels biologiques. L'élévation d'un groupe familial au-dessus des autres, le passage de la propriété collective à la propriété privée ont cependant requis certaines structures permettant de maintenir la répartition du pouvoir et de la propriété. Comme Fried pensait que les structures familiales n'étaient pas assez puissantes pour maintenir l'organisation de la société en plusieurs composantes, les groupes humains concernés ont créé alors des structures d'autorité étatiques. Une société ne pouvait que s'organiser en

---

[31] Friedrich Engels, *The Origin of the Family, Private Property, and the State*, trad. par A. West, 1884 ; New York, Norton, 1972, pp. 231-33. Traduction française : *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*, Paris, Editions sociales, 1952, cf. les chapitres 4 et 5.

[32] Cette tendance persistante à voir les sociétés comme des unités systématiquement connectées, par analogie avec les organismes biologiques, serait plutôt à attribuer à Emile Durkheim et sa description de la solidarité des sociétés (*De la division du travail social*, Paris, PUF, 8e éd., 1967 [1897]).

Etat, ou se répartir en tribus. L'Etat selon Fried n'est plus organisé en fonction des liens familiaux, c'est un complexe où le pouvoir social « s'organise sur une base supra-familiale »[33].

Service n'a pas décrit explicitement l'Etat dans son ouvrage majeur sur l'organisation sociale, mais le modèle qu'il a proposé a fourni plusieurs éléments qui ont retenu l'attention. En particulier, l'évolution de la tribu vers la chefferie puis vers l'Etat. Plus les sociétés voyaient croître la densité de leur population, plus leur organisation sociale se complexifiait. Les clans familiaux s'assemblaient en tribus, soudées entre elles en ligues tribales. Au fur et à mesure que leur population croissait, ces tribus éprouvaient le besoin d'un centre de coordination permanent, dirigé par un chef. En coordonnant les ressources et en redistribuant les marchandises entre les tribus, le chef et sa famille gagnaient en prestige. Lorsqu'une force extérieure, telle une guerre, provoquait l'intensification de ces échanges, les forces centripètes indispensables à la formation de l'Etat se trouvaient mises en place[34].

Les idées de Fried et de Service influencent toujours la manière dont on décrit l'émergence des Etats en archéologie syro-palestinienne. Néanmoins plusieurs scientifiques ont poursuivi les recherches sur l'Etat ancien. Pour Henri Claessen, par exemple, un problème est que l'on sous-estime le temps qu'il faut pour passer d'une société préétatique, fondée sur la famille, à un Etat défini par un territoire, pratiquant la division du travail à un niveau avancé, et arrivé au stade ultime de développement. Selon sa typologie, l'Etat primitif « embryonnaire » est caractérisé par la domination persistante des liens familiaux dans le domaine politique, alors que l'Etat primitif « typique » équilibre les liens familiaux et territoriaux ; il est administré par des

---

[33] Morton Fried, *The Evolution of Political Society*, New York, Random House, 1967, pp. 22, 185, 191, 238. Dans le scénario de Fried, la structure résultante doit ensuite développer une idéologie, un concept de légitimité qui permette de duper les groupes moins privilégiés et de les amener à accepter la continuation d'un accès inéquitable aux moyens de production. Comme la stratification de Fried est uniquement basée sur la division relativement simple menant à la propriété privée (un élément apparaissant tant dans les sociétés étatiques que dans les autres), il est difficile de voir comment une quelconque société pourrait ne pas finir par former un Etat, ou comment un Etat, une fois formé, pourrait s'effondrer. Fried définit très clairement l'Etat, explique le processus de sa formation, mais ne tient pas compte des oscillations entre les formes sociétales visibles du monde antique.

[34] Elman Service, *Primitive Social Organization*, New York, Random House, 1971, pp. 102, 134, 140-41.

agents désignés et les relations familiales n'ont qu'une influence accessoire[35].

Ce genre de théorie sur la formation de l'Etat a dominé la littérature récente concernant les sociétés de Syro-Palestine. Dans un survol récent de la question (Thomas E. Levy, éds, *The Archaeology of Society in the Holy Land*), plusieurs archéologues appliquent le paradigme tribu-chefferie-Etat à des périodes allant des chefferies du Chalcolithique aux Etats de l'âge du Fer II. On retrouve constamment l'assimilation des structures fondées sur la famille à des formes d'organisation pré-étatiques, et l'hypothèse selon laquelle le changement fondamental qu'apporte l'Etat est la réorganisation de la société en fonction d'autres lieux d'autorité. Même si Norman Yoffee tente de « débroussailler » certaines des implications systémiques de cette terminologie dans le dernier chapitre du livre, une double-équation domine : entre autorité fondée sur la famille et organisation pré-étatique d'une part, et d'autre part entre autorité territoriale et organisation en Etat[36].

---

35 Henri J. M. Claessen et Peter Skalnik, « The Early State: Theories and Hypotheses », in *ibid.*, éds, *The Early State*, La Haye, Mouton, 1978, pp. 21-23 ; *ibid.*, « *Ubi sumus?* The Study of the State Conference in Retrospect », in *ibid.*, éds, *The Study of the State*, La Haye, Mouton, 1981, pp. 471-85. Les deux volumes édités par Claessen et Skalnik présentent également une grande variété d'autres opinions sur la formation de l'Etat, qui est un champ de théorie anthropologique très vaste et en perpétuel développement. Toutes ces théories font une distinction entre la formation d'Etat primaire et secondaire. Les Etats primaires sont entièrement créés par des processus internes. Par contre, la formation d'Etats secondaires est accompagnée ou produite par interaction avec d'autres sociétés, parvenues au stade d'Etat (voir par exemple Fried, *Evolution*, pp. 231, 242). La distinction entre ces types d'états est particulièrement significative dans l'étude d'Israël, qui, s'il était réellement un Etat, le fut de façon secondaire. Alors que les quelques Etats primaires (Mésopotamie, Egypte, Chine, Amérique centrale) ont subi des processus de développement interne très longs, la majorité des Etats plus tardifs ont bénéficié des idées et des institutions de ces sociétés primaires. Des Etats secondaires pouvaient sans autre raccourcir ou sauter des étapes entières, souvent considérées comme essentielles dans le développement des Etats primaires. Cette distinction a été appliquée à l'âge du Bronze ancien en Syro-Palestine par Douglas Esse, dans « Secondary State Formation and Collapse in Early Bronze Age Palestine », in P. de Miroschedji, *L'urbanisation de la Palestine à l'âge du Bronze ancien*, BAR International Series 527, Oxford, B.A.R., 1989.

36 Thomas E. Levy et Augustin F.C. Holl, « Social Change and the Archaeology of the Holy Land », in Thomas E. Levy, éds, *The Archaeology of Society in the Holy Land*, New York, Thomas E. Levy, 1995 ; voir aussi les articles suivants dans le même volume : Levy, « Cult, Metallurgy and Rank Societies – Chalcolithic Period (ca. 4500-3500 B.C.E.) » ; Holladay, « The Kingdoms of Israel and

➔

On retrouve le même processus de développement de l'Etat primaire (il paraîtrait plus approprié de parler d'Etat secondaire) dans des études consacrées exclusivement à la formation de l'ancienne Monarchie israélite. Par exemple, dans sa monographie sur le sujet, Frank Frick estimait que l'Israël pré-monarchique devait avoir été une chefferie. A partir des recherches de Service, il considérait celle-ci comme l'excroissance naturelle d'une société organisée de façon tribale, caractérisée par certaines fonctions de redistribution et se maintenant grâce aux qualités charismatiques de son chef. L'autorité y reposait sur les liens de parenté, ce qui rendait l'unité entre ces entités tribales faible, fluctuante et en évolution constante. Confrontés à l'opposition structurée des Philistins, les Israélites se sont élevés au-dessus de l'organisation sociétale fondée sur la parenté, et sont passés de la chefferie à l'organisation en Etat, comparativement plus efficace[37].

Selon la présentation de Frick, lors des guerres contre les Philistins et d'autres peuplades, David a conquis de nouveaux territoires et les a répartis entre ses vassaux. Ils sont devenus des propriétaires terriens d'un nouveau type, affranchis des allégeances familiales. En même temps, les pressions démogaphiques exigeaient la mise sur pied de nouvelles stratégies permettant une répartition équitable des risques agricoles. Vers la fin du règne de David, l'ensemble de ces facteurs a permis de remplacer l'organisation tribale fondée sur la famille par un nouvel Etat[38].

Dans son étude antérieure, Israel Finkelstein a également soutenu l'idée du développement d'une société israélite évoluant selon le processus tribu-chefferie-Etat. Il a décrit le règne de Saül comme une chefferie, et affirmé que David avait édifié un « Etat hétérogène multi-ethnique » avec « une administration développée ». Finkelstein a opéré cette distinction en se fondant sur des perspectives théoriques, principalement sur l'idée que la chefferie était une organisation de type familial et donc, contrairement à l'Etat territorial, tendait vers la fragmentation[39]. Il a souligné également que l'éta-

---

Judah: Political and Economic Centralization in the Iron IIA-B (ca. 100-750 B.C.E.) » ; et Norman Yoffee, « Conclusion: A Mass in Celebration of the Conference ».

[37] Frank S. Frick, *The Formation of the State in Ancient Israel*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1985, pp. 58-60, 66-68.

[38] *Ibid.*, pp. 191, 196, et 203.

[39] C'est là un des points principaux repris par Ronald Cohen dans sa discussion de l'état. Selon Cohen, l'état primitif était différent des structures qui l'avaient précédé par sa capacité à résister à la division (*ibid.*, « State Origins: A Reap-

➔

blissement par David d'une capitale à Jérusalem fut un événement fondateur de l'Etat d'Israël du 10e s. Après avoir examiné bon nombre des causes possibles de la formation de l'Etat avancées par Claessen, Finkelstein a décidé que le conflit provoqué par les désirs d'expansion des Philistins avait été l'impulsion majeure permettant de passer d'une forme tribale d'organisation à la formation d'un Etat[40].

Selon ce modèle, le jeune Etat israélite avait besoin de nouvelles forces pour maintenir unis les groupes si disparates qui occupaient son territoire. Kenneth Whitelam affirmait que les dirigeants du nouveau royaume israélite, privés des liens familiaux traditionnels, ont alors bâti des portes monumentales, créé des structures administratives, et composé dans un but de propagande les récits de leur accession au pouvoir afin d'imposer leur nouveau régime aux anciens chefs de tribus et à la population dans son ensemble[41].

Cependant David Jamieson-Drake, tout en travaillant dans le même cadre théorique, concluait pour sa part que l'ancien Israël n'a jamais franchi ce seuil d'étatisation durant le 10e s. Dans son analyse des « écoles de scribes », il prétend qu'il n'existait pas d'Etat israélite au 10e s. et que la société judéenne ne présente pas les traits caractéristiques d'un Etat avant la fin du 8e, voire du 7e s. Selon lui, l'œuvre de David et de Salomon représente au mieux le passage d'une société faiblement structurée au statut de chefferie. Ce n'est qu'au 8e s., avec

---

praisal », in Claessen and Skalnik, éds, *The Early State*, Paris-La Haye-New York, Mouton, 1978, p. 35).

40 Israël Finkelstein, « The Emergence of the Monarchy in Israel: The Environmental and Socio-Economic Aspects », *Journal for the Study of the Old Testament* 44, 1989, pp. 48, 63. Bien que la chronologie de Finkelstein ait changé depuis cet article, sa théorie sur la formation de l'Etat demeure typique de cette approche. Il écrit : « Mon approche de ces questions ne diverge pas du courant principal de la recherche sociopolitique, selon laquelle un véritable Etat se caractérise par une société bien stratifiée, dirigée par une administration publique spécialisée, elle-même conduite par une classe régnante qui s'étend au-delà des cercles familiaux immédiats du souverain. Les systèmes d'écriture sont la caractéristique d'un véritable Etat, tout comme le sont une production industrielle organisée et la construction de structures monumentales servant des objectifs de propagande et de légitimation aussi bien que de fonctions pratiques ». I. Finkelstein, « State Formation in Israel and Judah: A Contrast in Context, A Contrast in Trajectory », *Near Eastern Archaeology* 62, 1999, p. 39.

41 Kenneth Whitelam, « Symbols of Power: Aspects of Royal Propaganda in the United Monarchy », *Biblical Archaeologist* 49, 1986, pp. 166-73. Il semble plus opportun de parler de l'argumentation de Whitelam en 1986 au passé, vu les changements évidents apparus dans son ouvrage de 1996 (voir *ibid.*, *The Invention of Ancient Israel: The Silencing of Palestinian History*, New York, Routledge, 1996).

l'avènement d'Ezéchias et l'expansion de Jérusalem, que Juda aurait commencé à évoluer vers un Etat mineur[42].

Ces deux reconstructions du statut politique de la société du 10e s. s'appuient sur une série de caractéristiques. Pour Jamieson-Drake et Finkelstein lui-même dans ses articles les plus récents, l'absence de centres urbains importants permet de situer la société du 10e s. dans la catégorie « tribu ». L'étude récente de Jamieson-Drake en déduit que la société du 10e s. n'avait pas la « masse critique » nécessaire à l'entretien d'écoles de scribes du type de celles qui existaient en Egypte. A partir des mêmes séries de critères, Holladay arrive à une conclusion quelque peu différente. Il estime pour sa part que la société du milieu du 10e s. est suffisamment importante et diversifiée pour être reconnue comme un « Etat »[43].

Chacune de ces reconstitutions a appliqué une même définition de l'Etat en s'appuyant sur un ensemble de caractéristiques, pour décider si la société du 10e s. a atteint un palier dans son développement. Un palier impliquant une transition systémique majeure : le passage d'une autorité fondée sur les liens familiaux à une autorité s'exerçant sur un territoire. Même si l'on diverge sur la façon de le décliner, un accord général semble se dessiner quant au cadre théorique de base de la formation de l'Etat. La majorité semble reconnaître le clivage entre un Etat défini territorialement, les tribus fondées sur les liens de famille et les chefferies.

---

42 David W. Jamieson-Drake, *Scribes and Schools in Monarchic Judah: A Socio-Archaeological Approach*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1991, pp. 134-44 ; du même avis, voir également Finkelstein, « State Formation », p. 42.

43 Holladay tente « ... de développer l'analyse – et une partie de la synthèse – en se basant uniquement sur l'archéologie elle-même... n'acceptant comme preuves historiques que les éléments de sources contemporaines ». Les causes de telles restrictions dans sa présentation sont d'une part l'âge tardif du texte biblique et d'autre part la confiance qu'il place dans l'archéologie et l'anthropologie modernes (Holladay, « The Kingdoms of Israel and Judah: Political and Economic Centralization in the Iron IIA–B [ca. 1000-750 B.C.E.] », in *The Archaeology of Society in the Holy Land*, T.E. Levy, éds, New York, Facts on File, 1995, p. 368). Dans sa tentative de démontrer la nature de l'organisation politique, Holladay ne parvient pas à s'en tenir à ses propres principes et utilise implicitement le texte biblique pour étayer le cœur de sa présentation. Son organigramme mentionne Jérusalem comme « le siège principal du gouvernement » et Hatsor, Méguiddo et Guézer comme des centres régionaux (*ibid.*, p. 373). La preuve archéologique n'offre en soi aucune base permettant d'arriver à cette conclusion. A l'opposé, à l'âge du Bronze moyen, personne ne suggère que les villes côtières fussent des centres régionaux avec Jérusalem comme capitale. Le seul moyen qui permet à Holladay de découvrir l'organisation politique de cette société ou de distinguer entre les cités-Etats, divers régimes plus importants et une nation unique, est de recourir aux données bibliques.

5. Théorie sur la formation de l'Etat : le consensus pose problème

Le débat autour de l'application de cette définition de l'Etat à l'ancien Israël révèle en réalité un problème beaucoup plus fondamental, lié à la théorie elle-même. La fusion des groupes de tribus sédentaires et nomades en une plus vaste entité représente un défi énorme pour les définitions modernes de la tribu et de l'Etat. Même si ces catégories sont clairement définies, lorsqu'elles sont appliquées à une situation particulière, leur distinction devient moins nette. Ce qui conduit à donner des valeurs très divergentes aux mêmes données textuelles et archéologiques. Ce flou est fréquent lorsque des modèles abstraits sont appliqués à des situations réelles et concrètes. Néanmoins, la fréquence du franchissement, dans les faits, des limites définies par les modèles abstraits doit nous pousser à remettre en question certaines définitions de base.

Dans un ouvrage récent, Philip Khoury et Josep Kostiner ont étudié le développement des tribus et Etats dans le Moyen-Orient d'aujourd'hui. Ils ont commencé par suivre la distinction habituelle entre l'organisation de la tribu familiale et l'organisation territoriale de l'Etat[44]. Mais leur exposé a mis en évidence l'insuffisance de ces catégories pour comprendre la situation du Moyen-Orient au cours du dernier millénaire.

Alors que ces définitions de tribu et d'Etat impliquent un changement systémique fondamental, lorsqu'une société évolue d'une forme d'organisation vers une autre, des groupes d'individus passent de la tribu à l'Etat pour revenir à la tribu, et ce à une fréquence surprenante. Ibn Khaldun lui-même le souligne : l'usage au Moyen-Orient était qu'un groupe de tribus fasse de rapides conquêtes, établisse une dynastie et que, quatre générations plus tard, un nouveau groupe de tribus prenne le pouvoir et renvoie les tribus d'origine à leur statut antérieur. De plus, une fois accompli le passage à la condition d'Etat, et même dans le cadre de grands empires ou de structures étatiques

---

[44] Philip S. Khoury et Joseph Kostiner, « Introduction: Tribes and the Complexities of State Formation in the Middle East », in *Tribe and State Formation in the Middle East, ibid.*, éds, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1990, pp. 3-4 ; voir également dans le même volume : Richard Tapper, « Anthropologists, Historians, and Tribespeople on Tribe and State Formation in the Middle East », pp. 49-51, and Thomas Barfield, « Tribe and State Relations: The Inner Asian Perspective », pp. 155-56.

modernes, les liens tribaux restent actifs à travers toute la société[45]. Bien que l'Etat impose des structures administratives vastes et complexes, les structures tribales familiales, quoiqu'estimées trop faibles pour une telle administration, fournissent en réalité l'essentiel du vocabulaire servant à désigner les relations de pouvoir. Thomas Barfield souligne que les groupes tribaux installés dans les régions de la Turquie et de l'Iran d'aujourd'hui formaient souvent de grands empires *tribaux*[46]. Service, Fried ou Engels ne pouvaient concevoir que des liens tribaux soient capables de sous-tendre des empires grands et complexes. Il en va de même de l'idée qu'une société complexe, ayant atteint le stade étatique, puisse disparaître aussi vite qu'elle s'est constituée, en un court laps de temps[47].

Distinguer entre des tribus établies à partir de liens familiaux et un Etat défini par le territoire n'est pas plus utile à la compréhension de la Palestine du 10e s. qu'elle ne l'est dans la catégorisation des sociétés du Moyen-Orient d'aujourd'hui. Malheureusement, quand on manque de preuves tangibles, on a davantage recours aux modèles et aux taxinomies comme « béquilles » ; moins les chercheurs disposent de données directes sur l'organisation d'une société ancienne, plus rigides deviennent leurs modèles hypothétiques de comportement de ses membres. Des études récentes font apparaître les problèmes fondamentaux créés par cette distinction tribu-Etat, appliquée à des sociétés de la région sur lesquelles nous sommes bien documentés. Nous nous devons donc d'être encore plus sceptiques lors-

---

45 Voir B. Tibi, « Simultaneity of the Unsimultaneous: Old Tribes and Imposed Nation-States in the Modern Middle East », in Khoury and Kostiner, éds, *Tribe and State Formation*, p. 127.

46 Barfield, « Tribe and State », pp. 164-75.

47 Récemment, plusieurs critiques sont apparues sur le modèle de progression néo-évolutionniste : groupe-tribu-chefferie-Etat. Yoffee, par exemple, affirme que ce modèle est bien trop simpliste et confond des pans distincts au sein de la société. Même s'il s'en prend essentiellement à la pertinence de la « chefferie » comme indicateur qui annoncerait ou précéderait immédiatement la formation d'un Etat, Yoffee affirme que les trajectoires économiques, sociétales et politiques variées de n'importe quelle société résistent aux tentatives de catégorisation unique (Norman Yoffee, « Too Many Chiefs? », in *Archaeological Theory: Who Sets the Agenda?*, Norman Yoffee and Andrew Sherratt, éds, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, pp. 69-71) ; critique lui aussi de l'opposition entre organisation tribale familiale et organisation territoriale étatique, Emmanuel Marx revendique des frontières territoriales dans les organisations tribales des sociétés récentes : « The Tribe as a Unit of Subsistence: Nomadic Pastoralism in the Middle East », *American Anthropologist* 79, 1977, pp. 343-363. Même point de vue chez Dale F. Eickelman, *The Middle East: An Anthropological Approach*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, 1989.

qu'on applique ce type de distinction à des sociétés dont nous savons comparativement moins de choses.

6. Théorie sur la formation de l'Etat : vers une autre approche

Contrairement à la taxinomie dominante tribu-chefferie-Etat, le sociologue Max Weber a d'abord classé les sociétés, non sur la base de la répartition des biens, de la concentration des richesses, ou de la taille, comme l'avait fait Engels, mais d'après la vision que chacune a de la nature de la loi, de l'autorité et de la légitimité. Selon lui, des sociétés de taille différente peuvent partager une vision semblable de l'autorité et de la légitimité. La société peut osciller entre sédentarité et nomadisme sans que cela n'influence notablement la manière dont est y conçue la relation entre dirigeant et dirigés.

La taxinomie de Weber distingue l'autorité reposant sur des normes rationnelles et celle qui se fonde sur la tradition ou le charisme d'une personne. L'autorité de type rationnel place au pouvoir ceux qui semblent qualifiés pour cette fonction et limite leur autorité à leur sphère de compétences. Cette vision bureaucratique est, selon Weber, clairement perceptible dans une bonne partie de la société occidentale moderne[48]. Par contre, la plupart des sociétés antiques ne semblent pas avoir considéré l'autorité de cette manière. Toujours selon le modèle patriarcal de Weber, les forces de la tradition et du charisme personnel, forces naturelles visibles dans l'antique clan familial, semblent avoir été à l'origine de la compréhension du concept d'autorité[49]. Les individus étaient prêts à se soumettre dans la mesure où, dépendants d'un clan particulier, ils concevaient un pieux respect à l'égard de la tradition et du chef. Un tel lien pouvait être à la fois très puissant et très souple.

Ce modèle patriarcal pourrait aussi caractériser les relations d'un clan avec d'autres entités au sein de la société. Weber désigne le niveau situé au-dessus du clan par le terme *oikos*, un groupe de clans

---

[48] Max Weber, *Economy and Society*, vol. 2, G. Roth et C. Wittick, éds, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1978, pp. 954-956 ; traduction française : *Economie et société*, Agora 171-172, Paris, Pocket, 2003-2004.

[49] *Ibid.*, vol. 2, p. 1007 ; il y a là une perspective différente de celle de Henry T. Wright, qui prétend que l'Etat Mésopotamien avait développé ce même type d'administration limitée et spécialisée (voir Wright, « Prestate Political Formations », in *On the Evolution of Complex Societies: Essays in Honor of Harry Hoijer*, Timothy K. Earle, éds, Los Angeles, Undena Publications, 1984, pp. 41-77).

organisés sur le modèle d'un clan unique. Tout comme dans le clan unique, la capacité productrice entière de l'*oikos* est mobilisée pour l'entretien matériel de son chef qui, en retour, est responsable d'approvisionner et de protéger les membres de son *oikos*. Alors que ces relations se développent dans le temps, l'évolution de la tradition peut imposer des limites à l'autorité ou aux responsabilités du patriarche. Des normes distinctes peuvent même réguler l'autorité du chef de l'*oikos* et celle du chef de clan.

Weber va plus loin et, en toute logique, applique le même modèle à des sociétés plus grandes, plus centralisées, pour aboutir à un Etat patriarcal. Le dirigeant de cette forme d'Etat, tout comme le chef du clan, aurait des responsabilités et des limites dictées par la tradition et, au sein de ces limites, la fonction première de la population serait alors l'entretien matériel du dirigeant. Contrairement au système bureaucratique, ce modèle ne requiert pas de qualifications particulières de ses agents et n'a pas de zones spécifiques de juridiction ; il s'appuie simplement sur la force de la tradition et les qualités charismatiques du dirigeant[50].

En appliquant le modèle patriarcal de Weber à des sociétés proches-orientales bien établies, nous constatons qu'il rend mieux compte des confusions entre tribu et Etat traitées par Khoury et Kostiner[51]. La fusion de tribus en un Etat ou empire n'impliquait pas de changements systémiques fondamentaux. De même, son éclatement ne devait pas nécessairement être accompagné d'un effon-

---

[50] Weber, *Economy and Society*, vol. 2, pp. 1010-14.

[51] Le premier à avoir appliqué le « modèle patriarcal » de Weber à l'ancien Israël fut Lawrence E. Stager. Son analyse s'avère particulièrement précieuse dans sa discussion de l'archéologie du *bêt-ʾab* (la « maison du père »), manifestation spécifiquement israélite du clan au sens wébérien (voir Stager, « The Archaeology of the Family in Ancient Israel », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 260, 1985, pp. 1-35). Plus récemment, David Vanderhooft a présenté une analyse intéressante du *mišp hâ*, groupe familial israélite élargi, discutant la nature et les changements de cette forme de lien familial selon la vision de l'écrivain sacerdotal (« The Israelite *mišp hâ* in the Priestly Writings: An Elide Reconstruction of Social Organization », article présenté à la rencontre annuelle de la Société de Littérature Biblique, San Francisco, novembre 1997). J. David Schloen a pour sa part appliqué ce modèle au-delà d'Israël à des cités-Etats et d'autres régimes du Proche-Orient ancien (voir J. David Schloen, « The patriarcal Household in the Kingdom of Ugarit », Ph. D. diss., Harvard University, 1995). Les théories weberiennes sur la formation de l'Etat apparaissent nettement, quoiqu'avec un résultat différent, dans l'étude récente de C. Schäfer-Lichtenberer, « Sociological and Biblical Views of the Early State », in *The Origins of the Ancient Israelite States*, Volkmar Fritz et Philip R. Davies, éds, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1996, pp. 78-105.

drement du système en place. Les tribus pouvaient atteindre et maintenir des niveaux de sociétés hautement complexes et d'une densité élevée de population durant des périodes de temps variables, sans remplacer les structures d'autorité tribales ou familiales (entre patriarches et membres du clan).

Ce modèle wébérien explique comment ces sociétés furent capables de modifier leur taille, leur densité et leur territoire aussi rapidement et fréquemment. Mais, outre qu'il rend compte de régimes bien attestés au Moyen-Orient, il offre un paradigme de recherche plus productif. Dans le modèle de formation de l'Etat vu précédemment, l'évolution d'un régime fondé sur les liens familiaux vers une autorité centrale de type territorial, la recherche s'efforce essentiellement de catégoriser : l'Israël du 10e s. avait-il atteint un degré de complexité suffisant pour être appelé Etat ? De la réponse à cette question partiront des pistes différentes. Si c'était un Etat, on supposera qu'Israël avait alors un certain degré de stratification sociale, de technologie, de production littéraire, etc. Si ce n'était qu'une tribu, la structure de la société israélite devait être exempte de tous ces éléments complexes.

Mais si nous partons des théories de Weber, nous devrions poser des questions radicalement différentes sur la société israélite. Nous devrions nous demander comment Israël en particulier, au travers de ses traditions individuelles, s'est approprié sa forme spécifique de société patriarcale. Il n'y a pas de seuils distincts, juste des étapes diverses de centralisation. Au cœur de ce paradigme, nous pouvons trouver des « tribus » avec des écoles de scribes ou des armées permanentes. Chaque société devra être étudiée bien plus en fonction du contexte historique spécifique que de catégories générales. Grâce aux vestiges archéologiques, nous pouvons découvrir des trajectoires à long terme, le degré d'intégration culturelle et la capacité de la société à mobiliser des ressources. Alors qu'au travers des textes, nous découvrons les allégeances politiques à court terme d'une société, qu'elle soit regroupée en familles, en clans, en tribus ou en Etats patriarcaux.

7. Conclusion

Pour débattre de la monarchie unie, archéologues et théologiens sont partis d'un consensus théorique inadapté à la société concernée. Ni l'ancien Israël, ni aucun autre royaume ou empire pré-moderne du Moyen-Orient ne répondent aux critères d'un Etat fondé sur le territoire. Tous ces groupes ont conçu l'autorité essentiellement en termes de liens familiaux, réels et fictifs. Ce qui invalide tout essai

d'explication du passage à l'Etat dans sa conception moderne, bureaucratique. De plus, comme le démontrent les études sur l'âge du Bronze tardif, archéologiquement beaucoup plus éphémère, ce soi-disant saut qualitatif vers un Etat n'implique aucune amélioration des techniques ou des capacités à administrer. L'instruction, le commerce international et la mobilisation importante des ressources, tout apparaît à l'âge du Bronze tardif, une époque où la population est moins importante et les centres urbains moins nombreux.

Si nous mettons l'accent non plus sur « l'étatisation » mais sur la nature spécifique de la société patriarcale israélite, nous sommes alors contraints d'examiner la trajectoire particulière de l'histoire d'Israël plutôt que de nous appuyer sur des modèles qui plaident pour des étapes évolutives typiques. Nous sommes obligés d'analyser l'interaction entre les diverses cultures de la région. De réexaminer les textes bibliques. Ce sont ces textes, produits par la société israélite (ou tout au moins par une société étroitement apparentée) qui peuvent nous donner des indices sur les frontières politiques et sociales que les résultats archéologiques ne révèlent qu'indirectement.

Le modèle wébérien d'une société patriarcale explique mieux les phénomènes du 10e s. et au-delà. La société israélite, organisée à partir d'un ensemble de relations patriarcales, avait toujours eu la capacité, en temps de guerre en particulier, de promouvoir un individu au poste de juge/chef ; mais, confrontée à une menace permanente, elle a pris conscience de la nécessité d'une solution plus durable et a mis en place un roi. Dans ce cas précis, le rôle traditionnel du monarque fut lié à l'origine même de la création de la monarchie : un seigneur de guerre apte à conduire le peuple au combat. Lorsque les monarques ont voulu remplir d'autres rôles, leurs négociations avec la majorité des tribus ont échoué. Les structures tribales, qui avaient perduré, ont immédiatement réussi à fusionner en deux royaumes plus petits ; le royaume n'a pas sombré dans l'anarchie pour la simple raison que les structures tribales d'autorité n'avaient jamais été supprimées.

Au plan archéologique, et en nous fondant sur le repère chronologique absolu fourni par la campagne de Shishak, nous pouvons constater l'apparition d'une série de villes fortifiées durant le 10e s. Certaines d'entre elles avaient d'abord été des villages, alors que d'autres, bien que déjà considérées comme villes, ont subi d'importantes modifications de tracé. De plus, certains éléments (poterie, fortifications) révèlent une forte cohérence culturelle dans tout le pays. Toutes ces tendances soutiennent l'idée de l'apparition d'un ou plusieurs régimes suffisamment forts et dominants pour mobiliser la

population en croissance, et l'engager dans des dépenses d'énergie ciblées.

Notre examen des textes bibliques nous permet de compléter cette vision d'ensemble. Les textes décrivent des tribus qui se levèrent pour faire face à diverses menaces, la plus persistante étant celle des Philistins. Pour affronter ces menaces, elles envoyèrent Saül et David combattre les Philistins et d'autres nations, de manière centralisée et coordonnée. Selon le texte biblique, le succès de David a conduit au couronnement de Salomon. Lequel n'eut cependant pas à combattre comme David, mais organisa les anciennes tribus et les territoires nouvellement conquis pour fournir la main-d'œuvre nécessaire à plusieurs projets élaborés par son administration. Cet arrière-plan est à l'origine de la fin du royaume, puisque les tribus ne purent se mettre d'accord avec le successeur de Salomon sur le volume de ce travail forcé. La monarchie unie prit fin politiquement, et aussi matériellement avec la campagne de Shishak, qui détruisit les principaux centres administratifs.

Mais tout comme Saül et David, qui n'avaient pas fondamentalement transformé la société en créant le royaume, Shishak n'a pas non plus fondamentalement transformé la société par sa conquête. Les relations d'autorité, fondées sur les liens familiaux du système patriarcal, sont demeurées constantes en dépit des changements d'allégeance des diverses tribus. Que ces dernières aient été liées par une ligue tribale, une monarchie unie ou des royaumes opposés, les relations fondamentales père-fils, dirigeant-dirigés, sont demeurées les mêmes. ■

Ḥokhma 96/2009, pp. 102-119

par Jane Cahill[1]
Archéologue
(Senior staff archaeologist, Hebrew University, Jérusalem)

Jérusalem au temps de David et de Salomon

Une cité importante au 10e siècle avant J.-C.

La question de Jérusalem au dixième siècle avant J.-C. fait partie des points les plus controversés aussi bien en archéologie qu'en sciences bibliques. Pourquoi au dixième siècle ? Parce que, dans la Bible, c'est le temps de la gloire d'Israël, le temps du roi David et du roi Salomon, le temps du royaume uni de Juda et d'Israël.

La période archéologique située juste avant celle-ci (ce que les spécialistes appellent l'âge du Fer I) est aussi importante parce que – toujours selon la Bible – il s'agit de la Jérusalem que le roi David a conquise après avoir exercé l'autorité durant sept ans à Hébron. Ce à quoi ressemblait Jérusalem à l'âge du Fer I est aussi controversé que ce qu'elle était au dixième siècle (la première période de l'âge du Fer II).

Jérusalem est probablement la cité qui a été l'objet du maximum de fouilles dans le monde. L'article sur Jérusalem dans la *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* (*NEAEHL*) dresse une liste de 126 fouilles majeures entre 1853 et 1992. Depuis lors plusieurs autres fouilles importantes ont mis au jour une quantité de nouveau matériel. Mais on en a découvert très

[1] Jane Cahill partage son temps entre ses deux fonctions : collaboratrice d'un juge fédéral à Houston, au Texas, et archéologue mandatée par l'Université Hébraïque dans le projet archéologique étudiant la Cité de David. Elle est codirectrice des fouilles de Tel el-Hammah. Cet article a paru dans le *Biblical Archaeology Review* en novembre 2004. Il est publié ici avec l'autorisation de l'éditeur, dans une traduction d'André Leuthold.

peu de l'âge du Fer I (12e-11e siècles av. J.-C.) ou de la première période de l'âge du Fer II (10e siècle av. J.-C.).

Qu'est-ce qui a été effectivement trouvé ? Et quelles sont les implications légitimes de ce qui n'a *pas* été trouvé ?

Notre discussion se limitera à l'archéologie. Nous parlerons des données claires ainsi que de ce qui peut être déduit de l'absence de données. Les deux sujets sont l'objet de vifs débats. Par exemple un archéologue israélien très connu, David Ussishkin, affirme que, après plus de cent cinquante ans de fouilles intensives, Jérusalem n'a pas apporté la preuve d'une strate d'occupation, de fortifications ou même de poterie datant de la période du royaume unifié. Il écrit : « Je crains qu'aucune preuve concernant la magnifique capitale de Salomon n'ait été découverte parce qu'elle est inexistante et non pas parce qu'elle serait encore enfouie dans le sol. »[2]

Mon opinion est que les données archéologiques démontrent que, durant la période de la monarchie unie d'Israël, Jérusalem était fortifiée, qu'elle était approvisionnée par deux systèmes complexes d'adduction d'eau et qu'elle était habitée par une société structurée qui a construit au moins deux nouveaux quartiers résidentiels : un situé à l'intérieur et l'autre à l'extérieur des murailles fortifiées de la ville.

Les raisons du soi-disant manque de données positives sont aussi importantes. Pourquoi y en a-t-il si peu ? Commençons par mentionner un point sur lequel tous les spécialistes sont d'accord : au temps de David, Jérusalem se limitait à ce qui est toujours appelé la Cité de David ; c'est-à-dire à une bande s'étendant au sud du Mont du Temple et bordée à l'est par la vallée du Cédron et au sud et à l'ouest par la vallée connue à l'époque romaine comme le Tyropéon, ou la vallée des Fromagers.

La prééminence de Jérusalem durant l'âge du Fer était due, au moins en partie, à sa position contrôlant l'extrémité nord d'un goulet d'étranglement sur la route nord-sud qui suivait la ligne de partage des eaux à travers le centre du pays. Sur la pente est de la Cité de David, près du fond de la vallée du Cédron se trouve la seule source d'eau permanente de Jérusalem, la source de Guihôn. Bien que la source débouche dans une grotte située environ dix mètres au-dessous de la surface moderne du sol, dans l'Antiquité cette grotte s'ouvrait sur le flanc est de la colline bien au-dessus du fond de la vallée.

---

[2] David Ussishkin, « Solomon's Jerusalem: The Text and the Facts on the Ground », in *Jerusalem in Bible and Archaeology: The First Temple Period*, Andrew Vaughn & Ann Killebrew, éds., Atlanta, Society of Biblical Literature, 2003, p. 112.

La cité de David : vue vers le sud. A gauche, l'actuel village de Silwan ; au centre, la vallée du Cédron ; à droite, la cité de David d'où la photo a été prise. L'auteur de ces lignes, J. Cahill, examine en détail « la structure en pierre à degrés » (à droite), ndlr. La photo est de Matthieu Richelle reproduite avec autorisation.

Le monument le plus important qui subsiste de l'antique Cité de David est, sur la pente nord-est du site, un édifice compliqué connu sous le nom de « structure en pierre à degrés » (*stepped-stone structure*). Cette construction est si massive qu'elle ne peut avoir été portée que par la muraille fortifiée située près du milieu de la pente est de la Cité de David. (Nous en dirons davantage plus tard sur cette muraille fortifiée.) Elle est composée d'une infrastructure et d'une superstructure. L'infrastructure consiste en une série de terrasses encastrées reliées par une sorte de « colonne vertébrale » de mur nord-sud, et, dans le sens est-ouest, des murs telles des « côtes » rapprochées. Ensemble, les murs en « échine » et en « côtes » créent une série de compartiments semblables à des terrasses en escalier. Ces compartiments étaient remplis d'abord par une couche de rochers peu serrés et ensuite, par-dessus, par un sol damé. Au-dessus des compartiments remplis de pierres et de terre se trouvait la superstructure. Elle atteignait l'équivalent d'un bâtiment de 12 étages (environ 3 mètres par étage) et se composait d'un noyau de gravats et d'un manteau de pierres calcaires grossièrement taillées, disposées en une sorte d'escalier s'élevant d'est en ouest.

Des parties de la « structure en pierre à degrés » ont été fouillées en trois campagnes dirigées par des archéologues de renom : l'équipe irlando-américaine de R.A.S. Macalister et J. Garrow

Duncan (1923-1925) ; l'archéologue britannique Kathleen Kenyon (1961-1967) et l'archéologue israélien Yigal Shiloh (1978-1985). Il est généralement admis que cette « structure en pierre à degrés » soutenait, sur le sommet de la colline, un complexe important : forteresse, complexe administratif, palais ou bâtiment public d'importance comparable.

La datation de cette structure complexe est fortement controversée. Kenyon et Shiloh ont considéré l'infrastructure en terrasses et le manteau de la superstructure comme des entités architecturales distinctes. Ils ont daté les terrasses de l'infrastructure du 14e-13e siècle av. J.-C. (âge du Bronze tardif). Kenyon a daté la couche supérieure du manteau de la superstructure découverte par Macalister et Duncan du 2e siècle av. J.-C. (période hellénistique) ; une partie des couches du manteau en escalier qu'elle a découvertes du 10e siècle av. J.-C., le temps de la monarchie unie ; et une autre partie de la fin du 8e siècle av. J.-C., le temps d'Ezéchias, roi de Juda. Shiloh, lui, a découvert que toutes les différentes parties du manteau en degrés appartenaient à une seule structure qu'il a datée du 10e siècle av. J.-C.

Kenyon et Shiloh sont tous deux décédés sans avoir terminé leurs rapports finals. Kenyon a eu pour héritière archéologique, responsable de publier le rapport final de sa part des fouilles, l'archéologue hollandaise Margreet Steiner. J'ai quant à moi rempli la même fonction par rapport aux fouilles de Shiloh.

Steiner, comme Kenyon et Shiloh avant elle, est arrivée à la conclusion que les terrasses de l'infrastructure et le manteau de la superstructure sont des éléments architecturaux indépendants. Toutefois Steiner date les terrasses de l'infrastructure un peu plus tard que Kenyon et Shiloh – vers le 12e siècle av. J.-C. (au début de l'âge du Fer I). Elle date le manteau de la superstructure en escalier vers le 10e siècle (la monarchie unie, c'est-à-dire du début de l'âge du Fer IIA)[3].

Ma manière de voir est différente. A partir de mon expérience de supervision de la fouille de la « structure en pierre à degrés » sous la direction de Shiloh, d'un examen soigneux et détaillé des comptes rendus de fouilles de Shiloh ainsi que du matériel de Kenyon qui a été publié, je suis fermement convaincue que les terrasses de l'infrastructure et le manteau en degrés ont été construits en même temps.

---

[3] Margreet Steiner, « It's Not There: Archaeology Proves a Negative », *BAR* 24 Juillet/Août, 1998.

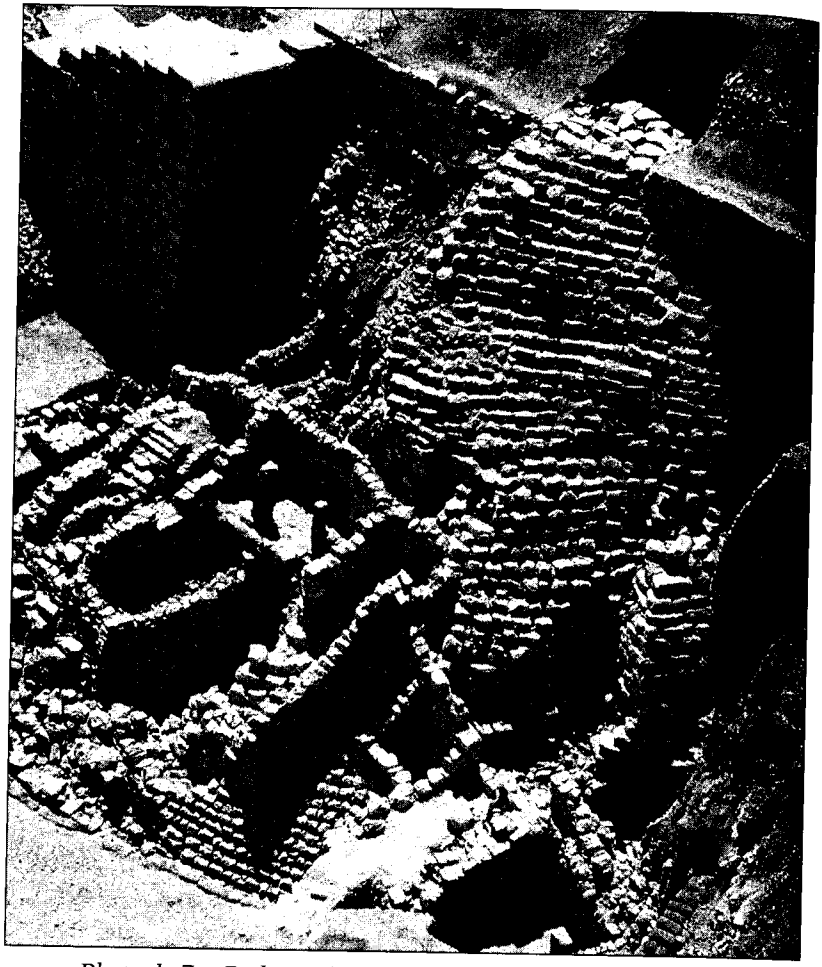


Photo de Zev Radovan (www. BibleLandPictures.com), reproduite avec autorisation.

Comme les racines d'un vieux chêne, la structure en pierre à degrés est un édifice massif entremêlant murs et terrasses. Elle est constituée de décombres, de sol compacté, de rochers et de maçonnerie. En tant que plus important bâtiment de l'âge du Fer en Israël, elle est aussi au centre du débat actuel sur la nature de la Jérusalem du commencement. L'auteur, J. Cahill, soutient la thèse que le fondement en murailles et le manteau en escalier de la superstructure sont une même unité architecturale qui date de la période de transition entre l'âge du Bronze final et l'âge du Fer (13e-12e siècle av. J.-C.), la période qui précède directement la prise de la ville par David. C'est la preuve, argumente-t-elle, de l'importance de Jérusalem à l'époque de sa conquête par David et ultérieurement.

La preuve provient d'une coupe verticale et d'un sondage rectangulaire que Shiloh a pratiqués dans la « structure en pierre à degrés ». La coupe et le sondage ont tous deux fourni une preuve architecturale démontrant que le manteau en degrés de la superstructure et les terrasses de l'infrastructure ont été construits ensemble comme une même unité architecturale. Le sondage rectangulaire (environ 2,40 m par 3,90 m) a révélé que le manteau coiffait et scellait le noyau de gravats de la superstructure. De plus, dans ce sondage rectangulaire, le noyau de gravats situé immédiatement sous le manteau était lié – c'est-à-dire structurellement intégré – par un remplissage de pierres retenu par un des murs en forme de colonne vertébrale qui englobait une des terrasses de l'infrastructure. La coupe verticale a révélé la même séquence stratigraphique d'éléments architecturaux, de haut en bas : le manteau en degrés, le noyau de gravats, des compartiments remplis de terre et de pierres.

Il y a également une preuve par la céramique que les terrasses de l'infrastructure de la « structure en pierre à degrés » et le manteau de la superstructure sont une même unité architecturale, construite en même temps. La fouille de Shiloh a produit environ 500 tessons de poterie de la « structure en pierre à degrés », comprenant environ 100 fragments de l'empierrement de l'infrastructure, 350 fragments du terrassement de l'infrastructure et 50 fragments du noyau de gravats. La composition et le caractère de ces ensembles de céramiques sont identiques. Le dernier de ces fragments de poterie date de la transition entre l'âge du Bronze tardif II et l'âge du Fer I, environ du 13e-12e siècle av. J.-C.

Cette preuve est complexe, technique et controversée – elle n'a été que brièvement décrite ici – mais je suis certaine que l'analyse que j'ai présentée de façon plus détaillée ailleurs est correcte[4]. Le manteau de la « structure en pierre à degrés », son noyau de gravats et les terrasses de l'infrastructure qui s'y entrelacent doivent avoir été contemporains et doivent être identifiés comme parties constituantes d'une seule structure datant de la transition entre l'âge du Bronze tardif et l'âge du Fer (13e-12e siècle av. J.-C.). Il paraît très peu probable qu'un phénomène architectural aussi extraordinaire soit préservé à l'intérieur de limites similaires, contienne des poteries identiques et représente pourtant les restes de deux structures distinctes, séparées dans le temps par trois à quatre siècles, comme le défendent Kenyon et Shiloh (ainsi que dans une moindre mesure Steiner).

---

[4] Jane M. Cahill, « Jerusalem at the Time of the United Monarchy », in *Jerusalem in Bible and Archaeology, op. cit.*, pp. 13-80.

La taille et la complexité de cette structure monumentale indique qu'elle était partie intégrante du système de fortification de la ville. Elle bordait et soutenait probablement une forteresse ou une citadelle qui abritait le complexe administrativo-religieux de la ville prédavidique au point le plus élevé de la ville.

Puisque la poterie trouvée dans le remplissage intérieur de la structure de marches en pierre indique qu'elle a été construite durant la période de transition entre l'âge du Bronze tardif et l'âge du Fer, il est difficile de comprendre l'assertion de l'archéologue Israel Finkelstein de l'Université de Tel-Aviv selon laquelle, bien qu'il y ait des indications que Jérusalem était habitée à l'âge du Fer I, il n'y a « presque pas de signes de constructions monumentales »[5]. Presque deux cents ans avant que Jérusalem ait été conquise par les Israélites sous David, la construction de la monumentale structure de marches en pierre à l'aube de l'âge du Fer a préparé le futur développement de Jérusalem comme capitale de la monarchie unie.

Laissant de côté d'autres preuves en faveur d'une Jérusalem prédavidique, la question à poser est la suivante : quelles sont les implications d'une immense et complexe forteresse abritant les institutions politiques et religieuses de la ville ? Quels architectes et quels ouvriers, quelles classes sociales et quel système économique fallait-il pour construire un chef-d'œuvre architectural aussi impressionnant ? Est-il raisonnable de dire que, dans la période précédant immédiatement la conquête de David, Jérusalem existait à peine ?

Si je puis mentionner la Bible, la « structure en pierre à degrés » me paraît un excellent candidat pour jouer le rôle de la Forteresse de Sion (*Mestudat Tsion*) dont il nous est dit qu'elle défendait la ville avant que David ne la capturât (2 S 5,7). Sa présence imposante sur la pente orientale pourrait bien avoir inspiré les résidents de Jérusalem à railler David et ses hommes en disant qu'ils n'entreraient pas dans la ville sans avoir auparavant écarté les aveugles et les boiteux parce que la ville était si bien fortifiée que seul quelqu'un capable de guérir l'aveugle et le boiteux pourrait faire une brèche dans ses défenses.

Récemment quelques spécialistes ont contesté aussi bien l'existence des rois de la monarchie unie comme figures historiques que l'attribution de *n'importe quel* vestige archéologique de Jérusalem à la période de leur règne. Les doutes quant à l'existence de David et de sa descendance comme figures historiques ont toutefois été levés

---

[5] Israel Finkelstein, « The Rise of Jerusalem and Judah: The Missing Link », in *Jerusalem in Bible and Archaeology, op cit.*, p. 81.

par la découverte de l'inscription de Tel Dan mentionnant la « Maison (dynastie) de David » (*Beth David*) quelque cent cinquante ans après la mort de ce monarque[6].

Quant aux vestiges archéologiques de la monarchie unie, des preuves stratigraphiques partiellement publiées démontrent l'occupation ininterrompue de Jérusalem de l'âge du Fer I au début de l'âge du Fer II (12e/11e-10e/9e siècles av. J.-C.). Cette preuve a été mise en lumière dans presque tous les sites fouillés par Shiloh sur la pente orientale de la Cité de David.

Ces périodes de l'histoire de Jérusalem sont associées à trois phases stratigraphiques (strate XV, XIV et XIII) attribuées aux 12e/11e, 10e et 9e siècles av. J.-C. Les vestiges de ces trois phases montrent l'existence d'une période de sécurité durant laquelle la cité a prospéré et s'est agrandie au-delà de ses limites précédentes.

La période de l'âge du Fer I (12e/11e siècles av. J.-C. – strate XV) est représentée par la « structure en pierre à degrés » déjà décrite. Au début de l'âge du Fer II (10e siècle av. J.-C. – strate XIV), une partie de la « structure en pierre à degrés » a été enlevée et des maisons ont été construites dedans et par-dessus pour les besoins d'une ville en expansion. Shiloh a fouillé en détail deux de ces maisons : la maison d'Ahiel (appelée ainsi à cause d'une inscription trouvée à l'intérieur de la maison) et la maison à la pièce brûlée (appelée ainsi parce que la seule pièce entièrement dégagée a été fortement brûlée lors de la destruction par les Babyloniens en 586 av. J.-C.). Chacune de ces maisons a montré davantage qu'une seule phase d'occupation, ce qui est attesté par l'existence de plusieurs sols superposés. Dans les deux cas, le sol le plus ancien est celui de la strate XIV, datant du temps de la monarchie unie. L'ensemble de poteries provenant du sol de la strate XIV dégagé dans la maison à la pièce brûlée comprend une bouteille bicolore d'importation chypro-phénicienne qui date clairement de la première partie de l'âge du Fer II. Il y avait en plus une quantité significative de poterie locale datée traditionnellement du 10e siècle av. J.-C. (Israel Finkelstein, argumentant en faveur d'une position minimaliste, pourrait dater cette poterie du 9e siècle av. J.-C., mais l'ensemble est très comparable à l'ensemble de la strate XII à Arad, que tous les spécialistes – Israel Finkelstein inclus – s'accordent à dater du 10e siècle av. J.-C.).

---

[6] Voir, par exemple : Ehud Netzer, « 'David' Found at Dan », *BAR* 20 Mars/Avril, 1994.

Maison d'Ahiel (photo de Ian W. Scott, libre de droits d'auteur).

Construites sur et dans la « structure en pierre à degrés », qui était si massive qu'elle ne pouvait avoir été portée que par la muraille de fortification de la ville, la maison d'Ahiel et la maison à la pièce brûlée appartenaient à un quartier résidentiel nouvellement construit à l'intérieur de la zone délimitée par les murailles de la ville. Elles ont été construites en pierres calcaires partiellement taillées dont quelques-unes avaient environ 80 cm de longueur. Le mur oriental de chaque maison avait plus d'un mètre d'épaisseur. Un deuxième quartier résidentiel, contemporain, a été construit en dehors des murailles fortifiées. Toutefois les murs des maisons construites dans le quartier hors les murs étaient minces (seulement env. 45 cm d'épaisseur) et composés de petites pierres des champs non taillées[7]. La poterie de ces maisons consistait principalement en ustensiles de cuisine et ne comprenait aucun récipient importé. Les différences notées entre les maisons construites à l'intérieur de la muraille et celles construites à l'extérieur suggèrent que les constructions dans le quartier extérieur servaient d'habitations à des résidents de Jéru-

[7] Donald T. Ariel et Yeshayahu Lender, « Area B: Stratigraphic Report », in *Excavations at the City of David 1978-1985 Directed by Yigal Shiloh*, vol. V: Extramural Areas (Qedem 40), Donald T. Ariel, éds, Jérusalem, Institute of Archaeology and Israel Exploration Society, 2000, pp. 1-32, esp. 4-7.

salem plus modestes[8]. Ces différences suggèrent à leur tour l'existence d'une société structurée à l'âge du Fer II (le temps de la monarchie unie) qui n'était pas évidente dans les données archéologiques de Jérusalem. La construction de ces deux quartiers résidentiels dans la première partie de l'âge du Fer II prouve que durant le 10e siècle av. J.-C. la cité s'est étendue au-delà des limites établies par ses fortifications préexistantes.

D'ailleurs la modification de la « structure en pierre à degrés » pour permettre la construction de maisons telles que la maison d'Ahiel et la maison à la pièce brûlée ainsi que le développement d'un nouveau quartier résidentiel en dehors des murailles fortifiées de la ville suggèrent des pressions occasionnées par une population en croissance et une modification des besoins de sécurité de la ville, pressions qui semblent avoir été stimulées par un environnement de plus en plus stable durant la période de la monarchie unie.

La construction de la maison d'Ahiel et de la maison à la pièce brûlée au sommet de la « structure en pierre à degrés » semble avoir été rendue possible par l'expansion ou le déplacement du nouveau centre administrativo-religieux de la ville vers ce que nous connaissons aujourd'hui comme le Mont du Temple, au nord de la Cité de David. Le point central de la ville aurait dès lors été le nouveau temple, jouxtant un quartier de bâtiments royaux et administratifs, dont on peut soutenir qu'aucun n'a été découvert du fait que le Mont du Temple est strictement hors de portée des archéologues.

L'argument le plus fréquemment invoqué par ceux qui mettent en doute l'existence de la monarchie unie est le manque de preuves archéologiques. Dans la plupart des cas, ces arguments sont extrêmement trompeurs, illogiques, sournois ou tout cela à la fois. Quasiment chaque archéologue qui a fait des fouilles dans la Cité de David a trouvé des éléments architecturaux et des objets datant de la période de la monarchie unie.

Mais ces « minimalistes » ne se limitent pas à la période de la monarchie unie (début de l'âge du Fer II) ou même à la période qui précède immédiatement (âge du Fer I). Ils mettent en contraste les restes soi-disant maigres de ces périodes avec les restes plus importants de la période plus tardive de l'âge du Fer II (8e-6e siècles av. J.-C.). Pour comprendre cette disparité, que j'admets volontiers, il faut comprendre comment se sont constitués les sites anciens dans la région centrale des collines d'Israël. Comme dans d'autres sites de cette région, les bâtiments de Jérusalem ont été construits tradition-

[8] Donald T. Ariel, éds, *Excavations at the City of David, op. cit.*

nellement en pierre plutôt qu'en briques. Les constructeurs de Jérusalem ont par conséquent creusé jusqu'au rocher pour assurer à la fois des fondations solides et l'approvisionnement en pierres. Comme l'a observé Shiloh, ce mode de construction a empêché la formation des strates archéologiques superposées caractéristiques des *tells* d'Israël :

> « La continuité de l'accumulation des strates dans les différentes zones fouillées n'était pas uniforme. A chaque époque, les constructeurs cherchaient à fonder leurs constructions directement sur le rocher, et ce faisant ils ont souvent endommagé les strates plus anciennes, qui ont même parfois été détruites. Pour cette raison les strates XII-X (8e-6e siècle av. J.-C.) ont été spécialement bien préservées, car elles ont correspondu à la dernière phase majeure de construction sur la pente est. »[9]

De plus, au sommet de la crête que nous appelons la Cité de David, l'extraction de pierres par les Romains et les Byzantins a causé des dommages irréparables aux données archéologiques. Selon les termes de Kathleen Kenyon :

> « Il n'y a pas de preuve d'une occupation précoce de la zone au sommet de la Cité de David. Cette lacune est due principalement à l'exploitation de rochers par les Romains et aux constructions byzantines qui ont détruit toutes les structures et les traces précédentes. Suivant ce que nous savons, la hauteur d'origine de la crête est (c.-à-d. la Cité de David) pourrait avoir été sensiblement plus élevée que celle du rocher restant. »[10]

Par conséquent les constructions les mieux préservées à Jérusalem sont les plus récemment construites ; les vestiges antérieurs ont été préservés seulement lorsqu'ils ont été exploités ou mis de côté par les constructeurs suivants. Les vestiges importants plus tardifs de l'âge du Fer II (qui s'est terminé par la destruction de Jérusalem par les Babyloniens en 586 av. J.-C.) sur la pente orientale de la Cité de David ont été préservés seulement parce qu'ils sont les restes des derniers bâtiments construits dans cette zone avant les temps

---

[9] Yigal Shiloh, *Excavations at the City of David*, vol. 1 (Qedem 19), p. 25.

[10] Kathleen Kenyon, *Digging up Jerusalem*, New York, Praeger, 1974, p. 94.

modernes[11]. Lorsque les exilés revinrent de l'exil à Babylone, ils construisirent les murs de la ville plus haut sur la pente, près du sommet de la crête.

Toutefois les « minimalistes » ont une réponse à cela. Comment se fait-il, demandent-ils, que nous avons des vestiges très importants de la période de l'âge du Bronze moyen (18e-17e siècles av. J.-C.) ?

Les vestiges de l'âge du Bronze moyen dans la Cité de David sont apparus de la façon la plus éclatante dans les récentes fouilles de Ronny Reich et Eli Shukron[12]. Toutefois, même avant cela, nous connaissions une muraille fortifiée massive construite au-dessus d'un escarpement prononcé dans le milieu de la pente est de la Cité de David. Kenyon et Shiloh en ont l'une et l'autre découvert des parties. Elle est construite avec d'énormes pierres et a plus de 1,80 m d'épaisseur.

Au cours de fouilles conduites récemment dans le voisinage de la source de Guihôn, Reich et Shukron ont découvert les restes de deux tours, peut-être isolées, également construites pendant l'âge du Bronze moyen avec des pierres cyclopéennes dont certaines mesurent plus de 1,80 m de long. Selon Reich et Shukron, ces deux tours gardaient l'entrée de la source de Guihôn et un réservoir d'où l'eau pouvait être puisée.

Durant leur fouille, Reich et Shukron ont pu redater du milieu de l'âge du Bronze moyen deux objets/sites de la Cité de David connus depuis longtemps : 1) ce que les spécialistes appellent *Channel II* (le Canal II), comme l'a nommé le Père Louis-Hugues Vincent, qui a étudié au début du 20e siècle le système hydraulique complexe de la ville, et 2) plusieurs parties du système hydraulique de Warren.

1) Le Canal II est un long canal parfois ouvert, parfois couvert qui s'étend sur tout le côté oriental de la Cité de David, transporte l'eau de la source de Guihôn à un réservoir situé à l'extrémité sud de la ville et irrigue les champs en terrasses situés sur les pentes de la vallée adjacente du Cédron. En fouillant les tours adjacentes à la source de Guihôn, Reich et Shukron ont découvert qu'au-dessous des énormes pierres d'une tour se trouvait le début du Canal II ; c'est-à-

---

[11] En dépit du fait que Jérusalem s'est largement étendue au-delà de la Cité de David dans la dernière partie de l'âge du Fer II, des vestiges de l'âge du Fer II comparables à ceux découverts dans la pente est de la Cité de David n'ont été préservés nulle part ailleurs à Jérusalem parce que toutes les autres parties de la ville ont connu dans les périodes subséquentes – et continuent de connaître – une intense occupation.

[12] Ronny Reich et Eli Shukron, « Light at the End of the Tunnel », *BAR* 25 Janvier/Février, 1999.

dire que la construction du Canal II a précédé la construction des tours gardant la source de Guihôn. En d'autres termes, le Canal II, avec sa belle construction de pierre, date au moins de l'âge du Bronze moyen.

2) Le système hydraulique du puits de Warren consiste en un long tunnel qui conduit de l'intérieur de la ville à un puits en forme

Canal II, côté oriental de la Cité de David (photographie mise gracieusement à disposition par http://www.holylandphotos.org).

de cheminée. On a cru pendant plus d'un siècle que ce puits avait été utilisé pour puiser de l'eau qu'on y avait amenée par un canal provenant de la source de Guihôn. Reich et Shukron ont toutefois montré que le long tunnel conduisant au puits avait été creusé en deux phases et que c'est seulement dans la seconde que fut découvert par hasard l'écoulement karstique naturel connu comme le puits de Warren. Dans la première phase, qui date, comme Reich et Shukron l'ont montré, de l'âge du Bronze moyen, le tunnel se dirigeait au-delà de l'emplacement du puits de Warren, jusqu'à un réservoir qui recevait les eaux de la source.

La controverse porte sur le fait que ces découvertes mettent en lumière qu'une architecture beaucoup plus ancienne que la monarchie unie (et la période de l'âge du Fer I qui la précède immédiatement) a largement survécu, soulignant l'absence de ces sortes de vestiges dans les périodes plus tardives de la monarchie unie (et la période de l'âge du Fer I qui la précède immédiatement). En d'autres termes, selon cette argumentation, si l'on n'a pas trouvé davantage de vestiges de ces dernières périodes, c'est qu'il n'y a jamais rien eu à cet endroit !

Ces vestiges de l'âge du Bronze moyen ont toutefois été préservés parce qu'ils ont été directement utilisés jusqu'à la fin du 8e siècle av. J.-C. et peut-être même jusqu'à la destruction babylonienne de 586 av. J.-C. Cette affirmation doit être expliquée : tout le monde admet qu'au 8e siècle av. J.-C. une nouvelle muraille fortifiée – peut-être même par endroits une double muraille fortifiée – a été construite pour protéger la ville. On est aussi d'accord que le tunnel d'Ezéchias, qui transporte l'eau de la source de Guihôn jusqu'à l'ouest de la ville, a été creusé à cette époque comme mesure de défense mettant la source et son eau à l'abri de l'armée assyrienne, qui assiégea la ville durant le règne du roi Ezéchias (Es 22,11 ; 2 Ch 32,2-4). Puisque tout le monde admet aussi qu'il y avait un certain peuplement de la ville entre l'âge du Bronze moyen et le 8e siècle av. J.-C., il est raisonnable de conclure que le système d'adduction d'eau de l'âge du Bronze moyen resta en service au moins jusqu'au creusement du tunnel d'Ezéchias.

De plus, la massive muraille de l'âge du Bronze moyen (construite aux environs de 1800 av. J.-C.) a aussi été utilisée grosso modo jusqu'au 8e siècle av. J.-C., soit en gros durant un millénaire. La preuve provient des fouilles de Kenyon, de Shiloh et de celles, récentes, de Reich et Shukron. Chacune de ces trois fouilles a mis au jour des objets caractéristiques du 8e siècle av. J.-C. (âge du Fer II) intégrés dans des éléments de l'âge du Bronze moyen. Kenyon a trouvé des

constructions extramurales de l'âge du Fer II érigées directement contre la face extérieure de la muraille fortifiée de l'âge du Bronze moyen, indiquant que cette muraille devait avoir été là à l'âge du Fer II. Shiloh a trouvé que de grandes parties de la muraille fortifiée de l'âge du Bronze moyen ont été incorporées dans la muraille fortifiée construite durant l'âge du Fer II. Ainsi, Kenyon et Shiloh arrivèrent indépendamment à la conclusion que la muraille fortifiée de l'âge du Bronze moyen était restée en service durant l'âge du Fer II. Reich et Shukron, quant à eux, ont trouvé au moins un sol de la fin de l'âge du Fer construit sur la paroi extérieure d'une des tours de l'âge du Bronze moyen gardant la source de Guihôn. Ce fait montre indiscutablement qu'au moins une de ces tours est restée debout jusqu'à la fin de l'âge du Fer II au 6e siècle av. J.-C.

Bref, la muraille fortifiée et les tours de l'âge du Bronze moyen autour de la source de Guihôn sont restées debout et en service durant la période de la monarchie unie jusqu'à ce qu'elles fussent soit remplacées par des constructions durant l'âge du Fer II, soit détruites à la fin de cette période par l'armée babylonienne en 586 av. J.-C.

Nous ne sommes guère surpris que ces éléments de l'âge du Bronze moyen aient duré mille ans ou davantage. Dans la Jérusalem moderne, les exemples abondent de constructions restées en service des centaines, voire des milliers d'années. Il suffit de voir les murailles délimitant le Mont du Temple, ou l'église du Saint-Sépulcre, ou les monuments islamiques sur le Mont du Temple, ou même les murailles de la vieille ville.

Nous devons faire ressortir le contraste qu'il y a entre ces vestiges impressionnants de l'âge du Bronze moyen et ce qu'il manque de cette même période du Bronze moyen (plus précisément de l'âge du Bronze moyen II). A part les fortifications et les restes du système hydraulique, il n'y a pratiquement rien : quelques murs en mauvais état et quelques surfaces en terre battue trouvées à proximité des murailles fortifiées, quelques tessons de poterie et quelques sépultures. Imaginons ce que les sceptiques diraient si c'était tout. Ils arriveraient avec assurance à la conclusion qu'il y avait ici à peine un village à l'âge du Bronze moyen II ; peut-être quelques robustes pionniers vivaient-ils près de la source, mais c'était tout.

A cause des fortifications et du système d'adduction d'eau bien conservés de l'âge du Bronze moyen II, nous savons que la ville doit avoir été un centre important à cette époque. Nous ne sommes pas certains de la manière dont ils ont déplacé et soulevé les rochers pour édifier les tours autour de la source de Guihôn. Mais cela n'a pas été fait par quelques campagnards rustres vivant dans un petit village

isolé. L'existence même de ces constructions implique la présence d'une population importante et d'un système social plutôt complexe avec une administration disposant d'une force économique considérable.

De ces éléments, la plupart des spécialistes tirent la conclusion que, durant l'âge du Bronze moyen, Jérusalem servait de capitale à une ville-Etat urbanisée qui dominait la partie sud de la région centrale des collines. Pourtant cette conclusion est possible uniquement parce que ces éléments ont été préservés, et ils l'ont été seulement parce qu'ils ont continué à être utilisés bien après l'âge du Bronze moyen. Les quelques sols en terre battue de la période de l'âge du Bronze moyen ont été conservés seulement parce qu'ils ont été aménagés dans des creux et des trous dans le rocher qui ont été ensuite recouverts, donc scellés, par l'adjonction de contreforts à la muraille fortifiée durant les dernières phases de l'âge du Bronze moyen, c'est-à-dire après 1800 av. J.-C.

Nous devons garder à l'esprit un autre point à propos de la preuve négative. Comme cela a souvent été dit, l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence, spécialement dans un site tel que Jérusalem, situé dans un terrain de collines. Kenyon a pensé, après avoir terminé ses fouilles, que rien de plus ne pouvait être découvert sur le tas de rochers que nous appelons le versant oriental de la Cité de David. Pourtant, Shiloh est arrivé et il a découvert que les différentes parties de la « structure en pierre à degrés », que Kenyon avait datées de trois différentes périodes, appartenaient toutes à une seule construction, qu'il a datée de la période de la monarchie unie. Il a aussi découvert que le puits de Warren n'avait pas été fait de main d'homme mais était un entonnoir karstique naturel et que la plus ancienne architecture de Jérusalem ne datait pas de l'âge du Bronze moyen mais de l'âge du Bronze ancien, soit un millier d'années plus tôt que ce que l'on avait cru précédemment ! De plus, après Shiloh vinrent Reich et Shukron, qui ont découvert une seconde muraille du 8e siècle av. J.-C., précédemment inconnue, quelques tours de l'âge du Bronze moyen, un réservoir contemporain près de la source de Guihôn et la preuve évidente que le Canal II et une partie du système d'adduction d'eau du puits de Warren, qui avaient tous deux été datés de l'âge du fer, sont en réalité un millier d'années plus anciens ! Qui sait ce que des fouilles futures révéleront ? Qui sait ce qui reste enterré sous des constructions modernes qui rendent les fouilles impossibles pour l'instant ? De la même manière que les vestiges impressionnants mais limités de l'âge du Bronze moyen impliquent un important centre urbain, même en l'absence de maisons ou de grandes quantités de

poterie, les vestiges impressionnants mais limités de l'âge du Fer ancien ont démontré, comme la « structure en pierre à degrés », la présence d'un important centre urbain, même en l'absence de maisons ou de grandes quantités de poterie.

Une autre sorte de preuve démontre que Jérusalem était un important centre urbain dans une autre période pour laquelle il y a peu de preuves archéologiques. Je veux parler de la période appelée l'âge d'Amarna – la période de l'âge du Bronze final II, le 14e siècle av. J.-C. – qui s'est terminée par l'effondrement de l'Empire égyptien. Cette période est souvent appelée l'âge d'Amarna parce que la situation politique dans l'âge du Bronze final II est éclairée par une accumulation de correspondance diplomatique trouvée à Tel el-Amarna en Egypte, entre deux pharaons égyptiens et une quantité de vassaux en Canaan dominé par l'Egypte. Six des lettres d'un pharaon sont adressées à Abdi-Heba, le gouverneur de Jérusalem (appelée Urusalim dans les textes cunéiformes des tablettes). Ces lettres se réfèrent au « pays de Jérusalem » et à ses « villes ». L'opinion convergente des savants est que, durant la période de l'âge du Bronze tardif, Jérusalem était la capitale d'un Etat-cité vassal dont la taille et la puissance étaient comparables à d'autres entités politiques de la région[13].

Toutefois, l'évidence archéologique de la période d'Amarna à Jérusalem est limitée, bien que l'on ait trouvé sur la base rocheuse ou à proximité d'elle un certain nombre de fragments de structures stratifiées contenant de la poterie de l'âge du Bronze tardif. De plus, plusieurs tombes de cette période ont été trouvées dans les collines avoisinantes. Mais c'est tout. La nature fragmentaire de ces vestiges a conduit quelques spécialistes à conclure que Jérusalem était inoccupée ou, tout au plus, le site d'un village appauvri durant l'âge du Bronze tardif II. Cette conclusion est fondée sur l'assertion (désormais familière) que le bilan archéologique de Jérusalem n'a pas mis en évidence une architecture monumentale de l'âge du Bronze tardif II, telle que celle de l'âge du Bronze moyen II que nous avons décrite précédemment. La leçon à en tirer est toutefois exactement l'inverse : la correspondance d'Amarna démontre que Jérusalem a été l'un des royaumes cananéens soumis à l'Egypte, un Etat dans lequel le palais royal servait de centre administratif d'un royaume qui régissait la campagne environnante et d'autres plus petites villes. Pourtant, quasiment aucune preuve archéologique n'a été trouvée à ce sujet.

---

[13] Nadav Na'aman, « It Is There: Ancient Texts Prove It », *BAR* 24 Juillet/Août, 1998.

Margreet Steiner a tenté de régler cette controverse. Son premier argument, qu'elle a maintenant abandonné, était que Jérusalem ne correspondait pas à Urusalim auquel les tablettes d'Amarna se réfèrent. Elle prétendait qu'Urusalim était ailleurs. Plus récemment, elle a défendu l'idée que la Jérusalem de l'âge d'Amarna n'était rien de plus qu'une baronnie fortifiée[14]. Pourtant, son argument trouve très peu d'appui, s'il en trouve, dans les lettres d'Amarna elles-mêmes. Les lettres d'Amarna démontrent que Canaan à l'âge du Bronze final II était constitué d'un réseau de royaumes de taille et de puissance diverses, dirigés par des monarques héréditaires locaux. Ils étaient considérés comme des rois par leurs sujets et par les villes avoisinantes. Bien que les lettres contiennent peu de détails sur la structure interne de ces royaumes, elles démontrent que le palais royal servait de point central de gouvernement et que l'appareil bureaucratique fonctionnait soit dans le palais soit dans sa proximité immédiate. Elles démontrent que les villes capitales étaient entourées par des champs cultivés par les habitants de la ville et que les zones périphériques comportaient des villages et des hameaux, chacun avec ses propres champs et pâturages. Jérusalem n'était pas différente. Comme relevé précédemment, dans les lettres d'Amarna, Jérusalem est mentionnée comme le « pays de Jérusalem », qui comprenait des « villes » dans son domaine. Une lettre fait référence à une « maison » dans laquelle 50 soldats égyptiens étaient en garnison. Bref, bien que la preuve archéologique d'un âge du Bronze tardif II à Jérusalem soit ténue, nous pouvons être assurés, sur la base des lettres d'Amarna, qu'une ville importante existait bel et bien à cette époque.

La conclusion la plus solide qu'on puisse tirer de plus de cent cinquante ans de fouilles archéologiques intenses à Jérusalem, c'est que nous devons nous garder d'être fascinés par ce que l'on appelle l'absence de preuves. Il y a de bonnes raisons pour que la preuve archéologique paraisse si « mince ». Les données archéologiques bien comprises démontrent que, durant les règnes de David et de Salomon, Jérusalem était un centre urbain important. ■

---

[14] Margreet Steiner, « It's Not There: Archaeology Proves a Negative », art. cit., 1998.

Ḥokhma 96/2009, pp. 120-129

par Jeffrey A. Blakely,
directeur du Tell el-Hesi Project ; *professeur d'études hébraïques et sémitiques, University of Wisconsin-Madison, USA ; membre du comité exécutif de* American Schools for Oriental Research

Superposer deux cartes.

Une preuve archéologique en faveur de l'existence du royaume de David et de Salomon[1]

Résumé *: Récemment, deux cartes ont été publiées, décrivant chacune un aspect du 10e siècle av. J.-C. Dans son récent livre, Halpern défend l'idée que 1 R 4,7-19 donne une représentation exacte de la partie israélite du royaume de Salomon. Dans une série d'articles remontant à 1998-1999, Kochavi présente une carte mettant en valeur la localisation des constructions tripartites à piliers des 11e et 10e s. av. J.-C. Je soutiens la thèse que ces deux cartes n'en forment en réalité qu'une seule. Si c'est vrai, alors la fonction de ces structures triparties est élucidée, la localisation des frontières est clarifiée, la chronologie absolue, établie à partir des poteries communément datées du 10e siècle, se trouve confirmée et, enfin, la monarchie unifiée devient une réalité plus concrète et moins mythique.*

Introduction

Durant ces dernières années, on s'est souvent demandé ce qui tenait encore dans l'archéologie palestinienne du 10e siècle av. J.-C. et en particulier si la chronologie absolue généralement admise depuis

[1] Cet article est tiré de Jeffrey A. Blakely, « Reconciling Two Maps : Archaeological Evidence for the Kingdoms of David and Solomon », *BASOR* 327, 2002, pp. 49-54. Il est publié ici avec l'autorisation de l'éditeur, dans une traduction d'Alain Décoppet.

un siècle était toujours valable[2] ? D'autres se sont demandés s'il y avait une base historique sérieuse à un royaume unifié ? Est-ce un mythe[3] ? Au tournant du millénaire, ont paru indépendamment l'une de l'autre, deux études dont la synthèse a donné lieu à cet article. Il n'est pas dit que les deux auteurs l'auraient approuvé. En 1998, Moshe Kochavi a publié une carte montrant la localisation de toutes les constructions tripartites à piliers connues pour les 11e/10e siècles av. J.-C. Ces structures ont d'abord été prises pour des écuries[4]. Plus récemment, Baruch Halpern a produit la première étude convaincante, à mon avis tout au moins, qui place 1 R 4,7-19 dans un contexte historique raisonnable, décrivant le royaume de Salomon[5]. Ici, je suggère que ces deux « cartes » soient prises comme une seule et même carte correspondant aux frontières du royaume unifié de David et Salomon. Vues sous cet angle, elles apportent en même temps un appui archéologique important à l'interprétation historique de Halpern.

Les constructions tripartites à piliers, phase I

Dans son effort pour comprendre l'archéologie de Tel Hadar, Kochavi a mené une étude étendue sur les constructions tripartites à piliers[6]. Il a passé en revue une littérature très diverse sur ces structures et, à la fin, en les complétant partiellement par ce qu'il avait

---

[2] Par exemple : I. Finkelstein, I., et N.A. Silberman, *The Bible Unearthed: Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of Its Sacred Texts*, New York, Free Press, 2001. Traduction française : Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée, les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002.

[3] T.L. Thompson, *The Mythic Past: Biblical Archaeology and the Myth of Israel*, New York, Basic, 1999.

[4] L.G. Herr, « Tripartite Pillared Buildings and the Market Place in Iron Age Palestine », *BASOR* 272, 1988, pp. 47-67. Dans cet article, on a suivi les dates généralement acceptées, établies sur la base de la chronologie absolue de la céramique. Elles sont également admises par Halpern et par Kochavi.

[5] B. Halpern, *David's Secret Demons: Messiah, Murderer, Traitor, King*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, pp. 406-424.

[6] M. Kochavi, « The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar », in *Mediterranean Peoples in Transition: Thirteenth to Early Tenth Centuries B.C.E.*, S. Gitin, A. Mazar, et E. Stern, éds, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1998, pp. 468-78 ; *ibid.*, « The Ancient Road from the Bashan to the Mediterranean », in *From the Ancient Sites of Israel: Essays on Archaeology, History and Theology in Memory of Aapeli Saarisalo (1896 – 1986)*, T. Eskola et E. Junkkaala, éds, Helsinki, Theological Institute of Finland, 1998, pp. 25-48 ; *ibid.*, « Divided Structures Divide Scholars », *BAR* 25, N° 3, 1999, pp. 44-50.

trouvé à Tel Hadar, il en est arrivé à la conclusion qu'elles fonctionnaient comme des entrepôts commerciaux. Il a préparé une carte dans laquelle il montrait la répartition de toutes celles connues remontant aux 11e/10e siècles, ainsi que les exemples trouvés plus tard. Dans ce travail, Kochavi a suivi les dates fournies par ceux qui avaient fait les fouilles de ces constructions ou, dans les cas où ces exemples remontaient à plusieurs années, les dates généralement acceptées aujourd'hui[7]. C'est pourquoi, il n'a pas reconnu que la construction tripartite à piliers de Tel El-Hesi devait remonter au 11e ou au 10e siècle av. J.-C. Ajoutons que Tel El-Hesi est localisé sur la route principale de Gaza à Hébron et Jérusalem, et non sur la Via Maris comme montré dans sa carte[8]. La version corrigée de cette carte de base présentée ici met en évidence les constructions tripartites à piliers.

La suggestion de Kochavi, selon laquelle ces constructions tripartites à piliers seraient des entrepôts, pourrait s'avérer également trop limitée. Blakely et Horton suggèrent que ces constructions ont dû être utilisées par des collectivités politiques situées « à l'intérieur du cercle formé par ces sites et non par différentes entités politiques extérieurs à ce cercle » ; en d'autres termes, ces sites, pris ensemble, délimitent une entité politique non composite, un royaume de Juda et Israël unis[9]. Notez également dans la carte que ces structures sont construites sur des routes commerciales, comme si elles entraient ou sortaient du cercle formé par ces cités. Partant de Tel Hadar et en se déplaçant dans le sens des aiguilles d'une montre, ces constructions se trouvent à Tel Hadar où les routes commerciales de Damas et de Mésopotamie entraient en Israël, à Tel Masos (et à Tel Malhata, la ville qui a pris sa relève, si elle est du 10e siècle av. J.-C.), où la route de l'encens, venant d'Arabie du Sud entrait en Juda, à Tel Hesi, où

---

[7] Kochavi (« The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar », *art. cit.*, p. 491) omet explicitement les structures de Lakish III/IV de sa liste. Je crois qu'elles sont des exemples très nets des constructions tripartites à piliers des 9e/8e siècles, et je les ai incluses dans cette carte. Plus : à cette même époque, Younker *et alii* ont publié sur un exemple tardif supplémentaire, celui de Tel Jalul. Voir : R.W. Younker, L.T. Geraty, Ø.S. LaBianca, L.G. Herr et D.R. Clark, *Preliminary Report of the 1996 Season of the Madaba Plains Project: Regional Survey, Tall al-'Umayri and Tall Jalul Excavations*, Andrews University Seminary Studies no. 35, 1997, p. 232.

[8] F.J. Bliss, *A Mound of Many Cities: or, Tell el Hesy Excavated*, Londres, Palestine Exploration Fund, 1894, pp. 95-96 ; J.A. Blakely, et F.L. Horton J.-R., « On Site Identifications Old and New: The Example of Tell el-Hesi », *Near Eastern Archaeology* 64, 2001, pp. 24-36 ; J.A. Blakely et Hardin, *« Southwestern Judah in the Late Eighth Century B.C.E. »*, *BASOR* 326, 2002, pp. 11-64.

[9] Blakely et Horton, « On Site Identifications Old and New », *art. cit.*, p. 29.

la route de Gaza entrait en Juda, à Tel Qasile, où la Via Maris entrait en Israël depuis le sud et à Tel Abu Hawam où la Via Maris entrait en Israël, depuis le nord. Il pourrait s'agir d'entrepôts, mais il pourrait aussi bien s'agir de postes de perception d'impôts, de douanes ou de péages, aussi bien que de lieux de garnison contrôlant les routes commerciales. Il est clair qu'il s'agit là de constructions gouvernementales destinées à tirer profit, d'une manière ou d'une autre, des routes commerciales, là où ces routes entraient dans l'entité politique formée par Israël et Juda. Aucune de ces constructions n'est connue à l'intérieur du cercle formé par ces cités.

1 Rois 4,7-19

A la fin de son livre intitulé : « Les démons secrets de David : messie, meurtrier, traître et roi », Halpern a défendu l'idée que les districts de Salomon, tels qu'ils sont délimités dans 1 R 4,7-19, sont authentiques et correspondent à la réalité de la période salomonienne ; ils décrivent un royaume étendu, incluant Juda et Israël, qui n'a pu exister sous cette forme qu'après la révolte d'Absalom[10]. Concernant Juda, Halpern[11] a défendu l'argument économique selon lequel, David et Salomon ont construit dans le Néguev et même le nord du Sinaï, un réseau de petits postes de garde qui n'ont pas existé avant, même si l'on tient compte des Ammonites et des Israélites dans cette expansion judéenne au sud. Halpern observe[12] :

> *« On pense qu'ils servaient généralement de caravansérails et, dans certains cas, de postes de garde contrôlant des sources d'eau près desquelles ils ont tendance à être situés. Leur fonction était de contrôler le trafic caravanier du sud, les marchandises qui rentraient à l'intérieur de l'état israélite plutôt que de leur permettre d'être transportées sans dommage jusqu'à la côte. »*

J'ai placé les limites de 1 R 4,7-19 le long de Juda et des frontières judéennes du Néguev (voir la carte) en suivant les frontières fournies par la majorité des auteurs des atlas bibliques[13]. Notez que,

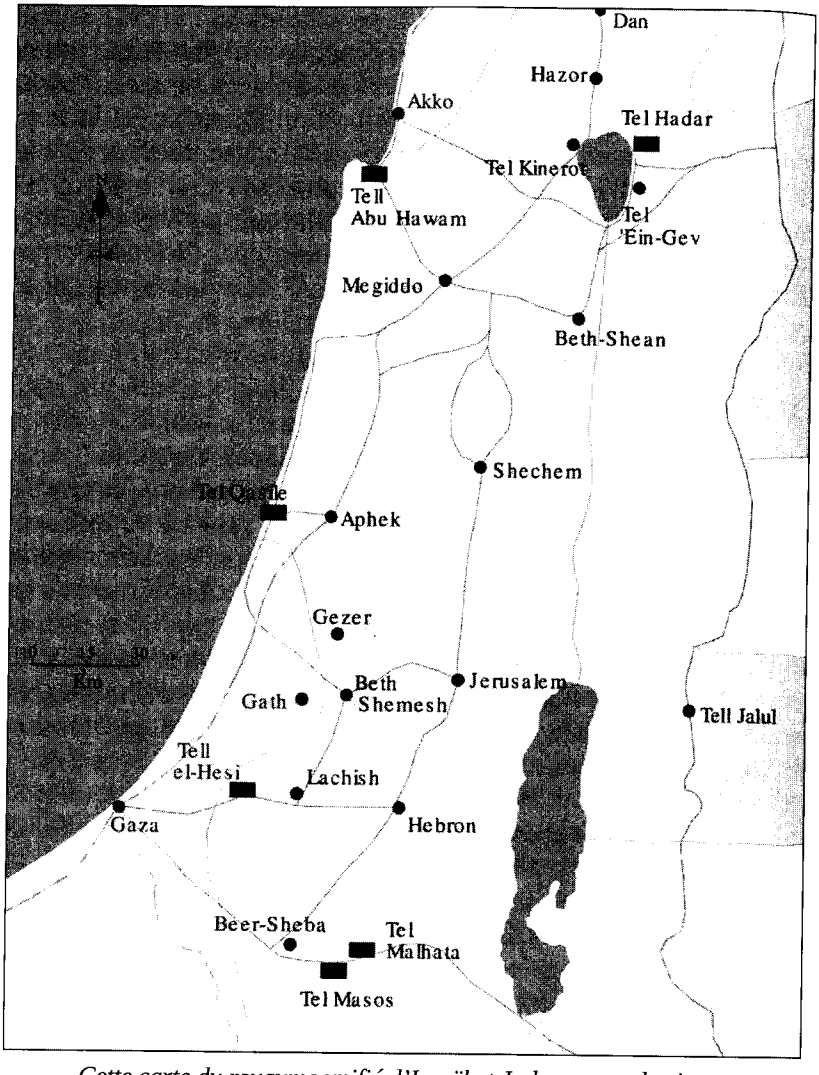
---

[10] B. Halpern, *David's Secret Demons, op. cit.*, pp. 406-24.

[11] *Ibid.*, p. 355.

[12] *Ibid.*, p. 244.

[13] Par exemple : Aharoni, Avi-Yonah, Rainey et Safrai, *The Macmillan Bible Atlas*, 3e éd., New-York, Macmillan, 1993 – Traduction française : Aharoni, Avi-Yonah, *La bible par les cartes*, Turnhout, Brepols, 1996 ; H.G. May éds, *Oxford Bible Atlas*, 3e éd., New York, Oxford University Press, 1984.



Cette carte du royaume unifié d'Israël et Juda permet de visualiser les sites des 11e/10e siècles av. J.-C. (les rectangles) où se trouvent des structures triparties à piliers, d'après Kochavi (« The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar »*, art. cit., fig. 8) ainsi que Blakely et Horton (*« On Site Identifications Old and New »*, art. cit., p. 27). Les frontières d'Israël et Juda ont été ajoutées d'après la description de Halpern (*David's Secret Demons, op. cit., *pp. 406-24). Les points indiquent d'autres sites importants. Cette carte, créée par l'auteur, a été dessinée par Christin M.A. Engstrom.*

selon ces frontières, les constructions tripartites à piliers des 11e/10e siècles se placent sur celles que Halpern a fixées à l'état dit « uni » d'Israël et de Juda, à l'endroit où les frontières forment une intersection avec les principales routes commerciales[14]. En d'autres termes, une carte du royaume uni de David et Salomon, tel que décrit par Halpern, est la même que celle de l'entité politique définie par Kochavi, à partir des construction triparties à piliers des 11e/10e siècles av. J.-C. Ce genre de constructions est donc un indicateur archéologique précis montrant l'étendue effective des royaumes de David et Salomon. Ces structures sont totalement indépendantes des identifications faites à partir de 1 R 9,15-19 et, pourtant, elles sont en plein accord avec les frontières de Salomon telles que définies par Halpern.

Si nous acceptons cette logique, alors ces deux séries d'arguments peuvent se donner du crédit mutuellement. Elles renforcent l'argument d'Halpern que Tel Qasile X représente une occupation de l'état uni d'Israël[15] ; elle en fait une station de la frontière sud du royaume uni sur la Via Maris aussi bien qu'un port méditerranéen. Elle clarifie également le rapport archéologique de Tel Hadar (Gueshour ?). Elle nous permet de suivre Halpern[16] et de suggérer que Tel Hadar IV fut détruite lors de la révolte d'Absalom, environ en 975 av. J.-C., soit avant que la poterie à engobe rouge lustrée à la main[17] ne soit utilisée couramment dans la région, mais après la date de destruction défendue par Kochavi 1998a ; 1998b[18].

Cela permet aussi de spéculer au sujet du rôle de Talmaï, roi de Gueshour, concernant la construction de ces structures. Si la data-

---

[14] Holladay (« Stables », in *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East*, vol. 5, E.M. Meyers, éds, New York, Oxford University Press, 1997, p. 73) note : « La construction d'étables israélites ou judéennes à la frontière du territoire n'a encore jamais été démontrée, à moins qu'on considère le Néguev comme étant lui-même cette frontière ». La présente analyse fait précisément ce que Holladay a perçu. Il écrit : « Beaucoup plus d'étables restent à trouver », et je crois que celles-ci seront trouvées à l'intersection des frontières et des routes commerciales d'Israël et de Juda. Par exemple, on peut s'attendre à trouver d'autres constructions des 11e-10e s. av. J.-C. à Tel Dan, à Hatsor, sur l'embranchement de la Via Maris, qui conduit à Damas depuis l'ancien Israël, comme c'est le cas à l'intersection des autres grandes routes royales de l'ancien Israël. D'autres fouilles peuvent mettre au jour de telles structures.

[15] B. Halpern, *David's Secret Demons*, *op. cit.*, p. 371.

[16] *Ibid.*, pp. 233-34, 241, 265-6, 374.

[17] Ce type de poterie est considéré comme typique de la poterie israélite (n.d.t.).

[18] M. Kochavi, « The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar », *art. cit.*, pp. 468-78 ; *ibid.*, « The Ancient Road from the Bashan to the Mediterranean », *art. cit.*, pp. 25-48.

tion générale de Kochavi est correcte, alors l'exemple de Tel Hadar est au moins l'un des plus anciens de ce type de structure[19]. Talmaï était le beau-père de David par Maaka et le grand-père d'Absalom. Comme Halpern l'a déjà indiqué, cela suggère nettement que David a entrepris une politique de mariage dès son accession à la royauté, peut-être même déjà quand il régnait sur Juda, à Hébron, à un moment où Talmaï avait besoin de son appui[20]. Pouvons-nous suggérer que cette alliance a permis à David de se familiariser avec ce type de structure et de son utilisation et qu'il l'a rapidement copiée autour de son territoire, dès qu'il lui a été possible de contrôler le commerce ? La destruction de Tel Hadar IV, durant la révolte d'Absalom peut suggérer que Gueshour a été incorporée au royaume de David et que, à ce moment-là, les constructions tripartites à piliers ont été déplacées pour être rebâties aux alentours de Tel Ein-Gev.

Bien qu'utilisant des méthodes différentes, Halpern, Kochavi, Blakely et Horton aboutissent à un accord sur un même point : l'un des buts prioritaires de David, et plus tard de Salomon, fut de mettre la main sur le commerce afin d'en tirer profit. Comme Halpern le note[21], le cartel commercial du 10e siècle qui comprenait, l'Egypte, Tyr et le royaume uni d'Israël, semble avoir été un succès. Plus tard, dans son règne, Salomon a pu utiliser quelques-unes des richesses accumulées pour construire les plus importantes de ses cités frontalières, telles Méguiddo (Va à IVb)[22], Hatsor X et Guézer VII, au moment où commença la compétition pour dominer le commerce, après l'accession au trône de Shishak[23]. S'il en a été ainsi, des sites comme Tel Abou-Hawam et Tel Qasile auront diminué d'importance.

Shishak

La campagne du pharaon Shishak, aux alentours de l'an 925 av. J.-C., a eu un impact profond sur l'ancien Israël et sur Juda. L'étude

---

19 *Ibid.*

20 B. Halpern, *David's Secret Demons*, *op. cit.*, pp. 233-34, 241.

21 *Ibid.*, pp. 245-46, 353-55, 384-85, 390, 419-20, 432, 465-66.

22 Herr (« Tripartite Pillared Buildings and the Market Place in Iron Age Palestine », *art. cit.*, p. 61-63) met en évidence le problème d'interprétation constitué par les 17 constructions tripartites à piliers de Méguiddo. C'est un nombre énorme par rapport à ce qu'il y a ailleurs. Le fait que la passe de Méguiddo est un goulet naturel d'étranglement, un entonnoir sur la Via Maris, fait de cette cité le meilleur endroit pour placer des structures de ce genre, si nous avons bien compris leur destination. Les anciens dirigeants l'avaient bien compris.

23 B. Halpern, *David's Secret Demons*, *op. cit.*, pp. 477-78.

sur cette campagne a été un sujet de discussion depuis plusieurs années. En combinant les rapports archéologiques avec le récit du pharaon, il est possible d'établir que Shishak a stoppé l'expansion de Juda dans le Néguev[24] où il a réduit de beaucoup le contrôle judéen sur cette région. Au nord, une bonne partie d'Israël fut dévastée, car Shishak a apparemment tenté de mettre fin à la compétition en contrôlant lui-même le réseau commercial. D'après Halpern[25], cela explique pourquoi il a pris Méguiddo sans la détruire. La Philistie semble avoir été oubliée dans la liste des villes conquises par Shishak. Nous pouvons au moins spéculer que la division du royaume uni, quelque cinq années auparavant, a eu pour conséquence d'affaiblir à la fois l'influence de Juda et celle d'Israël dans la région. L'effet évident de cette campagne a été d'empêcher Juda de contrôler directement quelques-unes des principales routes de commerce et de réduire le contrôle qu'Israël exerçait sur la vallée de Jizréel. Le fait est que ces constructions dans les sites de Tel Hadar, Tel Masos, Tel El-Hesi, Tel Qasile et Tel Abou-Hawam n'ont pas été rebâties de la même manière qu'auparavant ou qu'elles semblent avoir changé d'utilisation comme dans le cas de Tel Qasile. C'est la preuve que le raid de Shishak a bien réussi.

Les constructions tripartites à piliers, phase II

Les constructions tripartites à piliers érigées durant les 9e et 8e siècles av. J.-C. semblent donc bel et bien être localisées à la périphérie d'Israël et de Juda et combinées avec des routes de commerce[26]. Pour Juda, Tel Malhata et plus tard Béershéba étaient sur l'artère principale de la route de l'encens, venant de l'Arabie méridionale, et conduisant au nord, vers Juda, par Gaza ; Lakish était sur la route principale allant de Gaza ou Ashqelôn, vers Juda ; et Beth-Shémesh était sur la route principale de Ashdod, Joppé, Miqné et Gath, vers Juda. Ce changement de destin depuis la période salomonienne doit avoir eu d'importantes conséquences économiques pour Juda. En Israël, Méguiddo restait sur la Via Maris, alors que Tel Kineroth (Tel El-'Oreimeh), Hatsor et Tel Ein-Gev étaient sur l'importante route conduisant vers le nord, à Damas et en Mésopotamie. Ainsi, Israël

---

[24] *Ibid.*, pp. 462-63.

[25] *Ibid.*, pp. 442, 460, 466.

[26] M. Kochavi, « The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar », *art. cit.*, pp. 468-78 ; *ibid.*, « The Ancient Road from the Bashan to the Mediterranean », *art. cit.*, pp. 25-48.

maintenait une présence importante sur les routes commerciales, s'assurant par là des revenus substantiels lui permettant de s'assurer une prééminence sur Juda jusqu'à l'arrivée des Assyriens[27].

Conclusion

Ce court article a été préparé sur la base de l'observation que les limites du royaume de Salomon, telles que définies dans 1 R 4,7-19, en tenant compte de Juda et du Néguev de Juda[28], sont plus ou moins identiques avec les frontières d'une entité politique située à l'intérieur du cercle des sites abritant une construction tripartite à piliers des 11e/10e siècles[29]. Les arguments de Halpern et Kochavi sont, à la base, essentiellement économiques. Lorsqu'on les aborde de ce point de vue, ils se soutiennent mutuellement : ensemble ils fournissent des indicateurs archéologiques précis (les constructions tripartites à piliers des 11e/10e siècles) qui délimitent l'étendue des royaumes de David et Salomon, pour autant qu'on reconnaisse que ces structures sont des avant-postes économiques situés sur les routes commerciales où ils forment des intersections avec les frontières du royaume. La destruction/abandon de plusieurs de ces structures, probablement à la suite du raid de Shishak et la reconstruction qui suivit au 9e siècle illustrent la diminution de l'influence conjointe d'Israël et de Juda à cette époque. Elle explique pourquoi Israël est devenu un royaume plus puissant pour la majeure partie des 9e et 8e siècle av. J.-C. De plus, cette suite des constructions tripartites à piliers des 11e/10e siècles, en lien avec 1 R 4,7-19 et en y ajoutant le Néguev de Juda, suggère une réalité historique, contrairement à Thomson qui y voyait un mythe. C'est une validation indépendante de la chrono-

---

27 Younker *et alii* (*Preliminary Report of the 1996 Season of the Madaba Plains Project, op. cit.*, p. 232) datent l'exemple de Tel Jalul du 8e/7e siècle. C'est le dernier et unique exemple connu qui n'était pas clairement en Israël/Juda durant son utilisation. Pour expliquer cet exemple quelque peu tardif et atypique, on a avancé l'argument que ce type de structure a fort bien pu exister en Israël lors d'une période antérieure et être bien connue par la suite ou qu'après avoir été utilisée pendant trois siècles complets en Israël, elle était bien connue des voisins Ammonites qui, à leur tour, en on utilisé le plan.

28 Voir : Halpern, *David's Secret Demons, op. cit.*

29 Voir : M. Kochavi, « The Eleventh Century B.C.E. Tripartite Pillar Building at Tel Hadar », *art. cit.*, pp. 468-78 ; *ibid.*, « The Ancient Road from the Bashan to the Mediterranean », *art. cit.*, pp. 25-48 ; *ibid.*, « Divided Structures Divide Scholars », *art. cit.*, pp. 44-50 ; J.A. Blakely, et F.L. Horton J.-R., « On Site Identifications Old and New: The Example of Tell el-Hesi », *art. cit.*, pp. 24-36.

logie absolue fournie par les céramiques. Finkelstein en restera pour ses frais.

Remerciements

Je remercie James W. Hardin, Andrew G. Vaughn, Joe D. Seger et deux lecteurs anonymes qui m'ont fait part de leurs critiques sur cet article. Mes remerciements vont aussi à Fred L. Horton, J.-R., qui a travaillé avec moi depuis de nombreuses années à la publication d'articles historiques sur Tel El-Hesi et qui m'a aidé à comprendre la région de Hesi et des textes bibliques. Enfin je remercie Christin M. A. Engstrom pour son savoir-faire technique dans la préparation de la carte. ■

Ḥokhma 96/2009, pp. 130-152

par Kenneth A. Kitchen,
professeur honoraire d'égyptologie, Université de Liverpool ; Honorary Senior Fellow *de l'école d'archéologie et d'égyptologie (SACE) de l'Université de Liverpool*

L'historicité de la monarchie unie d'Israël à l'épreuve des données extra-bibliques[1]

Introduction

Il est souvent observé qu'en dehors de la Bible hébraïque, rien ne relie la mention isolée d'« Israël » sur la stèle commémorant la victoire du pharaon Merenptah en 1209 av. J.-C. à la monarchie divisée d'Israël et Juda au 9e siècle[2], époque à laquelle Achab, roi d'Israël, est mentionné comme un des nombreux adversaires de Salmanasar III à la bataille de Qarqar, en 853 av. J.-C. On en déduit que l'Israël cité par Merenptah n'est qu'un « proto-Israël » (expression couramment utilisée par W. Dever)[3] plutôt que la nation proprement dite apparue aux 9e siècle et suivants.

---

[1] Cet article, traduit de l'anglais par Christophe Desplanque, est tiré avec permission de V. Philips Long, David W. Baker, Gordon J. Wenham, éds., *Windows into Old Testament History: Evidence, Argument and The Crisis of "Biblical Israel"*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002, pp. 111-130.

[2] Voir, par exemple, P.R. Davies, *In Search of 'Ancient Israel'*, JSOTS 148, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1968, p. 60, qui ne comprend pas cette mention égyptienne. Voir mon strict relevé des faits concernant le texte de la stèle de Merenptah, « The Physical Text of Merenptah's Victory Hymn (The 'Israel Stela') », *Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities*, Toronto, 24, 1994-97, pp. 71-76.

[3] Voir par exemple W. Dever, « Israelite Origins and the 'Nomadic Ideal': Can Archeology Separate Fact from Fiction? » in S. Giltin, A. Mazar, E. Stern, éds., *Mediterranean Peoples in Transition: Thirteenth to Early Tenth Centuries* B.C.E.: *In Honor of Professor Trude Dothan*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1998, pp. 222, 231.

Cependant, cette absence de continuité ne s'explique pas par l'histoire ancienne d'Israël proprement dite. Si nous ne disposons pas de témoignages en provenance de sources extra-bibliques sur cette période, c'est pour des raisons bien précises. Après Merenptah, et jusqu'au milieu du 9e s., un seul pharaon (Ramsès III, vers 1182-1153 av. J.-C.) a entretenu des relations avec le Proche-Orient. Presque toutes les listes topographiques en provenance de son règne rééditent simplement celles de ses prédécesseurs[4]. Elles n'évoquent ni les peuples, ni les lieux, ni les faits qui lui furent contemporains. Il en est de même des bas-reliefs consacrés aux guerres de Syrie, dans ses temples de Karnak et Medinet Habu à Thèbes. Les seules sources spécifiques qui traitent de ses relations avec l'Orient sont 1) les textes et représentations de son conflit avec les peuples de la Mer (de Gaza au delta du Nil), en l'an 8 de son règne (vers 1177 av. J.-C.)[5] et 2) la notice strictement historique de son testament (*Papyrus Harris I*)[6]. Elle permet d'en savoir un peu plus sur la répression qu'il a exercée envers la population de Séir, mais pas grand-chose d'autre. On peut ajouter à cela quelques *ostraca* (des relevés de taxes) en provenance de Tel Sera (Tsiqlag ?), au sud-ouest de Canaan[7]. Il n'y a eu, dans ce secteur de collines, aucun conflit avec Israël, et donc aucune raison de le mentionner. Plus aucun pharaon ne devait retourner guerroyer en Canaan jusqu'après 970 av. J.-C. (Siamun), puis en 925 (Shoshenq I, « Shishaq »). A l'époque, la norme de leurs listes topographiques détaillées est de ne mentionner que les lieux habités, pas les peuplades ni les états. Par la suite, on ne trouve plus aucun compte

---

[4] Notamment celles de Ramsès II, et, en partie par l'intermédiaire de ce dernier, celles, plus anciennes encore, de Thoutmosis III. Cf. par exemple Kitchen, *Ramesside Inscriptions, Translated and Annotated, Notes and Comments*, Oxford, Blackwell, 1999, 2:70, § 78.

[5] Traduction intégrale dans W.F. Egerton, J.A. Wilson, *Historical Records of Ramses III; The Texts of Medinet Habu*, Studies in Ancient Oriental Civilization 12, Chicago, University of Chicago Press, 1936, pp. 49ss et *passim*. L'interprétation des noms de lieux n'est pas toujours correcte.

[6] Traduction partielle en anglais (du passage au sujet de Se'ir) disponible dans *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament* (ANET), J.B. Pritchard, éds, Princeton, Princeton University Press, 1969, 3e éd, p. 262a. Nouvelle édition, complète, de ce document, voir : P. Grandet, *Le Papyrus Harris I, BM9999*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie du Caire, 1994, 2 vols.

[7] O. Goldwasser, « Hieratic Inscriptions from Tel Sera'in Southern Canaan », *Tel Aviv* 11, 1984, pp. 77-93, planches 4-7. Kitchen, *Ramesside Inscriptions*, Oxford, Blackwell, 1988, *7/9*, p. 259s, § 252. Sur Tel Sera et ses identifications possibles, cf. E.D. Oren, in E. Stern et *al.*, éds, *The New Encyclopedia of Archaelogical Excavations in the Holy Land*, New York, Simon & Schuster, 1993, T. 4, pp. 1329-35.

rendu égyptien *spécifique* de guerres en Palestine. Pareillement, après Tukulti-Ninurta I d'Assyrie (vers 1244-1208 av. J.-C.), aucune armée assyrienne ne cherchera à atteindre la côte méditerranéenne au nord-ouest avant Assourbanipal, en 882. A l'exception (brève) de Tiglath-Piléser I vers 1100 et d'Assour-el-Kala peu après lui. Aucun chef assyrien, à notre connaissance, n'a atteint le sud de la Syrie (sans parler de la Palestine !) avant Salmanasar III, à compter de 853. Il s'ensuit qu'à l'instar de l'Egypte, aucun roi ou chroniqueur assyrien n'eut de relation réelle avec les peuples de Palestine, ni de raison de s'exprimer à leur sujet sur une période de trois siècles à trois siècles et demi, de 1200 à 900, 860 av. J.-C. Babylone encore moins, accaparée par des conflits locaux avec l'Assyrie au nord ou Elam au sud-est. Devant cette éclipse de pouvoir hégémonique, où souvent même les documents internes sont fragmentaires, de portée uniquement locale et interne, il ne sert à rien de déplorer l'absence de toute mention de l'ancien Israël s'installant en Canaan, ou de l'Israël conquérant de David et Salomon s'étendant en Transjordanie et au sud, voire au centre de la Syrie. De telles données n'existent pas car elles n'avaient pas lieu d'exister. Mais Israël, lui, a réellement existé, comme l'établit clairement l'A.T., appuyé indirectement sur ce point par des données pertinentes.

Qu'en est-il du voisinage immédiat d'Israël : Phénicie, Aram, Transjordanie ? Les choses sont très claires. On n'y a encore jamais trouvé d'archives ou d'inscriptions de l'âge du Fer (à Tyr, Sidon, Arvad ; à peine une demi-douzaine de courtes inscriptions sur pierre, à Byblos). Absolument rien à Damas, le cœur d'Aram, au centre de la Syrie, plusieurs fois reconstruite entièrement et ce jusqu'à nos jours (comme Jérusalem). Très peu d'inscriptions araméennes d'importance proviennent d'ailleurs ; d'Hazaël, par exemple, sur des fragments d'ivoire et harnais de chevaux. La stèle de Tel Dan, dont le texte a été publié récemment, est la plus proche géographiquement. Il est significatif qu'elle mentionne explicitement Israël et Juda. Les hiéroglyphes néo-hittites sont bien trop au nord pour évoquer Israël, lui-même situé loin au sud. Il s'agit principalement de textes relatifs à des constructions, d'intérêt strictement local ; très peu savent les déchiffrer. Ils nous seront, toutefois, indirectement utiles.

Du 12e au 10e s. av. J.-C., l'époque des « mini-empires »

C'est précisément à partir des textes hiéroglyphiques néo-hittites, et de vestiges provenant des Araméens ou qui se réfèrent à

eux, que nous pouvons esquisser de façon plus complète l'histoire de cette période.

I.

Commençons par examiner très rapidement le tableau qui nous est transmis du royaume de David et Salomon.

Phase 1 : Après sept années de règne cantonné aux collines de Juda (à Hébron, 2 S 2,11), David devient chef de tout Israël (2 S 5,1-5) et s'empare de Jérusalem dont il fait sa capitale (2 S 5,6-10). Au sud-ouest, il contient les Philistins (2 S 5,17-25 ; 8,1). Au-delà de Juda et Israël, le conflit s'étend vers l'est et le nord.

Phase 2 : A l'est, Moab, voisin immédiat de Gad, de la partie orientale de Manassé, et qui a annexé une partie du territoire de Ruben, devient probablement le premier à succomber aux ambitions de David (brève note, seulement, en 2 S 8,2). C'est peut-être après le tour d'Edom, qui n'aura plus de roi pendant une génération (2 S 8,13s ; cf. 1 R 11,14-22[8]). Puisque Edom et Moab paient déjà tribut à David, les Ammonites ne peuvent compter sur eux. C'est plutôt au nord qu'ils iront chercher un soutien, chez leurs autres voisins Maaka et Tov, et les Araméens de Çova, plus importants (2 S 10). Ils survivent un an à la défaite, comme leur allié Hadadézer (2 S 10,9-14, puis 15-19). Mais l'année et la saison suivante, ils sont défaits à leur tour.

Phase 3 : David juge politiquement opportun de régler ses comptes avec Hadadézer, du royaume araméen de Çova, en l'attaquant à revers quand il s'en va réprimer une révolte sur la frontière de l'Euphrate (2 S 8,3). L'humiliante défaite que David lui a précédemment infligée a eu pour conséquence de lui aliéner des vassaux du sud, ralliés à David (2 S 10,19). Ce second conflit opposant Israël à Çova s'étend au royaume araméen de Damas. L'un et l'autre sont vaincus et assujettis (2 S 8,5-7).

Phase 4 : Cet ultime triomphe en Syrie vaut à David un allié, vassal : Toï ou Tou, roi de Hamath. Soulagé des attaques araméennes, sinon de leur domination, il unit son destin à celui de David (2 S 8,9s). Avec ce ralliement, le royaume de David atteint l'Euphrate, si l'on en croit

---

[8] A ce sujet, voir Kitchen, *Third Intermediate Period in Egypt*, 2e éd. augmentée, Warminster, Aris & Phillips, 1996, pp. 273s et n. 186.

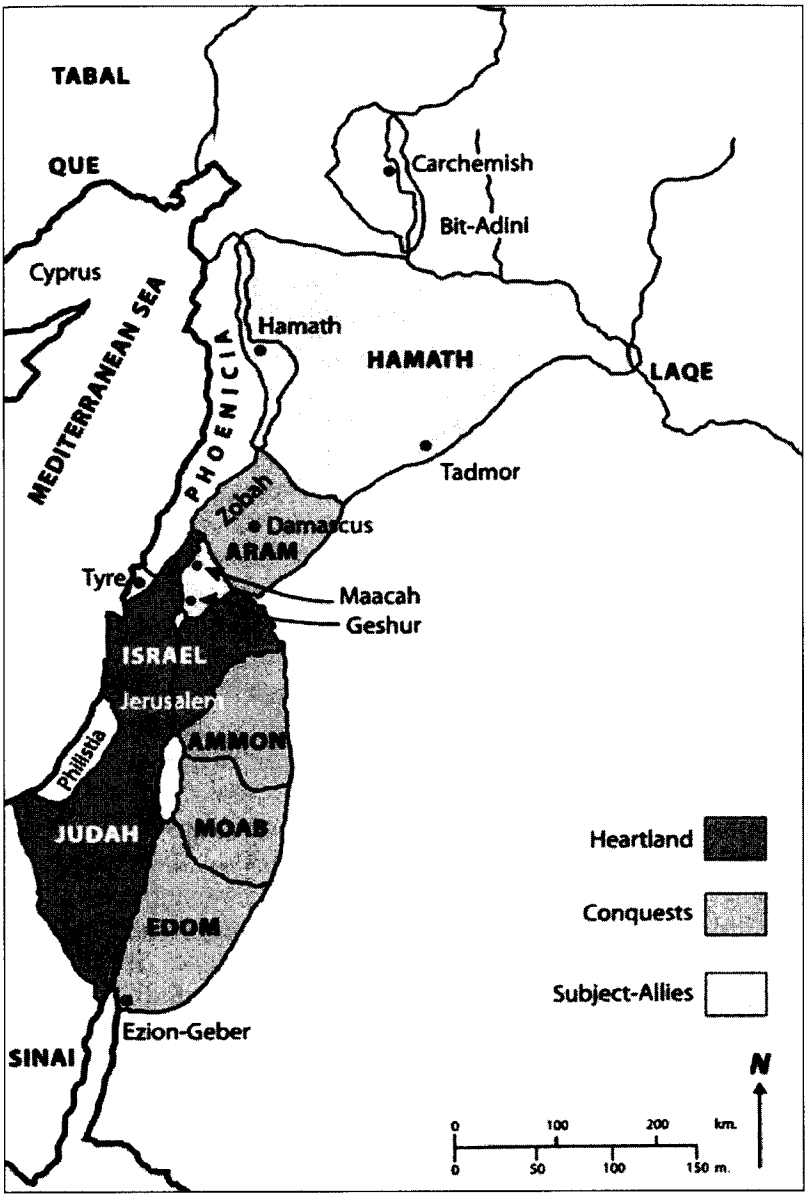
des textes hiéroglyphiques hittites de Hamath, plus tardifs. Ils montrent que l'autorité de Hamath s'étendait jusqu'à l'Euphrate, et même au-delà, à Laqé. Il n'y avait aucun autre royaume à l'époque, comparable à celui de Çova, pour s'y opposer – le pays de Hatarikka, souvent cité, faisait partie de Hamath. Ce n'était pas un état indépendant. Le succès vaut à David un autre allié, indépendant cette fois, dans la dernière décennie de son règne : Hiram I, roi de Tyr (cf. 2 S 5,11 après une brève notice consacrée à la puissance de David).

La totalité de ce triple mini-empire échoit à Salomon, au moins pendant la première partie de son règne. Il est opportun d'y distinguer 1) les alliés-vassaux (Hamath), 2) les pays vassaux payant tribut (Aram-Çova, Aram de Damas, Moab, sans doute Ammon) et les territoires annexés (Edom), et 3) les territoires propres (Juda, Israël). Les Philistins – ennemis – et les ports phéniciens au nord de Tyr – amis – restent indépendants.

Plus tard, tout commence à se morceler. Des allusions en passant (donc non teintées d'idéologie !) à ce qu'il entreprend à Tadmor (l'ancienne Palmyre) et certainement au Liban (1 R 9,18s) marquent l'emprise initiale de Salomon sur l'héritage de David. Son écroulement final, dans la suite de son règne, est auguré par le retour triomphal du prince Hadad (1 R 11,14-22) d'Egypte en Edom (il enleva la partie méridionale de la Transjordanie à la suzeraineté israélite), et la rébellion victorieuse du vieux Rezôn (1 R 11,23-25), qui reprend Aram de Damas, ce qui – du même coup – retire à la souveraineté israélite Aram-Çova et Hamath. Sans doute Moab et Ammon ont-ils alors fait sécession également ; mais nous n'en avons pas de témoignage.

II.

Tournons-nous vers le nord, en Syrie, pour nous pencher sur le mini-empire suivant : Aram. D'Aram proprement dit (à Damas comme à Çova) ne nous est parvenue aucune inscription à caractère historique. Nous ne disposons que de la stèle fragmentaire de Tel Dan, trouvée en territoire israélite, et de rares mentions assyriennes de gouvernants (à partir du 9e s.). En dehors de quelques fragments, nous sommes donc renvoyés aux récits vétérotestamentaires concernant Aram, comme pour Israël (il est curieux que la tendance « minimaliste » n'ait pas mis Aram au rebut comme elle l'a fait pour Israël). Une analyse patiente donne, là encore, quelques petits résultats. Le royaume d'Hadadézer, (Aram)-Çova (cf. 2 S 8,3 ; 5,12 ; 10,8), était



« Mini-empires » : David et Salomon.

Cette carte illustre les différentes phases du développement du royaume davidique. Reçue telle quelle par les éditions Eerdmans, elle est reproduite ici dans sa version originale. Les différences entre l'anglais et le français étant minimes, le lecteur s'y retrouvera facilement. Il est à noter toutefois que « Çova » se dit « Zobah » en anglais.

connu aussi sous le nom de Beth-Rehov (les deux appellations se retrouvent en 2 S 10,6), « Maison de Rehov » (comme « Maison de David »)[9]. Hadadézer est appelé « Fils de Rehov » (2 S 8,3.12), ce qui pouvait être exact si Rehov était son père et prédécesseur immédiat. Toutefois dans les sources assyriennes, l'expression désigne aussi l'héritier d'un fondateur de dynastie, son descendant direct ou non, apparenté ou non. En témoigne le cas bien connu, et relevé depuis longtemps, de la désignation par Salmanasar III de Jéhu comme « fils d'Omri » (en akkadien, **bit-khumri*)[10], expression qui signifie simplement « Jéhu, (chef) de la maison d'Omri ». Donc, Hadadézer « fils » de Rehov pourrait équivaloir à « Hadadézer, (chef) de la maison de Rehov », un certain temps après l'époque de Rehov. Il apparaît clairement que le royaume araméen d'Hadadézer est formé, en son cœur, du territoire de Çova, patrimoine de la maison de Rehov (tout comme Juda et Israël sous David et Salomon), et d'un « empire » de petits états et chefferies assujettis, dont Hadadézer (et Rehov avant lui ?) ont pris le contrôle politique. Là aussi, tout comme l'a fait David vis-à-vis de la Transjordanie et des Araméens. Deux passages l'attestent : 2 S 10,19 qui cite les vassaux d'Hadadézer (au sud ?), des rois « locaux » qui se rallient à David, et, implicitement, 2 S 8,3, quand Hadadézer estime vital de « remettre la main » sur le fleuve de l'Euphrate, et donc sur les chefs de cette région. Ces roitelets insignifiants gouvernaient ce que les anthropologues appelleraient des chefferies, terme encore abusif. Nous en trouvons dans le territoire araméen de Damas aussi, plus tard, parmi les trente-deux « rois » qui ont soutenu Ben-Hadad contre Israël (1 R 20,1). Çova est parfois situé à l'ouest ou au nord de Damas. Il s'agit d'au moins une partie de la plaine de la Beqa'a, entre les chaînes montagneuses du Liban et de l'Antiliban. Selon Gn 22,24, la lignée de Nahor (les fils qu'il eut de Réouma) comprenait Tèvah, Gaham (inconnu), Tahash et Maakah. Ces noms correspondent à des lieux alignés du nord au

---

[9] Un bon nombre d'emplois de cette expression sont répertoriés dans K.A. Kitchen, « A possible Mention of David in the Late Tenth Century B.C.E., and Deity *Dod as Dead as the Dodo? », *JSOT* 76, 1997, pp. 38s, avec une carte (p. 37) situant les royaumes appelés « Beth-… ».

[10] Par B. Landsberger, *Sam'al I: Studien zur Entdeckung der Reinenstätte Karatepe*, Ankara, Drückerei der Türkischen Gesellschaft, 1948, p. 19, et n. 37 ; T. Schneider est passée totalement à côté de cette donnée de base : « Did King Jehu Kill His Own Family? », *BAR* 21, N° 1, 1995, pp. 26-33, 80, *passim* ; elle ne connaissait pas cette référence clef sur la question.

sud : Tèvah, la Tubikhi des lettres de Tel Amarna[11]. Puis, Tahash équivalant à Takhsi dans les listes égyptiennes[12] (dans la province d'Oupé, au sud de Qadesh sur l'Oronte). Puis Maakah, à l'est des Lac Houlé et de Galilée, avec Gueshour. Tèvah/Tubikhi est sans doute à identifier à Tèvah/Bètah de 2 S 8,8 (cf. 1 Ch 18,8). Çova s'étendait donc parallèlement à Aram de Damas, établi dans la région d'oasis entourant Damas. Hadadézer a imposé son pouvoir depuis l'est de l'ancienne Qadèsh sur l'Oronte jusqu'à l'Euphrate (sans doute en incluant Tadmor). Il a réduit des cités et des tribus à l'état de vassaux. Son influence s'étend aux Araméens vivant au nord, à l'intérieur de la grande boucle que forme l'Euphrate dans sa partie occidentale (par exemple, à Bit-Adini). Il en fait venir des troupes, selon 2 S 10,16. Comme il tient en respect sans doute à la fois Aram de Damas au sud-ouest et Hamath au nord, voici comment nous pouvons nous représenter schématiquement le mini-empire d'Hadadézer, avant l'intervention de David : 1) un territoire « métropolitain », dans la vallée de la Beqa'a, consistant en l'enclave de Beth-Rehov, morceau appartenant à la dynastie d'Hadadézer ; 2) les conquêtes de chefferies plus petites, en direction de l'Euphrate vers le nord-est, et de Maakah et Gueshour, vers le sud-ouest ; 3) des alliés assujettis, en Aram de Damas sur la frontière orientale (cf. 2 S 2,5) et à Hamath (malgré eux) au nord. L'intervention de David fera tout voler en éclats. Gueshour s'allie à Israël (2 S 3,3.5 ; 13,37-39) et Maakah devient peut-être son vassal. Hamath se range aux côtés d'Israël, puissance montante (et garde son indépendance du règne de Salomon jusqu'à la domination assyrienne). Çova se désagrège, et à partir de Salomon la puissance araméenne, c'est Damas (Retsôn et ses successeurs).

III.

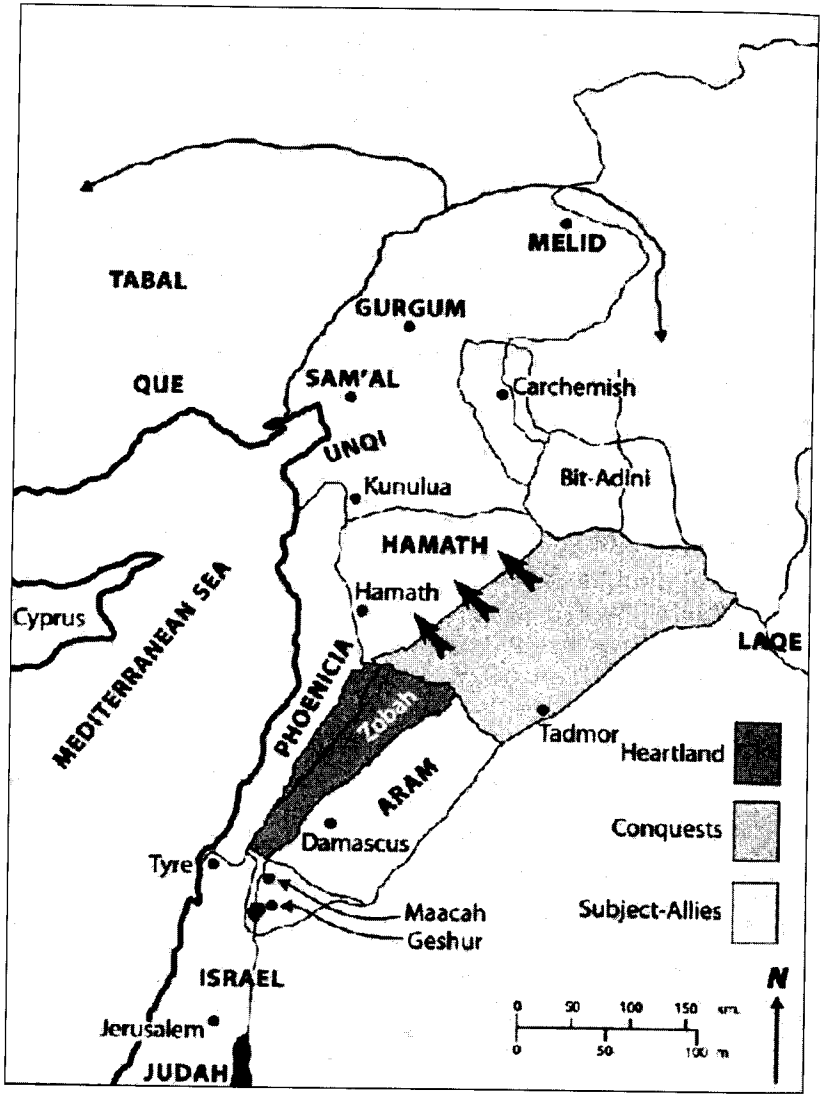
A présent, nous pouvons, pour terminer, regarder encore plus au nord, dans la partie septentrionale de Syrie, dans la boucle occidentale de l'Euphrate, et au sud-est de l'Anatolie. Jusqu'au début du 12e s., cette région appartient à l'empire Hittite, qui compte comme vassaux des états satellites en Syrie du nord. Une branche de la famille

---

11 Voir Lettre d'Amarna EA179 in W.L. Moran, *The Amarna Letters*, Baltimore/Londres, John Hopkins University Press, 1992, p. 262. Son auteur se soucie d'Amourrou, qui occupait la chaîne du Liban à l'ouest de la Beqaa.

12 Comme l'a suggéré A.H. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford, Oxford University Press, 1947, T. I, p. 150. Takhsi dans les lettres d'Amarna : n° 189, verso, 9-12 (cf. Moran, *op. cit.*, p. 270).

royale hittite règne à Karkémish, sur la rive occidentale de l'Euphrate, et sur l'une des routes reliant la Mésopotamie à la Syrie et l'Anatolie. Au cours du 13e s., ces rois hittites de Karkémish sont devenus, *de facto*, puis de droit, vice-rois de Syrie pour leurs cousins impériaux, qui gouvernent en Anatolie centrale. Vers la 8e année du règne de Ramsès III (env. 1177 av. J.-C.), les peuples de la mer et autres invasions terrestres ont détruit l'Anatolie, métropole du pouvoir hittite, et ont fait mouvement à travers la Syrie en direction du sud, jusqu'aux



« Mini-empires » : Hadadézer d'Aram.

frontières de l'Egypte, où le pharaon les a repoussés. Selon lui, « aucun pays ne put résister à leurs armes, Hatti-Qodé (la Cilicie), Karkémish, Arzawa (le sud-ouest de l'Anatolie) et Alasia (Chypre ?), balayés en un seul endroit (ou en une seule fois). Ils dressèrent leur camp en un seul lieu, à l'intérieur d'Amourrou (les montagnes du Liban et la bande côtière) ; ils dévastèrent son peuple et sa terre, comme jamais cela n'avait été fait »[13]. Il y a eu bien des bouleversements sur l'ancienne liste des cités-états du Bronze récent. Beaucoup ont été balayées. Mais les propos du pharaon relèvent, dans une certaine mesure, de l'emphase rhétorique. En Syrie centrale, au moins un petit reste de royaume d'Amourrou a pu subsister jusqu'au 11e s. av. J.-C., avant d'être absorbé par les Araméens, si c'est bien de cette époque que datent deux pointes de flèches sur lesquelles a été inscrit « Zakar-Baal, roi d'Amourrou »[14]. Bien plus, la cité-forteresse de Karkémish a sans aucun doute survécu après 1180. Récemment encore, son dernier roi connu avant 1200 était Talmi-Teshup, contemporain du dernier empereur hittite Suppiluliuma II[15]. Mais il eut pour successeur son fils, Kuzi-Teshup, qui put être roi à Karkémish lors de la chute de l'empire et survécut au choc des « peuples de la mer » quand ils se retournèrent contre Amourrou au sud, puis vers Canaan et la frontière égyptienne. Une fois passée cette brève période chaotique, qui a créé une vacance du pouvoir dans le nord de la Syrie et le sud-est de l'Anatolie, Kuzi-Teshup peut saisir l'occasion de renouveler le contrôle des deux zones par Karkémish. Et de porter un coup à son vieil ennemi assyrien (dont les gouvernants sont plus faibles, à présent) en annexant des terres à l'est de l'Euphrate. Des textes hiéroglyphiques hittites plus tardifs en provenance de Mélid (Malatya) font remonter la lignée des rois mélidiens jusqu'à un certain Kuzi-Teshup, Grand Roi de Karkémish. A l'époque du Bronze récent, ce titre – « Grand Roi » – seuls peuvent le porter ceux qui règnent effectivement sur les territoires assujettis, et qui ont fait leurs preuves. Jusqu'ici, on voyait dans cette mention tardive une référence au roi mentionné ci-dessus,

---

13 Texte de l'année 8, lignes 16ss ; cette traduction est de K.A. Kitchen, *Ramesside Inscriptions 5/1*, 1970, pp. 39s. Une autre traduction est publiée par J.A. Wilson dans J.B. Pritchard éds, *ANET*, p. 262.

14 Pour l'une, voir J. Starcky, *Archéologie au Levant : Recueil R. Saidah*, Paris, Lyon, 1982, pp. 178-186. Pour l'autre, R. Deutsch et M. Heltzer, *Forty New Ancient West Semitic Inscriptions*, Tel-Aviv/Jaffa, Archaeological Center Publication, 1994, pp. 12s, fig. 1.

15 Pour les sources, cf. J.D. Hawkins, in D.O. Edzard, *al.*, *Reallexicon der Asssyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*, Berlin, De Gruyter, 1980, vol. 5, pp. 433s.

Kuzi-Teshup, fils de Talmi-Teshup, vers 1170 av. J.-C. Mais cette solution crée de sérieuses difficultés pour dater les monuments et les rois postérieurs de Mélid[16]. Il semble plus avisé de distinguer un Kuzi-Teshup I (fils de Talmi-Teshup) vers 1170 av. J.-C., qui a bien pu s'auto-proclamer le premier « Grand Roi » de Karkémish, et un Kuzi-Teshup II vers 1070, également « Grand Roi », tous deux ancêtres des rois ultérieurs de Mélid. Ce qui résout le problème chronologique. Dans le monde néo-hittite, cette reprise des mêmes noms royaux est courante[17]. Donc, le royaume de Karkémish a constitué en ses débuts un mini-empire d'une taille considérable. Il s'étendait de Hamath au sud jusqu'à Gourgoum, Melid, et même à l'actuelle Elbistan au nord, à l'ouest jusqu'à la Méditerranée et à l'est jusqu'à Gozan. C'est à bon droit que ses souverains pouvaient se parer du titre de « Grand Roi ». Après Kuzi-Teshup I, on peut situer dans cette catégorie Ir-Teshup, connu pour être intervenu à Elbistan, au-delà de Melid (Malatya), ainsi que Tudhalia, à partir de l'inscription *A16C* de Karkémish[18]. Vers 1100, Tiglath-Pilézer I, roi d'Assyrie, a acquis suffisamment de puissance pour marcher sur la Syrie, à l'ouest. Par la suite, il reçoit tribut d'Allumari de Melid et d'Ini-Teshup II, roi de Hatti, qui devait presque certainement résider à Karkémish comme Ini-Teshup I auparavant[19]. C'est peu de temps après que nous pouvons situer Kuzi-Teshup II, « Grand Roi » de Karkémish vers 1070. Il renforce son contrôle sur Melid en y installant comme gouverneur l'un de ses propres fils, Runtiyas. De son époque jusqu'aux alentours de l'an 1000, il y aura parmi les autres Grands Rois (...) pa-ziti et son fils et successeur Ura-Tarkhuns (texte *A4b* de Karkémish).

---

16 Voir les données et un état complet de la question in J.D. Hawkins, « Kuzi-Teshub and the 'Great Kings' of Karkamish », *Anatolian Studies* 38, 1988, pp. 99-108.

17 Par exemple, à Karkémish, Ini-Tesup I et II, Suhis I et II ; à Mélid, Arnuwantis I et II, PUGNUS-Mili I, II, III, etc.

18 Les inscriptions hiéroglyphiques hittites de Karkémish sont publiées dans la série A des tablettes, in D.G. Hogarth, C.L. Woolley, et R.D. Barnett, *Carchemish*, vols. 1-3, Londres, British Museum, 1912-1952. Edition plus récente : J.D. Hawkins, *Corpus of Hieroglyphic Luwian Inscriptions, 1/1*, Berlin, De Gruyter, 2000.

19 Traductions modernes (anglais) : pour Tiglath-Pilézer I, voir A.K. Grayson, *Assyrian Royal Inscriptions*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1976, 2, p. 23 § 82, p. 27 § 96 ; et A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC, I, (1114-859 BC)*, Toronto, Univ. of Toronto Press, 1991 (Royal Inscriptions of Mesopotamian Assyrian Period 2), 37:26-28 & 42-43:24-33. Elles corrigent la version parue dans *ANET*, 275. Pour Assour-bel-Kala vers l'ouest, voir Grayson, *Assyrian Royal Inscriptions*, p. 52, § 234, ii:19 ; p. 55, § 248, iv:1ss. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC, I, (1114-859 BC)*, p. 101, ii:19b-24 & p. 103s, iv:1-34a.

C'est alors qu'intervient un changement. Le nouveau souverain de Karkémish, Suhis I, et tous ses successeurs n'ont plus pour titre que « Roi de Karkémish ». L'épithète « grand » disparaît définitivement. Vu le poids que représentait ce titre, son éclipse doit correspondre à de profonds changements. Plusieurs facteurs ont provoqué la fin des deux siècles que dura ce mini-empire de Karkémish : la montée dans la région de dynasties néo-araméennes, qui remplacent ou balaient l'hégémonie néo-hittite. A ce premier facteur s'ajoute l'émergence du nouveau « mini-empire » d'Aram-Çova sous Hadadézer, dont nous avons parlé plus haut. Simultanément, on relève une plus grande indépendance des cités-états néo-hittites, dont les souverains commencent à établir leurs propres inscriptions en hiéroglyphes sur les palais et les temples.

Le processus de ce démembrement peut être, dans l'état actuel des connaissances, schématisé ainsi :

– 1re phase, à partir de 1000 av. J.-C. env. :

- Au sud et à l'est, Hadadézer d'Aram-Çova usurpe sans doute la suzeraineté sur Hamath, gouvernée par Toï (qui perd alors Karkémish, à son extrême limite méridionale), et étend sa domination jusqu'au sud-ouest de la grande boucle de l'Euphrate. Il y appuie la création de nouveaux royaumes par des chefs locaux araméens – Adin à Til-Barsip, qui fonde Bit-Adini, et Bakhian à Gozan, qui fonde Bit-Bakhiani. Ce qui met donc fin à toute hégémonie de Karkémish à l'est de l'Euphrate. La défaite infligée par David à Aram-Çova (ainsi qu'à Aram de Damas) n'a pas d'incidence de l'autre côté de l'Euphrate, mais Toï et Hamath deviennent ses vassaux et ne reviendront plus dans le giron de Karkémish.
- Au nord et à l'ouest, Gourgoum à partir du début du 10e siècle, connaît une série de souverains indépendants. Les premiers rois sont attestés dans une longue généalogie hittite, en hiéroglyphes, provenant d'un roi des 9e-8e siècles, Halparutas III.

– 2e phase, vers 950-900 av. J.-C. :

Vers 920 au plus tard, les Araméens établissent le petit royaume indépendant de Sam'al ou Ya'udi. « L'empire » de Karkémish a, dès lors, perdu toutes ses parties méridionales et orientales, et la plupart des territoires restants au nord-ouest. Puis, vers cette époque probablement, les Araméens s'emparent d'Arpad, et (A)gus y fonde Bit-

(A)gusi, pas plus tard que vers 880[20]. Cela fait d'Unqi, plus à l'ouest, une entité à part. On en connaît des souverains par des sources indépendantes (textes assyriens) à partir de cette époque également. A ce moment critique, Kummukh, juste au nord-est de Karkémish, est mentionnée avec ses propres rois. Ainsi, Karkémish perd chacun de ses derniers vassaux ou tributaires, se trouvant par conséquent réduite à une cité-état au territoire restreint. Quoique prospère, située près d'un grand fleuve important, au carrefour de grandes routes. Ces évolutions politiques saisissantes, du mini-empire à la cité-état locale, surviennent essentiellement pendant le règne du dernier « Grand Roi », Ura-Tarkhuns. Son successeur, Suhis I, n'héritera donc, en dehors de Karkémish, que d'Arpad et d'Unqi à l'ouest, de Kummukh au nord-est, et de la région de Sam'al. Melid se trouve depuis longtemps gouvernée par des souverains largement indépendants mais alliés, fiers de leur lien de parenté avec Karkémish.

IV.

Enfin, il faut évoquer – plus rapidement – parmi les mini-empires, un qui se trouvait au sud-est de l'Anatolie, au nord-ouest de la sphère d'influence de Karkémish. A l'époque des derniers règnes de l'Empire hittite, des souverains du royaume de Tarkhountassa ont cherché à faire jeu égal avec Karkémish, à devenir son équivalent occidental, pour ainsi dire. Les rois successifs de Karkémish se sont taillé dans le sud-est un assez grand royaume qui durera deux siècles. De même, vers 1200-1000, on peut compter un chef tel qu'Hartapus, fils d'un certain Mursilis (un nom hittite typiquement « impérial » !), comme suzerain d'un nouveau mini-empire dans la partie sud-est du haut-plateau d'Anatolie. Quelques siècles après, les « grands rois » de Tabal[21] héritent de son hégémonie morale (et sans doute aussi territoriale), avec leurs vassaux (liste de 34 « rois » établie par Salmanasar III d'Assyrie vers 837 av. J.-C.)[22].

---

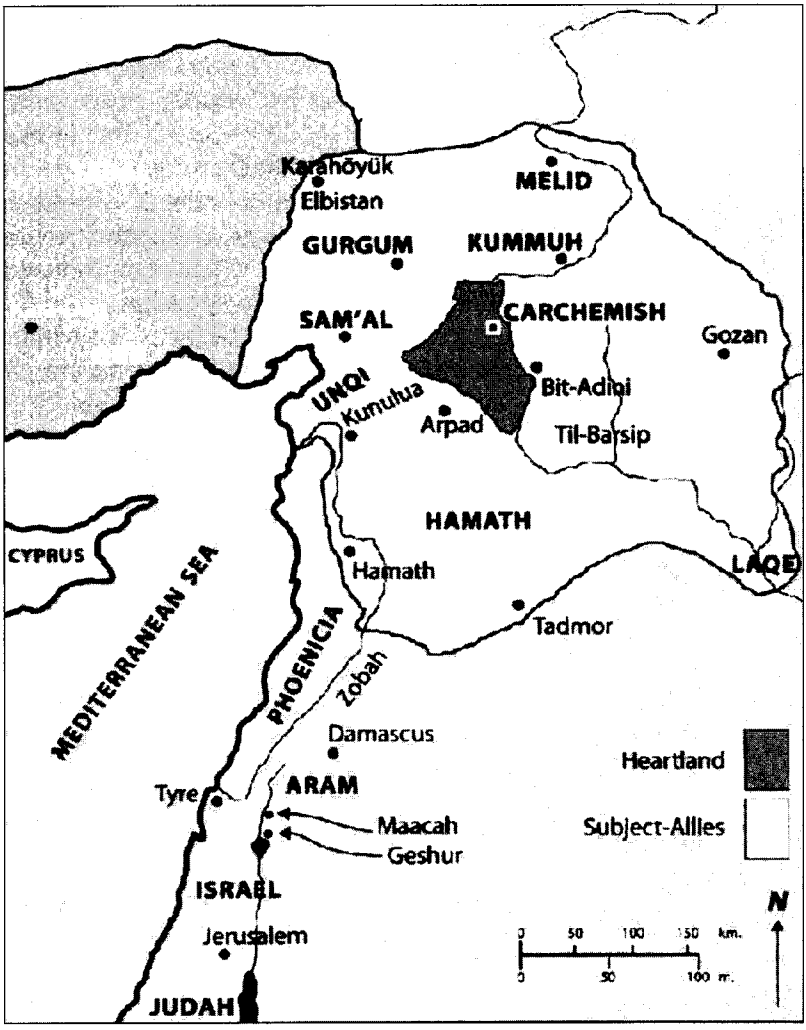
[20] Sur les états araméens (Gozan, Bit-Adini, Bit-Agousi, Sam'al, et Aram de Damas) et Hamath, la plus récente parution est de H.S. Sader, *Les états araméens de Syrie depuis leur fondation jusqu'à leur transformation en provinces assyriennes* (Wiesbaden, Beyrouth, éds Franz Steiner, 1987) ; pour Damas, voir les monographies de M.F. Unger, *Israel and the Arameans of Damascus*, Grand Rapids, Zondervan, 1957, et W.T. Pitard, *Ancient Damascus*, Winona Lake, Eisenbrauns, 1987.

[21] « Toubal » dans la Bible (ndt).

[22] Cf. J.D. Hawkins, « Kuzi-Teshub and the 'Great Kings' », *Anatolian Studies* 38, 1988, pp. 106-108.

Résumé

Il est temps de résumer cette suite instable de « grands mini-pouvoirs », de durée très courte, qui se succèdent des 12e au 10e s. av. J.-C. Avant l'irruption au Levant des peuples de la mer, vers 1180, la région se partage en deux sphères d'influence. Celle de l'Empire égyptien comprend Canaan, le sud de la Phénicie, le sud de la Syrie (Oupé), au sud de Qadesh. Celle de l'Empire hittite s'étend du sud-est de l'Anatolie jusqu'à l'ensemble de la Syrie (englobant, dans les montagnes du Liban, l'état d'Amourrou), vers Emar à l'est



« Mini-empires » : Karmémish et Tabal.

et juste au-delà de Qadesh, vers le sud. Les rois de Karkémish contrôlent la région sous domination hittite pour le compte de leurs cousins, les rois de Hatti qui règnent à Hattoushash, au centre de l'Anatolie. Avec l'irruption des peuples de la mer, la plupart des anciens états les plus modestes disparaissent (par exemple, Emar, Niya, Nuhasse, Ougarit, Qadesh, et Amourrou, à l'exception d'un mini-état enclavé). En dehors de Karkémish et des ports phéniciens (Arvad, Byblos, Sidon et Tyr), peu d'entités politiques survivent au nord. Le nord de la Syrie ou sud-est de l'Anatolie est occupé par des populations de langue louvite, venues de régions situées plus au nord et au nord-ouest, et par l'arrivée d'Araméens (déjà apparus dans le centre-sud de Syrie aux 14e et 13e s.). De nouveaux états voient le jour.

Mais à partir de 1170 environ, ce vide politique va être rapidement comblé par les énergiques rois de Karkémish, qui imposent à nouveau leur ancienne suzeraineté sur la Syrie et les marches du sud-est de l'Anatolie. En tant que successeurs du « Grand Roi » de l'ex-Empire hittite, ils reprennent ce titre pour affirmer leur hégémonie. Plus à l'ouest en Anatolie, les héritiers du royaume de Tarkhountassa en font autant. Ils étaient voisins des nouveaux-venus phrygiens. Ils conservent jusqu'au 8e s. le régime prévalant à Tabal : un suzerain régnant sur des chefs locaux. Au sud-est, le mini-empire de Karkémish peut se maintenir un peu moins de deux cents ans, en gros jusque vers 1000-950. C'est alors que les états araméens émergents (Çova, etc.) l'amputent de ses territoires du sud (Hamath) et de l'est (Bit-Adini, Gozan). Et que de nouveaux pouvoirs araméens à Arpad (Bit-Agusi) et à Ya'udi/Sam'al coupent Karkémish de son accès à la mer à l'ouest et d'Unqi. Gourgoum, située au nord, devient indépendante, de même que Melid, qui était restée fidèle longtemps. Karkémish réduite à une simple cité-état, ses rois (à partir de Suhis I) renoncent définitivement au titre de « grand ».

Peu avant 1000 av. J.-C., surgit un troisième mini-empire quand un certain Rehov établit son règne sur Çova (la vallée de la Beqa'a), et quand son successeur sans doute immédiat, Hadadézer, étend le royaume de Beth-Rehov/Çova vers le nord. Il cherche à faire de Hamath un vassal araméen plutôt que néo-hittite. Il pousse jusqu'à l'Euphrate ; à l'époque du modeste roi assyrien Assour-Rabi II (vers 1013-973 av. J.-C.), les passages du fleuve situés à Pitru (Pethor) et Mutkinu tombent aux mains d'un roi araméen[23]. A cette même époque

[23] Selon Salmanasar III, inscription du monolithe de Kurkh, ii:35b-38 ; D.D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Chicago, University of Chicago Press, 1926, 1:218, § 603. Plus récemment, A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of*

➔

apparaissent de nouvelles dynasties araméennes, à Til-Barsip (région de Bit-Adini) et Gozan (région de Bit-Bakhiani), alliées d'Hadadézer. En effet, il peut faire appel à des forces situées « au-delà du fleuve » (2 S 10,16). Au sud, il est possible que l'hégémonie de Çova ait fait d'Aram de Damas l'un de ses alliés (2 S 8,5), ainsi que, pour un temps, Gueshour et Maaka. Mais le vaste mini-empire d'Hadadézer ne se maintiendra pas longtemps, au plus une ou deux décennies. Son conflit avec David, pendant ses vingt ultimes années (vers 990-970) l'anéantit. Sur ses ruines, les états au-delà de l'Euphrate, Bit-Adini et Gozan, perdurent jusqu'à leur prise par les Assyriens au 9e s. Hamath (qui s'étend de l'Oronte jusqu'au sud-ouest de l'Euphrate) devient vassal de David, qui élargit d'autant sa sphère d'influence. Çova sombre dans l'insignifiance. Aram de Damas devient un vassal du royaume hébreu sous Salomon (et après son règne la principale puissance du centre de la Syrie).

Le royaume de David comprend donc 1) les métropoles, Juda et Israël – sans la Philistie – 2) les royaumes conquis en Transjordanie : Edom, Moab, Ammon, plus Aram de Damas et Çova, vassaux payant tribut et 3) Hamath (jusqu'à l'Euphrate), vassal et allié. Ce 4e mini-empire ne connaîtra pas une vie très longue, soit tout au plus quinze à vingt années sous David (qui le fonde dans les deux dernières décennies de son règne), et probablement pas plus de quarante à cinquante années, dans son étendue maximale. Il se disloque dans les dernières années du règne de Salomon (Hadad régnant en Edom, Reçon à Damas, qui coupe l'accès à Hamath, etc.). Désormais, c'en est fini de l'ère des mini-empires au Levant. Plus aucune puissance locale n'exerce d'hégémonie dans cette région pendant un siècle, de 950 à 850, bien qu'Aram de Damas tente sa chance plusieurs fois ; à partir de 850, la mainmise croissante de l'Assyrie, depuis la Mésopotamie, sonne le glas effectif de toutes les ambitions régionales. Tout comme les Néo-babyloniens, ce sont les royaumes locaux eux-mêmes, et pas seulement leurs ambitions, que l'Assyrie anéantira.

L'imaginaire ou la réalité ?

Donc, si l'on veut se donner la peine de consulter les données disponibles, dans les pages de la Bible hébraïque et au-dehors, on peut voir que, sur le plan politique, la période des 12e au 10e s. av. J.-C. n'est pas une tache blanche. L'absence politique des grandes

---

the Early First Millenium BC, vol II (858-745 BC), Royal Inscription of Mesopotamia, Assyrian Period 3, Toronto, University of Toronto Press, 1996, pp. 18s.

puissances antérieures – Hatti, Egypte, Assyrie – ouvre à d'autres (Tabal, Karkémish, Aram-Çova, Israël) une opportunité dont elles ont réellement profité. Voici ce qu'en dit J. Maxwell Miller dans un ouvrage récent :

> « Les premiers siècles de l'âge du Fer (du 12e au 9e s. environ) semblent avoir constitué une sorte d''âge de ténèbres' dans l'Antiquité. Les empires de l'âge du Bronze s'étaient effondrés, des peuples émigraient, et l'on peut caractériser l'époque par des structures socio-politiques à l'étendue géographique limitée. Supposer au 10e s. un empire dont la Palestine aurait été le centre, avec l'étendue territoriale, la richesse, l'influence internationale que lui prêtent les auteurs bibliques est incompatible avec les données d'ensemble de cette période. On peut argumenter que c'est précisément l'absence de rivalité politique et commerciale au 10e s., la vacance du pouvoir caractéristique de ce temps, qui permit à David et Salomon de bâtir un tel empire. Mais si l'on prend en compte les trois données ci-dessus, il est plus vraisemblable d'envisager que l'empire de Salomon tel que se le figurent les écrivains bibliques est un anachronisme, et une vision idéalisée. Influencés par la mémoire qu'ils gardaient des Empires assyrien, babylonien et perse, ils ont imaginé un empire d'une grandeur comparable pour Salomon, qui avait bâti le temple de Jérusalem »[24].

On ne sait pas par où commencer pour « déconstruire » une bizarrerie si peu historique !

1) La période du 12e au début du 9e siècle n'a pas été un « âge de ténèbres » dans l'ensemble du monde antique. Nous disposons pour cette époque d'une liste exacte, précise de rois et dynasties d'Egypte (XXe et XXIe), avec des récits de guerres en ses débuts et beaucoup d'information sur les affaires intérieures de Thèbes, même s'il y en a peu pour le reste du pays. De même, pour l'Assyrie, nous avons accès à une liste précise de gouvernants avec les dates exactes de leurs règnes, aux guerres de Tiglath-Pilézer et d'Assour-Bel-Kala, et à des archives internes pour certaines périodes. Même chose pour

[24] J.M. Miller, « Separating the Solomon of History from the Solomon of Legend: Response to Millard », in L. Handy, éds, *The Age of Solomon: Scholarship at the Turn of the Millenium*, Studies in the History and Culture of the Ancient Near East 11, Leiden, Brill, 1997, pp. 13s.

Babylone, même si les dates des règnes sont moins complètes (et pour la Palestine si on veut bien accorder une certaine substance historique aux livres des Juges et de Samuel).

2) Les empires de l'âge du Bronze ne se sont pas « effondrés ». Les Assyriens se sont retirés dans leur territoire métropolitain. Les Egyptiens ont conservé jusqu'au milieu du 12e s. (Ramsès IV et VI) le contrôle des territoires côtiers de Canaan après avoir vaincu les peuples de la mer. Puis ils s'en sont retirés, sans s'effondrer ! Seul l'Empire hittite a disparu, parce qu'il a été détruit de l'intérieur.

3) Il est vrai que « des peuples ont émigré », notamment les « peuples de la mer » de la mer Egée vers Chypre et le nord de la Syrie, puis en direction du sud, à travers le Levant, et Canaan, jusqu'aux frontières de l'Egypte. Puis sont venus les Araméens, renforçant une présence déjà ancienne en Syrie centrale. Ils ont établi des royaumes, de Damas au sud, à Sam'al et Arpad au nord, et jusqu'à Bit-Adini et Gozan au nord-est. On peut aussi mentionner le groupe des tribus israélites, venu depuis l'Egypte en Canaan en passant par la Transjordanie. Sans conteste, c'est un fait bien plus modeste. Mais curieusement, nos biblistes « minimalistes », par ignorance ou par inconséquence, ont souvent tendance à ne pas le prendre vraiment au sérieux, en comparaison des migrations parallèles des peuples de la mer et des Araméens.

4) Il n'est qu'en partie vrai que des structures socio-politiques locales constituaient la dominante de cette époque. Ce n'est pas le seul modèle d'organisation que l'on y trouve. Les mini-empires de Tabal et Karkémish nous sont connus sur la base de documents non-bibliques, de première main, vérifiables, et que l'on ne peut pas négliger. Pas plus que la création d'Aram-Çova par Hadadézer, sans doute le « Roi d'Aram » dont il est question au temps d'Assour-Rabi II, dans les sources externes à notre disposition. Un empire avec la Palestine pour centre, au 10e s., d'une étendue territoriale telle que celle qui nous est indiquée, *n'est pas* « incompatible avec les données d'ensemble de cette période ». C'est justement le contraire qui est vrai. Le pouvoir de Tabal apparaît au 12e s. et survit probablement jusqu'au début du 8e. Pour la Syrie, nous avons la certitude de disposer de témoignages de première main dans les textes hiéroglyphiques hittites sur un empire semblable, celui des « grands Rois » de Karkémish. Leurs successeurs ont justement abandonné ce titre quand d'autres états, néo-hittites, araméens, se sont constitués indépen-

damment (10e et début du 9e s.), en laissant Karkémish réduite à une cité-état, après presque deux siècles d'*imperium*. L'empire éphémère de David et Salomon a pour équivalent (en durée et en étendue) celui d'Hadadézer d'Aram-Çova. Autrement dit, le vide consécutif à la défection d'empires tels que le Hatti, l'Egypte, et l'Assyrie a *réellement* permis à Tabal, Karkémish, Aram-Çova de se développer en des états plus vastes et plus organisés. Pourquoi n'aurait-ce pas été le cas d'Israël, sur une période presque aussi brève qu'Aram-Çova ? Au regard des faits, cela ne pose aucun problème fondamental. Aucune des trois objections de Miller n'est valable. L'absence des autres empires a permis l'épanouissement de trois puissances de moindre importance, pourquoi pas une quatrième ? Les flux migratoires ont pour ainsi dire cessé vers le milieu, ou la fin du 12e s. Ils n'ont pas empêché la fondation de trois mini-empires. Pourquoi chicaner au sujet du quatrième ? Des structures d'exercice local du pouvoir étaient monnaie courante, mais ne pouvaient empêcher que s'imposent des puissances plus importantes. Les trois « arguments », non pertinents, peuvent être rejetés suite à l'examen des faits. A savoir qu'à l'époque, il y eut trois mini-empires.

5) Affirmer que le récit biblique au sujet de l'empire de David et Salomon est anachronique n'est vraiment pas sérieux. Nous avons l'attestation de trois empires exactement du même type, avant et après leur temps.

6) Affirmer que ceux qui ont rédigé les récits de 2 Samuel et 1 Rois ont fabriqué une copie hébraïque des Empires assyrien, babylonien ou perse est une spéculation totalement gratuite. Il n'y a pas l'ombre d'un commencement de preuve solide, vérifiable que les récits des règnes de David et Salomon aient été inventés aux époques néo-babylonienne ou achéménide. C'est un point de vue purement conjectural, non fondé sur les faits, et donc irrecevable tant qu'il n'est pas étayé par des sources claires et indépendantes. La forme du régime davidique/salomonien s'apparente au modèle de Tabal, Karkémish, Çova, celui des 12e-10e s. Il ne ressemble pas aux vastes possessions assyriennes ou babyloniennes qui s'étendaient du golfe Persique au Nil, *et de loin*. Encore moins à l'Empire perse qui recouvrait tout, avec son système complexe : satrapies, routes royales, service postal, etc. Comment, pour un « bibliste », être plus approximatif ?

L'essai de Miller est rempli, au sujet de cette époque, d'autres bévues, d'illogismes, et d'affirmations qui vont à l'encontre des faits[25]. Cela est typique de plusieurs de ses collègues, tout aussi aveugles tant aux données disponibles qu'aux méthodes objectives d'évaluation historique. Ils échouent constamment à peser la *nature* des preuves, et pas seulement leur nombre. Ils élaborent sans cesse des chimères ; des idées fausses de ce que selon eux l'auteur biblique dit (ou devrait dire). Facile à eux ensuite de les réfuter, et hop ! voilà la preuve que la Bible se trompe. Malheureusement, ils prouvent l'erreur de leur représentation et pas nécessairement celle du texte biblique, où ils l'ont injectée.

A la lumière de ce que nous avons déjà constaté, il est sans doute possible de poser quelques principes utiles, et fondés sur les faits :

1) Tous les textes – y compris bibliques – doivent d'abord être lus tels qu'ils se présentent, soigneusement et sans désinvolture. Afin d'observer ce que réellement ils affirment ou semblent affirmer. Il faut relever les différentes options possibles dans l'interprétation de détails ou de l'ensemble.

2) Noter le cas échéant ce que le texte lui-même déclare au sujet de ce qu'il rapporte, de sa nature et de son but.

3) A quel genre le texte semble-t-il appartenir ? Mythe, légende, récit biographique, narration historique, c'est-à-dire de ce qui est arrivé à des humains dans le passé ?

4) S'il s'agit d'un texte biblique, il faut découvrir s'il appartient à une classe de textes bien déterminée, et si son contenu possède des parallèles clairs dans le contexte culturel du Proche-Orient.

5) La validation ou la falsification d'un texte, et de nos opinions éventuelles à son sujet, ne peut être opérée qu'à partir de la base indépendante, et donc relativement objective, que fournissent les sources externes.

---

[25] Il faut lire le dialogue de J.M. Miller, « Separating the Solomon of History from the Solomon of Legend » avec A.R. Millard, « Response [to Miller]: Assessing Solomon: History or Legend » et « King Solomon in His Ancient Context », in Handy, éds, *The Age of Solomon*, pp. 1-56.

6) Le témoignage muet du matériel non-écrit (dont l'interprétation est laissée à la fantaisie de l'observateur) ne *peut pas* prévaloir sur la preuve explicite que constituent des textes, interprétés de façon adéquate. On peut établir les relations (s'il y en a) des matériels textuels et non-textuels en tenant compte du poids relatif de pertinence de toutes les données[26]. Notre étude contextuelle des mini-empires dans la période considérée, qui s'appuie sur des données indépendantes : hiéroglyphes hittites, textes cunéiformes mésopotamiens, illustre ce principe dans une certaine mesure. Travailler dans le vide, sur la base de spéculations dictées par un *a priori*, n'est pas une méthode acceptable. Elle déçoit dans 95 % des cas. Pour le dire brutalement et sans mettre de gants, un tas de fantaisies ne vaut pas plus qu'un autre, et nous n'avons pas à donner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre en l'absence de tout appui assez solide sur des faits.

Conclusion

Maintes et maintes fois, le vieux manège, au parfum très « 19e siècle », de la critique littéraire et « historique » concernant le texte biblique de Samuel et des Rois (comme pour d'autres) n'a rien produit de mieux qu'une tour de Babel d'opinions discordantes. Aucune ne peut assurer avoir dit le vrai sur ces textes, mais au mieux l'éphémère « tendance actuelle » (pendant un mois, une année, une décennie tout au plus). A quoi mène le refus obstiné de chercher des faits pour vérifier les textes bibliques, d'accepter de laisser ses préjugés et inclinations personnelles quand les faits les contredisent ? On condamne ainsi très vite ses recherches à la stagnation et à la stérilité.

Dénicher les faits de la façon la plus exhaustive possible sur telle période ou tel lieu correspondant au texte biblique, voilà qui réclame bien plus de travail et de patience, de contrainte auto-imposée. Mais il n'y a pas d'autre chemin devant nous si nous voulons que l'étude de la Bible soit menée de façon responsable, sérieuse, et non pas comme un divertissement de salon.

Un tel travail peut ouvrir aux chercheurs des perspectives nouvelles sur la structure et le sens d'un texte, sur les méthodes des auteurs anciens. Par exemple, ce que nous savons aujourd'hui de l'ancienne Arabie du sud-ouest et du nord-ouest nous indique que des

---

[26] Voir comme exemple d'étude de ce type (au sujet des noms de personnes aux 13e-12e s. av. J.-C.) R.S. Hess, « Fallacies in the Study of Early Israel: An Onomastic Perspective », *TynBul* 45, 1994, pp. 339-354.

reines ont pu exercer un certain pouvoir politique jusqu'en 690 (selon des données assyriennes), *mais pas plus tard.* La reine de Saba, de par son genre même, ne peut qu'être une figure d'origine pré-deutéronomique ; d'autres aspects géo-politiques sonnent également juste : la structure du récit de la visite de la reine de Saba, dans le livre des Rois, montre l'interaction des richesses économiques et des fonctions exercées par des personnages royaux[27]. La datation optimale de composition du recueil de sagesse de Proverbes 1-24 se situe sans aucun doute autour de 1000 av. J.-C. En effet, il présente clairement une transition entre d'autres œuvres de sagesse connues de la fin du 2e millénaire et d'autres des tout débuts du 1er[28]. Sur le plan de la gestion administrative, les « parallèles » égyptiens auxquels on a eu recours à propos de l'approvisionnement mensuel du palais (1 R 4,7-20 ; 5,1-8) se sont avérés superficiels. Comme il sied à un souverain du Levant tel que Salomon, on trouve des antécédents de loin meilleurs, et plus proches des dispositions qu'il a prises, dans les archives administratives des palais d'Ougarit et d'Ebla, en Syrie[29]. A l'inverse, il ne faut pas négliger les données égyptiennes et autres sur l'usage de l'or par les anciens souverains. Et notamment, la somme sans équivalent dépensée par Osorkon I en 4 ou 5 ans avant la mort de son père Shoshenq I, le « Shishaq » connu pour avoir pillé les trésors laissés par Salomon à Jérusalem (1 R 14,25s)[30]. Le temple de Salomon à

---

27 Voir K.A. Kitchen, « Sheba and Arabaia », in Handy, éds, *The Age of Solomon*, pp. 140-143, 152.

28 A l'appui, voir les données factuelles recueillies par K.A. Kitchen, « Proverbs and Wisdom Books of the Ancient Near East: the Factual History of a Literary Form », *TynBul* 28, 1977-78, pp. 69-114, et « The Basic Literary Forms and Formulations of Ancient Instructional Writings in Egypt and Western Asia », in E. Hornung et O. Keel, éds., *Studien zu altägyptischen Lebenslehren*, OBO 28, Fribourg, Universitätsverlag/Göttingen, Vandenhoek & Ruprecht, 1979, pp. 235-82. L'ouvrage par ailleurs intéressant de S. Weeks, *Early Israelite Wisdom*, Oxford, Clarendon 1994, essaie de critiquer le matériel trouvé au Proche-Orient, mais l'entreprise est entièrement faussée par l'ignorance, chez l'auteur, des données primordiales. Cf. plus récemment K.A. Kitchen, « Biblical Instructional Wisdom: the Decisive Voice of the Ancient Near East », in M. Lubestski, C. Gottlieb, S. Keller, éds., *Boundaries of the Ancient Near Eastern World: A Tribute to Cyrus H. Gordon*, JSOTS 273, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1998, pp. 130-140.

29 Pour des références facilement accessibles, cf. K.A. Kitchen, « Egypt and East Africa », in Handy, éds, *The Age of Solomon*, p. 121, nn. 27-28.

30 Voir l'article, lisible par un non-spécialiste, de A.R. Millard, « Does the Bible Exaggerate King Solomon's Golden Wealth? » et K.A. Kitchen, « Where Did Solomon's Gold Go? », et « Shishak's Military Campaign in Israel Confirmed », *BAR* 15, N° 3, 1989, pp. 20-34.

Jérusalem n'est pas une construction imaginaire, mais tant son style d'ensemble qu'une variété de détails s'inscrivent de façon très réaliste dans l'arrière-plan de son époque et même bien avant elle, au niveau de l'architecture des temples et de la richesse du mobilier[31]. On pourrait en dire encore plus à ce sujet. Dans ces quelques lignes, nous venons de présenter quelques résultats clairs, fondés sur les faits, propres à affiner notre compréhension des textes bibliques et de leurs milieux d'origine réels. ■

[31] Voir par ex. A. Mazar, in A. Kempiski et *al.*, éds., *The Architecture of Ancient Israel: From the Prehistoric to the Persian Periods: In Memory of Immanuel (Munya) Danayevsky*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1992, pp. 183s, avec 163 illustrations pp. 1-14 (croquis d'ensemble). Pour les portes, voir A. Millard, in *Eretz-Israel* 20, 1989, pp. 135-139. Sur les entrepôts entourant l'édifice, K.A. Kitchen, *Eretz-Israel* 20, 1989, pp. 107-112. Sur les trésors, cf. n. 30 ci-dessus.

Ḥokhma 96/2009, pp. 153-157

Des écrits sur l'écrit.

Abécédaires et attestations de l'écrit dans l'Israël ancien[1]

par Richard S. Hess,
professeur d'Ancien Testament et de langues sémitiques anciennes, Denver Theological Seminary (USA)

Résumé *: La découverte en 2005 d'un abécédaire du 10e s. av. J.-C. sur le site judéen de Tel Zayit renforce, de façon spectaculaire, la masse croissante des preuves de l'usage de l'écriture sous la monarchie unie israélite. Cet exemple précoce dans l'histoire du développement de l'écriture hébraïque s'ajoute aux attestations épigraphiques et bibliques qui témoignent de la présence ancienne et continue de lecteurs et d'écrivains dans de nombreuses strates de la société Israélite.*

Un abécédaire du dixième siècle av. J.-C. a été découvert lors de la saison des fouilles 2005, conduite par Ron Tappy, à Tel Zeitah/Tel Zayit, au sud de Jérusalem. C'est une nouvelle occasion de se pencher sur le développement de l'écrit dans l'Israël ancien[2]. Le site de

---

[1] Traduit par Olivier et Laurence Kashavjee, cet article est tiré avec permission de Richard S. Hess, « Writing about Writing: Abecedaries and Evidence for Literacy in Ancient Israel », *Vetus Testamentum* LVI, N° 3, 2006, pp. 342-46.

[2] Pour la description du site et de la découverte, voir le communiqué de presse du *Pittsburgh Theological Seminary*, où R. Tappy est titulaire de la chaire de Bible et Archéologie « G. Albert Schoemaker », « Pittsburgh Theological Seminary Professor Discovers Evidence of Oldest Known Securely Dateable Abecedary », 9 novembre 2005. Pour une analyse complète de l'inscription, voir R.E. Tappy et *alii*, « An Abecedary of the Mid-Tenth Cedntury B.C.E. from the Judaean Shephelah », *BASOR* 344, 2006, pp. 5-46, et *The Tel Zayit Abecedry in Context*, Ron E. Tappy et P. Kyle McCarter J.-R., éds, Winona Lake, Eisenbrauns, 2008. Je remercie R. Tappy d'avoir lu cet article et commenté mon étude. Toutes les interprétations relèvent bien sûr de ma seule responsabilité.

2,5 hectares doit sa célébrité à cet alphabet, certainement destiné à apprendre à lire et écrire l'hébreu. Le texte a été gravé sur une pierre sculptée, au dos en forme de coupe, la pierre étant par la suite emmurée dans un bâtiment à usage d'habitation. L'abécédaire a été gravé avant que la pierre ne soit utilisée comme matériau, cela n'étant plus possible dans sa position *in situ*. Le texte n'était pas visible dans la maison, ce qui laisse penser qu'il n'avait probablement aucune fonction magique ou spéciale, ou que celle-ci n'était que mineure. La paléographie situe le document dans la période transitoire entre la graphie phénicienne courante de l'âge du Fer I (1200-1000 av. J.-C.) et les différentes écritures nationales de l'âge du Fer II (1000-586 av. J.-C.). Il est donc très proche d'une écriture pré-hébraïque, tout à fait comparable à celle du calendrier de Guézer pour ce qui est de la date, des formes des lettres et de la disposition du texte sur plusieurs lignes.

Une telle découverte s'ajoute au corpus toujours plus vaste des preuves épigraphiques en faveur d'un usage répandu de l'écriture et de la lecture de l'hébreu, et peut-être d'autres écritures voisines. Elle contribue à attester que les zones rurales, tout comme les capitales politiques et les centres administratifs, connaissaient un certain degré d'alphabétisation. J'ai déjà présenté un résumé de la documentation disponible[3]. Nous nous contenterons dans cet article d'un bilan bref et provisoire de ce que cet abécédaire, et d'autres études récentes, apportent à la question.

Tout d'abord, en ce qui concerne les textes de l'âge du Fer situés dans les territoires traditionnellement assignés à Israël et Juda et aux alentours, la plupart des éléments ont déjà été décrits et il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Il faut pourtant souligner leur importance primordiale, cruciale pour appréhender le sujet. Dans la mesure où le texte biblique est considéré comme idéologiquement ou théologiquement tendancieux, toutes ses allusions à l'écriture et à la lecture sont sujettes à caution. Cela est particulièrement vrai de la littérature Deutéronomiste : certains textes s'attachent à démontrer la culpabilité des Israélites anciens qui ne suivaient pas la loi écrite de Yahweh et adoraient d'autres divinités. Une telle accusation n'a de sens que si l'on considère qu'un ensemble significatif d'Israélites pouvait réellement lire et écrire cette loi[4]. C'est ce qui a pu motiver les allu-

---

[3] R.S. Hess, « Litteracy in Iron Age Israel », in V.P. Long, D.W. Baker et G.J. Wenham, éds, *Windows into Old Testament History. Evidence, Argument, and the Crisis of « Biblical Israel »*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002, pp. 82-102.

[4] Cf. des textes tels que Dt 6,1-9 ; 17,18-20. On peut aussi rapprocher l'évaluation

➔

sions à l'écrit. Et même si on se fie au témoignage du texte biblique, les déclarations éparses du texte ne suffisent pas à constituer un témoignage cohérent en faveur de la pratique de l'écriture et de la lecture. De plus, quand on veut établir une vérité historique, ancienne ou moderne, ses attestations au sein d'un corpus littéraire unique tel que la Bible doivent être recoupées par d'autres voix, extérieures, des témoignages provenant de sources variées et indépendantes.

Les données des inscriptions hébraïques de l'âge du Fer fournissent donc un point de départ inestimable pour étudier l'usage de l'écrit. Dans ma précédente recension d'auteurs (alors) récents sur ce sujet, Young, Niditch, et Jamieson-Drake, j'essayais d'évaluer le débat et de le faire progresser en faisant valoir la nécessité de prendre en compte toutes les données épigraphiques disponibles[5]. A l'époque, et aujourd'hui encore, ce débat n'a pas pu se conclure. Quoi qu'il en soit, chaque nouvelle mise au jour d'une inscription authentique renforce l'image d'ensemble d'un peuple où beaucoup savaient lire et écrire.

Un deuxième point important sur la question de l'écrit est que, même si les textes figurant sur les monuments avaient valeur figurative, la présence de telles inscriptions suppose, pour justifier leur

---

négative d'Israël dès le commencement en Jg 2,10-13 avec l'affirmation selon laquelle les Israélites savaient écrire (Jg 8,14).

[5] I.M. Young, « Israelite literacy: interpreting the evidence, Part I », *VT* 48, 1998, pp. 239-53 ; « Israelite literacy: interpreting the evidence, Part II », *VT* 48, 1998, pp. 408-22 ; S. Niditch, *Oral Word and Written Word: Ancient Israelite Literature*, Louisville, Westminster John Knox, 1996 ; D.W. Jamieson-Drake, *Scribes and Schools in Monarchic Judah. A Socio-Archeological Approach*, *JSOTSup* 109, *SWBA* 9, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1991. L'article de Young a été recensé le premier et de façon la plus détaillée, en tant que contribution la plus récente à ces discussions. Néanmoins, I.M. Young, « Israelite literacy and inscriptions: a response to Richard Hess », *VT* 55, 2005, pp. 565-67, me prend à partie pour avoir tenté de monter un « procès contre ses arguments ». C'est étonnant et je n'en veux pour preuve que le simple fait suivant : bien qu'il ait rempli trois pages et demie de la revue *Vetus Testamentum* de citations de mes travaux précédents, Young n'est pas en mesure de citer une seule référence où j'affirmerais explicitement être en désaccord avec ne serait-ce qu'un seul point important de son argumentation. Au lieu de traiter d'emblée d'une telle affirmation inexistante, il s'en tient à citer un seul ouvrage général sur l'histoire (et non pas sur l'écriture ou les inscriptions) et les conclusions auxquelles il imagine que ses auteurs parviennent. Que je sois d'accord avec Young ou non, et il y a effectivement différents points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui, ma discussion dans l'article ne visait pas à monter un procès contre lui. Mes références à ses travaux et à d'autres chercheurs sur la question de l'alphabétisation étaient plutôt destinées à montrer l'importance de la question, ainsi que la nécessité d'actualiser l'évaluation des données épigraphiques.

caractère public et leur grande diversité, un nombre important de personnes aptes à les lire. Cela vaut encore plus pour les textes écrits sans illustration ou accompagnement pictural qui pût se substituer à leur contenu, ou du moins le résumer. On trouve de telles œuvres artistiques avec des inscriptions publiques en Mésopotamie, en Anatolie et en Egypte. C'est aussi le cas d'inscriptions antérieures ouest-sémitiques, telle que celle d'Idrimi. Le texte qui relate l'ascension d'Idrimi vers le pouvoir est inscrit sur une statue du monarque assis. L'inscription de Tel Fakhariyeh (9e s. av. J.-C.) figure aussi sur une statue du souverain. Elle est bilingue, avec un texte identique ou du moins similaire en araméen et en assyrien, ce qui serait étrange s'il n'avait qu'une fonction purement figurative. La stèle de Moab, l'inscription de Tel Dan, et le texte néo-philistin de Tel Ekron attestent la présence à travers toute la région d'inscriptions sur monuments usant d'une écriture alphabétique qui n'est pas sans rappeler l'hébreu, et ce durant la monarchie israélite. Jérusalem ne fait pas exception. Il est difficile de trouver une quelconque fonction à l'inscription du tunnel de Siloé (700 av. J.-C.) et sa narration longue et détaillée de la construction du tunnel, si ce n'est de permettre d'y lire le souvenir de l'événement. De la même période à peu près, un autre fragment d'inscription monumentale a été découvert à Jérusalem[6]. Nouvel indice du grand nombre de ces inscriptions, trouvées tant dans des sites remarquables que dans les plus ordinaires, et provenant de toutes les nations de la région. L'écrit n'était ni inconnu ni trop rare pour ne pas apparaître à travers une multitude d'inscriptions à caractère public.

Troisièmement, il faut souligner la masse toujours croissante des preuves de l'existence d'un large spectre de couches sociales sachant lire et écrire. On dispose maintenant de plus de 1700 empreintes de sceaux *lmlk*[7] d'environ 700 av. J.-C., ainsi que de peut-être 1200 sceaux et empreintes distinctes de sceaux, voire davantage, en provenance du royaume du Nord (Israël) et de celui de Juda[8]. Si l'on y ajoute les centaines d'autres morceaux d'écriture, nous avons la preuve que tout au long de l'âge du Fer II, et en remontant jusqu'à l'âge du Fer I (1200-1000 av. J.-C.), chaque région et chaque classe de la société avaient ses écrivains et ses lecteurs, et qu'ils ont

---

[6] F.M. Cross J.-R., « A Fragment of a Monumental Inscription from the City of David », *IEJ* 51, 2001, pp. 44-47.

[7] C'est-à-dire « (appartient) au roi » en hébreu ou dans les langues sémitiques proches (NDT).

[8] Cf. A.G. Vaughn, *Theology, History, and Archeology in the Chronicler's Account of Hezekiah*, Archeology and Biblical Studies 4, Atlanta, Scholars Press, 1999 ; R.S. Hess, « Litteracy in Iron Age Israel », *art. cit.* (note 3).

laissé des milliers d'inscriptions à identifier par les archéologues et d'autres[9]. Qu'elle pointe un « usage généralisé de l'écriture » (Schniedewind) ou une « alphabétisation fonctionnelle » (Dever), la documentation épigraphique ne cesse de croître[10]. Les écrits ciselés sur les sceaux témoignent d'une grande diversité de compétences, des formes grossièrement gravées par ceux qui ne pouvaient payer les services d'un scribe professionnel aux styles les plus élégants[11]. Même diversité quant à la valeur des pierres sur lesquelles les sceaux sont gravés. Tout cela renvoie à une variété de classes et de groupes sociaux, et pas seulement à quelques élites[12].

L'abécédaire de Tel Zayit (10e s.) est postérieur, peut-être d'une centaine d'années, à celui d'Izbet Sartah, trouvé dans un village campagnard du même nom, dans les collines occidentales[13]. Le matériau culturel de ce village est conforme à la culture générale des zones de collines israélites, bien que l'écriture de l'abécédaire soit antérieure à l'écriture hébraïque spécifique du premier millénaire av. J.-C. De même que les sceaux et autres inscriptions, ces textes suggèrent la vision d'un apprentissage de la lecture et de l'écriture dans les villages appartenant à ce qui doit être identifié comme l'ancien Israël. Cette nouvelle découverte fournit la preuve que cette pratique a été en usage au 10e s. av. J.-C., aussi bien qu'avant et après. ■

---

9 Young (p. 567) fait référence à 485 inscriptions dans mon essai. Il ne s'agit pas de ma propre estimation, mais d'une évaluation publiée antérieurement. Le nombre véritable d'inscriptions identifiées dans l'Israël pré-exilique est bien supérieur.

10 Cf. W.M. Schniedewind, « Orality and Literacy in Ancient Israel », *Religious Studies Review* 26, N° 4, 2000, p. 331 ; W.G. Dever, *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It? What Archeology Can Tell Us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, pp. 202-21.

11 Cf. A. Demsky and M. Bar-Ilan, « Writing in Ancient Israel and Early Judaism », in M.J. Mulder éds, *Mikra: Text, Translation, Reading and Interpretation of the Hebrew Bible in Ancient Judaism and Early Christianity*, Maastricht/Philadelphie, Van Gorcum/Fortress Press, 1988, p. 15.

12 Ceci contredit l'idée selon laquelle seuls les prêtres, les officiers du gouvernement et les scribes professionnels savaient lire et écrire. Contre Young, p. 566, il n'est pas clair que cette idée corresponde à ce que présente la Bible. Voir, déjà, Jg 8,14, ou encore l'évidence extra-biblique de l'*ostrakon* n° 3 de Lakish et son interprétation (avec discussion complète des points de vues opposés) par W.M. Schniedewind, « Sociologuistic Reflections on the Letter of a 'Literate' Soldier (Lachish 3) », *Zeitschrift für Althebraistik* 13, 2000, pp. 157-67.

13 Cf. M. Kochavi, « An Ostracon of the Period of the Judges from Izbet Sartah », *Tel Aviv* 4, 1997, pp. 1-13 ; A. Demsky, « A Proto-Canaanite Abecedary Dating from the Period of the Judges and Its Implications for the History of the Alphabet », *Tel Aviv* 4, 1977, pp. 14-27 ; F.M. Cross J.-R., « Newly Found Inscriptions in Old Canaanite and Early Phoenician Script », *BASOR* 238, 1980, pp. 8-15.